

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

**Bell & Howell Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA**

UMI[®]
800-521-0600

L'ennemi chez A. de Saint-Exupéry

suivi de

L'échec de l'idéologie moderne

par

Benoit Séguin

**Mémoire de maîtrise soumis à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres**

**Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec**

Mars 1998





National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-43946-1

Canada

ABSTRACT

The present master's thesis includes an essay and a fiction based on the theme of the enemy. The essay relies on Antoine de Saint-Exupéry's works : it shows the main three steps leading the warrior to a full understanding of the meaning of his combat.

First, the warrior must recognize and confront the outer enemy, in order to attain certain virtues which will lead him to a first degree of personal growth. But the warrior who wishes to go beyond that limit must then point towards himself the faults attributed to the outer enemy : he will thereby discover his own inner enemy. Finally, the evacuation of hatred will be possible only if he accepts to challenge himself to the limit of his combat, by sacrificing himself for the sake of mankind.

The fiction tells the story of a young teacher who decides to declare war on his own principal for having done something absolutely immoral : the plagiarism of a philosophical essay in an editorial sent to the parents. Progressively, the troubling events that this teacher will go through will force him to admit that cowardness and dishonesty, faults first attributed to his boss, are in fact vices that he was never able to recognize in himself until then.

The discovery of his inner enemy will change everything. The teacher won't accept anymore to fight in this war that has degenerated into hatred. Facing his responsibilities towards those who, just like him, challenged the principal and put themselves in a precarious situation, he will surrender to the only fraternal action left : his own sacrifice.

RÉSUMÉ

Ce mémoire comporte un texte de critique et un texte de création portant sur le thème de l'ennemi. Dans le texte de critique, la réflexion s'appuie sur l'oeuvre d'Antoine de Saint-Exupéry : il s'agit de montrer les trois étapes que tout guerrier doit traverser avant d'accéder à la compréhension totale de la signification du combat.

Tout d'abord, le guerrier doit reconnaître et affronter son ennemi extérieur dans le but de faire éclore en soi certaines vertus mineures (courage, solidarité, persévérance, etc.). Puis, afin de transcender cette limite, le guerrier doit retourner vers lui-même les accusations portées à l'endroit de cet ennemi, ce qui lui permettra de découvrir son propre ennemi intérieur. A ce stade, il ne lui restera plus qu'à se rendre à la limite de son combat : le sacrifice fraternel, qui est la seule voie permettant d'évacuer la haine.

Le texte de création raconte l'histoire d'un jeune professeur qui, à la suite du plagiat d'un essai philosophique par son directeur, décide de se lancer en guerre contre lui. Progressivement, il sera amené à faire son examen de conscience et à se rendre compte que la malhonnêteté et la lâcheté qu'il a reprochées à son patron sont, en fait, des tares qu'il n'a jamais su reconnaître en lui-même.

La découverte de l'ennemi intérieur changera tout : le professeur ne pourra plus jamais accepter cette guerre qui a sombré dans la haine. Se sentant responsable de ceux qui se sont exposés comme lui à des représailles, il se rendra à l'évidence que la seule façon de faire amende honorable sera de se sacrifier.

TABLE DES MATIÈRES

A. TEXTE CRITIQUE : L'ENNEMI CHEZ A. DE SAINT-EXUPÉRY	p. 3
I. INTRODUCTION	
i. Définition du sujet	p. 4
ii. Justification du choix du corpus	p. 8
II. Première partie : L'ENNEMI EXTÉRIEUR	p. 9
III. Deuxième partie : L'ENNEMI INTÉRIEUR	p. 18
IV. Troisième partie : LE SACRIFICE FRATERNEL	p. 27
V. CONCLUSION.....	p.36
B. BIBLIOGRAPHIE	p.39
C. TEXTE DE CRÉATION : <u>L'ÉCHEC DE L'IDÉOLOGIE MODERNE</u>	p. 42

L'ENNEMI CHEZ

ANTOINE de SAINT-EXUPÉRY

Dans l'oeuvre d'Antoine de Saint-Exupéry, l'ennemi se manifeste sous plusieurs formes. Il représente d'abord tout ce qui, jadis, freina ses ardeurs d'enfant et l'empêcha de se réaliser pleinement ; puis, en référence au monde adulte, l'ennemi adopte successivement les traits des mondanités parisiennes, de la bureaucratie, des dangereuses montagnes d'Espagne, de la panne de moteur au coeur du Sahara, de la cordillère des Andes, de l'Allemagne nazie, de l'exil forcé, etc. Il faut donc conférer au mot «ennemi» son acception la plus large, c'est-à-dire celle qui englobe tout ce qui est susceptible de provoquer le combat.

Mais d'où vient ce besoin de confronter l'ennemi? Sans nul doute de l'enfance. Antoine de Saint-Exupéry semble être né avec un tempérament belliqueux : *Il impose à ses soeurs et à son frère une autorité despotique, comme il fera plus tard avec ses amis (...). Il est excessif, absolu en toute chose. Il supporte mal la contradiction.* (1) Le jeune Antoine a donc une propension naturelle à l'affrontement. Mais cela suffit-il à expliquer qu'il n'ait jamais pu assouvir sa soif de combattre?

Selon Freud, le complexe d'Oedipe fournit là-dessus de précieux indices : *Alors qu'il est tout enfant, le fils commence à éprouver pour la mère une tendresse particulière : il la considère comme son bien à lui, voit dans le père une sorte de concurrent qui lui dispute la possession de ce bien (...).* (2) Deux mots retiennent notre attention : «concurrent» et «dispute», que l'on pourrait substituer à «ennemi» et «combat». Le jeune garçon, en effet, souhaite voir disparaître son père afin de posséder sa mère, et dans le cas d'Antoine de Saint-Exupéry, ce souhait, contre toute attente, s'est réalisé : le comte Jean de Saint-Exupéry est décédé alors qu'Antoine n'avait que quatre ans.

(1) Migéo, Marcel, dans Albérès, R.M., D'Astier, E., Chevrier, P., Daurat, D., Gascar, P., Migéo, M., Roy, J., Saint-Exupéry, S., Saint-Exupéry, Paris, Hachette, 1963, p. 8.

(2) Freud, Sigmund, Introduction à la psychanalyse, Paris, Payot, 1965, p. 191.

Freud affirme aussi que *lorsque le mauvais désir de l'enfant se réalise et que la mort emporte rapidement celui ou celle qu'on avait considéré comme intrus, on peut constater, à l'aide d'une analyse ultérieure, quel important événement cette mort a été pour l'enfant, qui peut cependant fort bien n'en avoir gardé aucun souvenir.* (1) Serait-ce le cas de Saint-Exupéry? Si l'on se réfère au tumultueux parcours de sa vie, il est difficile d'en douter. On sait que le rôle du père est fondamental dans la résolution du complexe d'Oedipe, car en s'opposant au fils, il le préserve de l'inceste et lui inflige un premier revers salutaire que le fils n'acceptera qu'après l'adolescence. Or, la mort prématurée de Jean de Saint-Exupéry fait en sorte qu'Antoine n'aura jamais à lutter contre son père pour obtenir l'affection de sa mère, qui lui sera désormais acquise sans difficulté. Pis encore, cette affection sera décuplée par l'attitude protectrice de Marie de Saint-Exupéry : *Cette mère qui aime ses cinq enfants d'un amour égal aura pour son Tonio (Antoine) une préférence. Antoine, dès son jeune âge, a su conquérir sa mère. Conquête inconsciente ou simplement intuitive, attitude en partie intéressée? Il y a de tout cela peut-être.* (2)

Peut-on alors en conclure qu'Antoine de Saint-Exupéry aurait recherché, toute sa vie, à travers ses nombreux ennemis, ce père/ennemi que les circonstances lui ont ravi à un âge critique? Qu'il aurait inlassablement recherché cette première bataille initiatique qui n'eut jamais lieu? Que l'affection débordante de sa mère l'aurait poussé à aller consumer ailleurs l'affrontement oedipien avec le père?

(1) Freud, Sigmund, Introduction à la psychanalyse, op. cit., p. 314.

(2) Migéo, Marcel, in Saint-Exupéry, op. cit., p. 9.

C'est ce que semble affirmer l'un des plus récents critiques de Saint-Exupéry, Alain Vircondelet, quand il parle de la trop forte imprégnation maternelle dans la vie de l'aviateur : *L'ivresse du vol, cette vie solitaire dans la carlingue pour se battre avec les remous, le «duel dans la tempête», tout ce par quoi l'on aurait pu imaginer l'exigence plénière de Saint-Exupéry est comme balayé par la figure de la mère, Grande Mère, Idole, «ange gardienne» (...).* (1) Et il ajoute : *C'est à sa mère que le chercheur d'absolu confessait sa «cicatrice» et dans cette correspondance qu'il est le plus saisissable, le plus impudique, le plus révélé.* (2)

Le plus impudique, en effet : les *Lettres à sa Mère* tendent à confirmer l'hypothèse de Vircondelet. Comme le ferait un enfant désemparé, l'aviateur âgé de trente-six ans lui écrit : *Ma petite maman, j'ai pleuré en lisant votre petit mot si plein de sens, parce que je vous ai appelée dans le désert. J'avais pris de grandes colères contre le départ de tous les hommes, contre ce silence, et j'appelais ma maman. (...) C'est un peu pour Consuelo (son épouse) que je suis rentré, mais c'est par vous, maman, que l'on rentre.* (3) A quarante-trois ans : (...) *j'espère si fort être dans vos bras dans quelques mois, ma petite maman, ma vieille maman, ma tendre maman, (...), à vous écouter parler, vous qui avez eu raison dans toutes les choses de la vie...* (4) Enfin, quelques jours avant sa disparition : *Quand sera-t-il possible de dire qu'on les aime à ceux que l'on aime? Maman, embrassez-moi comme je vous embrasse du fond de mon coeur, Antoine.* (5)

(1) Vircondelet, Alain, Antoine de Saint-Exupéry, Paris, Julliard, 1994, p. 116.

(2) Ibid., p. 117.

(3) Saint-Exupéry, Antoine de, Lettres à sa mère, Paris, Gallimard, 1984, p. 214.

(4) Ibid., p. 220.

(5) Ibid., p. 221.

Ce complexe d'Oedipe irrésolu pourrait expliquer, en partie du moins, l'origine de la soif de combattre l'ennemi qui anime l'oeuvre de Saint-Exupéry.

Notre réflexion, toutefois, portera davantage sur les buts du combat exupérien que sur ses origines. Nous nous intéresserons principalement à l'ennemi qu'impose la Seconde Guerre mondiale à Saint-Exupéry, puisque ce n'est qu'à partir de son entrée en guerre que le thème de l'ennemi prend une forme humaine dans son oeuvre : de Courrier Sud à Terre des Hommes, l'ennemi est plutôt représenté par des idées, des éléments naturels, des événements, etc., et demeure très peu projeté vers des êtres humains. La guerre l'amènera donc à approfondir sa réflexion sur le combat, comme le laisse entendre Réal Ouellet : *Sans doute le drame de la guerre [...] a-t-il invité Saint-Exupéry à creuser toujours davantage cette notion de responsabilité qui, chez lui, était déjà exacerbée par la pratique d'un métier particulièrement riche en obligations.* (1)

Saint-Exupéry n'était ni forcé, ni en état de faire cette guerre. Pourtant, il la fit. Qui plus est, il comprit rapidement que le haut commandement sacrifiait littéralement ses équipages de reconnaissance ; mais il insista pour demeurer au sein de son groupe, le 2/33. Voilà deux précieux indices qui nous ont mis sur la trace de l'ennemi nécessaire.

Dans la première partie, nous aborderons diverses formes de représentation de l'ennemi. Nous verrons ensuite en quoi cet ennemi renvoie l'aviateur au plus profond de lui-même, l'obligeant à y voir son propre ennemi intérieur et, dans le même élan, à le combattre. Enfin, nous dégagerons le sens de ce combat afin d'y reconnaître l'aspiration ultime de Saint-Exupéry : le sacrifice fraternel.

(1) Ouellet, Réal, Saint-Exupéry, Paris, coll. «Lettres Modernes», Minard, 1971, p. 75.

C'est dans Pilote de Guerre, écrit aux États-Unis pendant sa période de démobilisation, que la réflexion de Saint-Exupéry sur l'ennemi atteint son paroxysme. Nous nous appuyerons donc principalement sur ce récit. Parmi les critiques et biographes de Saint-Exupéry, nous nous référerons surtout à Réal Ouellet et à Alain Vircondelet : le premier en raison de ses nombreuses allusions à l'ennemi, et le second en raison du fait qu'ayant écrit tout récemment sur Saint-Exupéry, il offre un regard libéré de l'attitude panégyrique qu'ont affectée la plupart de ses biographes antérieurs.

Enfin, nous esquisserons, ici et là, un parallèle entre la perception exupérienne de l'ennemi et celle de certains écrivains : Nietzsche en philosophie ; Jung en psychanalyse ; Simone Weil en philosophie politique ; Jean Giraudoux et Albert Camus en théâtre ; Georges Bernanos, Albert Camus et Romain Rolland dans l'écriture pamphlétaire ; René Char en poésie ; et Dostoïevski, Camus et Bernanos dans l'écriture romanesque. Presque tous ont vécu à l'époque de Saint-Exupéry et ont eu à faire face à la guerre, ce qui a sans doute influé sur leur perception du rapport à l'ennemi.

L'ENNEMI EXTÉRIEUR

*Je combattrai donc quiconque
prétendra imposer une coutume
particulière aux autres coutumes,
un peuple particulier aux autres
peuples, une race particulière aux
autres races, une pensée
particulière aux autres pensées.*

Pilote de Guerre

La vie d'Antoine de Saint-Exupéry est gouvernée par une constante recherche de l'ennemi : *Tout se passe comme si [Saint-Exupéry] ne devait jamais susciter le repos, le confort, mais inciter au braconnage, à l'affrontement* ; (1) *Près du tiers de l'oeuvre de Saint-Exupéry est fait de cet affrontement (...)*. (2) Qu'il s'agisse de montagnes dangereuses, d'orages violents ou de guerres, on retrouve partout la trace de l'ennemi à affronter. Saint-Exupéry ira toujours au-devant de cet ennemi et le recherchera avec fébrilité, au péril même de sa vie : *Eh! Ceux qui nous tirent d'en bas, savent-ils qu'ils nous forgent?*, (3) écrit-il dans Pilote de Guerre, en se rappelant un vol de reconnaissance.

L'ennemi dont il est question dans ce premier volet est l'ennemi extérieur. Cet ennemi provoque l'affrontement et pousse le combattant vers un premier stade de dépassement, qui consiste à repousser ses propres limites, à consolider son être, à lui donner une personnalité et une identité encore plus fortes.

A partir du moment où Saint-Exupéry commence à piloter des avions, la recherche de l'ennemi s'intensifie. Elle ne cessera de croître jusqu'à sa mort. Comme pour justifier cette recherche, il évoque souvent le pôle de l'enfance dans son oeuvre et multiplie les parallèles entre ses préoccupations d'adulte et ses souvenirs d'écolier : *J'ai appris lentement la grammaire. On m'a exercé lentement à la syntaxe. On a éveillé mes sentiments. Et voilà brusquement qu'un poème me frappe au coeur. (...) Je n'ai rien à attendre de l'aventure de guerre, sinon cette lente préparation. Elle paiera plus tard, comme la grammaire...* (4) L'ennemi est présenté ici comme un mal nécessaire, comme un exercice de transformation de l'être qui appelle cette forme de dépassement.

(1) Vircondelet, Alain, Antoine de Saint-Exupéry, op. cit., p. 44.

(2) Albérès, René, in Saint-Exupéry, op. cit., Paris, Hachette, 1963, p. 162.

(3) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, Paris, Gallimard, 1942, p. 157.

(4) Ibid., p. 60.

Dans le même souffle, Saint-Exupéry compare son entrée en guerre à la fin des études : *On franchit, avec un serrement de coeur, un certain porche, au-delà duquel, d'emblée, on est un homme. (...) On essaiera enfin ses armes sur de véritables adversaires. La règle, l'équerre, le compas, on en usera pour bâtir le monde, ou pour triompher des ennemis.* (1) Devenir un homme signifie pour lui passer de la théorie à la pratique, afin d'identifier l'ennemi et lui donner un sens. Mais quel sens? Celui du dépassement de soi grâce au combat, bien sûr. L'apprentissage scolaire de Saint-Exupéry fut certes pénible, mais il l'a préparé au combat qui, ultimement, lui permettra de «bâtir le monde»... et tout ça commence avec un simple compas, une règle, une équerre, une leçon de grammaire, pour aboutir au pilotage d'un avion de reconnaissance en pleine guerre mondiale! Cela suppose donc plusieurs étapes et plusieurs ennemis avant de trouver le sens profond de l'affrontement. Cela suppose également plusieurs phases de dépassement de soi, car chacune de ces confrontations engendre une petite victoire : victoire sur une lâcheté, sur une incapacité, sur une incompréhension, etc. C'est donc la consolidation de l'être par ce dépassement que Saint-Exupéry recherche, à travers les périls de la guerre.

«Bâtir le monde» et «triompher des ennemis» semblent indissociables chez lui. Dans l'imagerie exupérienne, la gradation du rapport à l'ennemi va de l'apprentissage scolaire à l'affrontement guerrier. Or, un fil conducteur traverse la vie du guerrier : ce fil est bien sûr l'ennemi. Entre le monde scolaire et le champ de bataille, entre les années dix et les années quarante, la recherche de l'ennemi chez Saint-Exupéry se manifeste successivement par des frasques d'étudiant, par le besoin du danger que procure l'avion, par la soif d'écrire (Vol de nuit lui attira les foudres de presque tous ses camarades pilotes), etc.

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 6.

Le drame, écrit-il dans Pilote de Guerre, c'est qu'on a fait croire aux hommes que la guerre était anormale. (1) Elle est donc aussi inéluctable qu'inexplicable. Et seuls ceux qui la font comprennent à quel point on se méprend en essayant d'en raisonner les causes ou la dynamique interne. Il ajoute : Les historiens oublieront le réel. Ils inventeront des êtres pensants, reliés par des fibres mystérieuses à un univers exprimable, disposant de solides vues d'ensemble, et pesant des décisions graves selon les quatre règles de la logique cartésienne. (2) Le besoin de l'ennemi n'a donc rien de rationnel. Il obéit plutôt à une pulsion incontrôlable ayant pour origine la soif de dépasser ses propres limites afin d'accéder à quelque chose de plus grand. C'est ce que nous appelons le premier stade de dépassement.

Chez Jean Giraudoux, ce constat est exprimé d'une façon encore plus tranchante : *Si toutes les mères coupent l'index droit de leur fils, les armées de l'univers se feront la guerre sans l'index... Et si elles lui coupent la jambe droite, les armées seront unijambistes... Et si elles lui crèvent les yeux, les armées seront aveugles, mais il y aura des armées (...), (3) s'exclame Hector, héros de La guerre de Troie n'aura pas lieu. La guerre, comme si elle était inscrite dans les gènes, doit donc avoir lieu. Et malgré son titre, la pièce de Giraudoux se termine sur des paroles annonçant l'affrontement entre Grecs et Troyens.*

Saint-Exupéry voit dans la recherche de l'ennemi un élément vital à défaut duquel l'homme ne peut s'épanouir. Il en va de son équilibre physique autant que mental : *C'est cette absence du combat qui le rend «malade», (4) écrit Alain Vircondelet en faisant allusion à son exil forcé aux États-Unis.*

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 106.

(2) Ibid., pp. 115-116.

(3) Giraudoux, Jean, La guerre de Troie n'aura pas lieu, Paris, Bordas, 1985, p. 40.

(4) Vircondelet, Alain, Antoine de Saint-Exupéry, op. cit., p. 82.

C'est d'ailleurs cet exil qui lui fit écrire cette phrase célèbre : *J'ai besoin, pour être, de participer*, (1) affirmant du même souffle qu'il a *horreur du métier de témoin*. Voilà qui éclaire admirablement l'extrait suivant de Pilote de Guerre : *Il faut cette pluie de lumières montantes, il faut cet assaut de coups de lances (...). Alors on comprend*. (2) En extrapolant, on pourrait conclure que l'«on comprend» la nécessité d'avoir un ennemi, même si on ne comprend pas toujours pourquoi. La répétition de «il faut», à cet égard, parle d'elle-même.

Dostoïevski affirme sensiblement la même chose lorsqu'il fait dire à Velchaninov, héros de L'éternel mari : *Le sage l'a dit : Un ennemi mort, c'est bien ; un ennemi vivant, c'est encore mieux...* (3) Malgré l'atrocité de la lutte, le combattant sait qu'il n'a aucun intérêt à ce que son ennemi disparaisse, puisque son propre dépassement en dépend.

Dans ses Feuillets d'Hypnos, le poète René Char tient un discours semblable : *Si j'en réchappe*, écrit-il au sujet de la guerre, *je sais que je devrai rompre avec l'arôme de ces années essentielles (...)*. (4) Le paradoxe, ici, n'est pas sans surprendre : Char utilise le verbe «réchapper» qui suggère un danger à fuir, puis, plutôt que de dépeindre l'horreur de la guerre, il la qualifie d'essentielle et entrevoit sa fin comme une rupture douloureuse. Dans Terre des Hommes, Saint-Exupéry exprime cette même nécessité dans une phrase écrite au sujet d'un camarade de l'époque saharienne : *Lorsque Bonnafous rentrera en France, ses ennemis, loin de s'en réjouir, le pleureront, comme si son départ enlevait à leur désert un de ses pôles, à leur existence un peu de prestige*. (5)

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 166.

(2) Ibid., p. 150.

(3) Dostoïevski, Fiodor, L'éternel mari, Paris, Flammarion, 1992, p. 111.

(4) Char, René, Feuillets d'Hypnos, Paris, Gallimard, 1946, p. 81.

(5) Saint-Exupéry, Antoine de, Terre des Hommes, Paris, Gallimard, 1939, p. 93.

Encore une fois, le combattant et son ennemi sont inextricablement liés. De la même manière qu'il donne un sens à la vie (dans son acception la plus large), l'ennemi donne ici au microcosme qu'est le désert un sens bien précis : permettre au guerrier d'accéder au dépassement, tout comme l'écolier apprenant à conjuguer ses verbes et à se servir d'un compas. Dans Pilote de Guerre, Saint-Exupéry pense à ses débuts dans l'Aéropostale et écrit ceci: *Quand j'habitais le Sahara, si des Arabes, surgissant la nuit autour de nos feux, nous avertissaient de menaces lointaines, le désert se nouait et prenait un sens.* (1) Le Sahara et les Arabes succèdent donc à l'école et au livre de grammaire, comme la France et le nazisme leur succéderont quelques années plus tard.

Pour Maurice Merleau-Ponty, à mesure [que Saint-Exupéry] entre dans le danger, il reconquiert son être. (2) Cette reconquête n'est autre que la première phase du dépassement, donnant accès aux vertus mineures. Pourquoi mineures? Tout simplement parce que l'ennemi, chez Saint-Exupéry, n'a aucune existence réelle : il n'est pas incarné. Lors de ses vols de reconnaissance, le pilote voit certes les ravages de la guerre, les tanks allemands, parfois des avions ennemis sillonnant le ciel... mais jamais n'est-il amené à se représenter physiquement cet ennemi. Or, cela ne peut provoquer l'éclosion que de vertus mineures (courage, solidarité, persévérance, etc.) dans la mesure où ces vertus sont le fruit d'une réflexion ayant pour seule assise le monde imaginaire de l'auteur, déphasé par rapport à la réalité. De plus, ces vertus consolidant l'être et lui conférant une identité plus forte, elles l'empêchent de «mourir» à lui-même et de voir au-delà de lui-même, donc d'accéder à quelque chose de supérieur.

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, Paris, Gallimard, 1942, p. 93.

(2) Merleau-Ponty, Maurice, *Le héros contemporain*, dans Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry, Bruno Vercier, dir., Paris, Garnier, 1971, p. 69.

Le fait qu'il n'entre jamais en contact avec l'ennemi explique par ailleurs que Saint-Exupéry, dans Pilote de Guerre, ne fasse presque jamais référence aux Allemands ni à Adolf Hitler -pas directement du moins. L'ennemi y est présenté comme une abstraction : il n'est pas plus incarné qu'il ne l'était dans la salle de classe de 1910, alors qu'il prenait la forme d'une règle et d'un compas. Cet ennemi est donc un prétexte pour s'exercer aux vertus mineures en sachant qu'elles seules lui donneront accès aux vertus plus élevées, celles qui annoncent la mort symbolique dont il sera question dans la partie suivante.

Le biographe Pierre Chevrier, faisant allusion à la description d'un vol de reconnaissance dans Pilote de Guerre, abonde dans le même sens que Merleau-Ponty : *Dans cette épreuve, l'individu amer s'est effacé en Saint-Exupéry devant l'Homme soudain saisi par le sentiment de sa responsabilité.* (1) «Soudain saisi par...» : comme s'il venait tout juste d'accéder à une vérité hors de portée jusque-là, Saint-Exupéry accède au premier stade de dépassement, et il peut enfin mesurer l'ampleur de la responsabilité qui lui incombe vis-à-vis des siens.

Dans toute son oeuvre, ce dépassement par le combat est d'ailleurs saisissant. Ainsi, constatant que son groupe, le 2/33, est littéralement sacrifié par le haut commandement, il écrit : *Et là nous avons plus appris sur nous-mêmes que nous n'eussions appris en dix années de méditation.* (2) Sur fond de Première Guerre mondiale, Romain Rolland eut quant à lui une réflexion similaire : [...] *quoi qu'on puisse penser de la valeur de cette guerre, quel qu'en soit le résultat, la France y aura écrit, sans y songer, sur le papier maculé de boue et, quelquefois, de sang, quelques-unes de ses pages les plus sublimes.* (3)

(1) Chevrier, Pierre, Saint-Exupéry, Paris, Gallimard, 1959, p. 128.

(2) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 177.

(3) Rolland, Romain, Au-dessus de la mêlée, Paris, Albin Michel, 1915, p. 136.

L'allégorie exupérienne de la cathédrale, omniprésente dans Pilote de Guerre, dissimule cette même vérité : (...) *celui-là qui s'assure d'un poste de sacristain ou de chaisière dans la cathédrale bâtie est déjà vaincu. Mais quiconque porte dans le coeur une cathédrale à bâtir est déjà vainqueur.* (1) Autrement dit, la victoire importe peu en regard du combat lui-même, car le combat, gagné ou perdu, représente ce qui permettra ultimement au belligérant de se dépasser. Il faut donc se méfier de toute victoire qui aurait pour effet d'annihiler la notion de combat en faisant disparaître l'ennemi.

Bien entendu, il y a plus à espérer de la confrontation avec l'ennemi extérieur que ce type de dépassement qui, rappelons-le, ne donne accès qu'à certaines vertus mineures. Il y a plus, en effet : car entre la projection du mal vers l'ennemi extérieur et la prise de conscience qui s'ensuit à l'effet que ce mal se trouve en soi-même, il se produit chez le combattant une sorte de métamorphose appelant un second stade de dépassement, que René Char formule ainsi dans ses Feuillets d'Hypnos : [...] *à l'effort des sentiers pénibles succède l'évidence de la vérité à travers pleurs et fruits.* (2) Char associe deux idées apparemment antithétiques : «évidence de la vérité» et «sentiers pénibles», puis «pleurs» et «fruits», car seuls ces contraires peuvent ouvrir la voie de la lucidité, qui succède à l'euphorie du premier stade de dépassement et pave la voie au second, que nous verrons plus en détail dans la partie suivante.

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 185.

(2) Char, René, Feuillets d'Hypnos, op. cit., p. 60.

Selon Jung, l'existence réelle d'un ennemi extérieur, bouc émissaire chargé de tous les péchés capitaux, est un soulagement pour la conscience : *Quelle satisfaction que de clouer ouvertement au pilori le fauteur de troubles ; l'on peut dorénavant proclamer bien haut qui est le responsable, ce qui souligne l'origine extérieure du désastre (...).* (1) Par l'ironie de Jung, on comprend aisément que l'origine de tout désastre, donc de toute lutte, ne peut renvoyer le combattant qu'à lui-même. C'est alors que l'ennemi extérieur fait éclore un autre ennemi, insoupçonné jusque-là : l'ennemi intérieur.

(1) Jung, Carl Gustav, L'homme à la découverte de son âme, 6ième édition, Paris, Payot (Petite bibliothèque), 1962, p. 234.

L'ENNEMI INTÉRIEUR

Je combattrai pour l'Homme. Contre ses ennemis. Mais aussi contre moi-même.

Pilote de Guerre

Le coupable, il le recherchera non dans les autres, mais à l'intérieur de lui-même, et s'interrogera sur ses propres trahisons. (1) Comme l'affirme Réal Ouellet, Saint-Exupéry a été amené, par la confrontation, à réaliser que l'ennemi extérieur est l'écho d'un ennemi intérieur : *Chaque récit [de Saint-Exupéry] chante une victoire remportée par l'homme sur lui-même et sur les événements.* (2)

Si l'on se réfère à Jung, la récurrence de ce thème dans son oeuvre serait d'ailleurs le signe d'une rare maîtrise de soi : [...] *l'on voit toujours ses propres fautes inavouées chez l'adversaire. [...] Quiconque ne possède pas un rare degré de maîtrise de soi ne planera pas au-dessus de ses projections.* (3) Or, dans Pilote de Guerre, Saint-Exupéry «plane» effectivement au-dessus de ses projections dans la mesure où il parvient à les transformer en autant d'introjections (phénomène inverse de la projection) : cela se manifeste par son insistance à retourner vers lui tous les torts qu'il perçoit d'abord chez ses ennemis, en l'occurrence les nazis. Cette maîtrise de soi, qui découle bien entendu de la connaissance de soi, signifie donc l'achèvement du dépassement exupérien. Ou, pour compléter l'expression de la partie précédente, l'accession aux vertus majeures. C'est précisément cette maîtrise-là qui permet à Saint-Exupéry d'accéder au «Soi» de Jung (ou stade supérieur de la conscience), par la destruction du «moi». Saint-Exupéry reconnaît en lui le germe du mal (que nous définirons plus loin), et s'en purifie par le combat.

(1) Ouellet, Réal, Saint-Exupéry, op. cit., p. 73.

(2) Ibid., p. 195.

(3) Jung, Carl Gustav, L'homme à la découverte de son âme, op. cit., p. 224.

Pour reconnaître son propre ennemi intérieur en l'ennemi extérieur, il faut d'abord être en mesure d'admettre qu'il existe des ressemblances entre les adversaires : *Aucun d'entre nous ne détient le monopole de la pureté d'intention*, (1) écrit Saint-Exupéry dans Pilote de Guerre, en s'adressant aux Français divisés entre gaullistes et pétainistes. Mais par extension, c'est de toute évidence à l'adversaire allemand qu'il s'adresse ; et de manière plus large encore, à l'humanité tout entière. Car la prétention de détenir le monopole de la pureté d'intention est un réflexe humain, que Saint-Exupéry sait reconnaître tant en lui-même qu'en autrui.

Cette ressemblance entre l'ennemi extérieur et l'ennemi intérieur dans l'oeuvre de Saint-Exupéry a été soulignée par certains critiques. Marcel Migéo, comme nous l'avons vu dans l'introduction, fait état de l'«autorité despotique» de Saint-Exupéry enfant, de son caractère «excessif, absolu en toute chose», ainsi que de sa difficulté à supporter la contradiction. Ce jugement est entériné par Alain Vircondelet (écrivant au sujet de Saint-Exupéry adulte) : [...] *il est capable d'agressivité, de violence, de méchanceté, d'intolérance*. (2) De toute évidence, il s'agit de caractéristiques que nombre d'alliés prêtèrent volontiers à l'ennemi nazi, sans même se rendre compte qu'elles trahissaient leurs propres faiblesses. D'où l'importance du double phénomène de projection/introjection, qui permet de mieux cerner l'intériorisation progressive de l'ennemi dans l'oeuvre de Saint-Exupéry.

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Lettre à un Otage, Paris, Gallimard, 1943, p. 39.

(2) Vircondelet, Alain, Antoine de Saint-Exupéry, op. cit., p. 82.

Tout comme lui, plusieurs écrivains ont vu les ressemblances entre les clans qui s'opposèrent durant la Deuxième Guerre mondiale. Dans ses Lettres à un ami allemand, Albert Camus écrit : *Nous avons beaucoup à dominer et peut-être pour commencer la perpétuelle tentation où nous sommes de vous ressembler.* (1) «Tentation», ici, suggère que l'Allemagne fut pour certains un modèle à imiter. Plus loin, Camus ajoute : *Je veux vous dire comment il est possible que nous ayons été si semblables et que nous soyons aujourd'hui ennemis [...].* (2) Possible? Évident, selon Georges Bernanos, si l'on se fie à cet extrait des Enfants humiliés : *N'ayant aucune haine des Allemands dont nous répétions sans cesse [...] qu'ils étaient «des hommes comme nous, comme les autres» [...].* (3) Usant d'un langage poétique à peine codé, René Char exprime la même réalité dans ses Feuillets d'Hypnos : *Lie dans le cerveau : à l'Est du Rhin. Gabegie morale : de ce côté-ci.* (4) Jean Giraudoux, lui, se sert du miroir pour suggérer qu'Hector et son ennemi se fondent en une seule image : *Auparavant ceux que j'allais tuer me semblaient le contraire de moi-même. Cette fois, j'étais agenouillé sur un miroir. Cette mort que j'allais donner, c'était un suicide.* (5)

Le guerrier est donc inévitablement voué à se reconnaître en son adversaire, et c'est précisément ce qui se produit chez Saint-Exupéry : *Il est quelqu'un en moi que je combats pour me grandir. Il a fallu ce voyage difficile pour que je distingue ainsi en moi, tant bien que mal, l'individu que je combats de l'homme qui grandit.* (6)

(1) Camus, Albert, Lettres à un ami allemand, Paris, Gallimard, 1948, p. 25.

(2) Ibid., p. 68.

(3) Bernanos, Georges, Les enfants humiliés, Paris, Gallimard, 1949, p. 17.

(4) Char, René, Feuillets d'Hypnos, op. cit., p. 36.

(5) Giraudoux, Jean, La guerre de Troie n'aura pas lieu, op. cit., p. 42.

(6) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, Paris, Gallimard, 1942, p. 192.

L'individu qu'il combat pour faire grandir en lui l'homme (au sens large), c'est bel et bien le «moi», c'est-à-dire l'ennemi intérieur qu'il reconnaît lors de la confrontation avec l'ennemi extérieur, et dont l'anéantissement permet d'accéder au stade ultime de dépassement : le «Soi» de Jung.

Mais cet ennemi intérieur, ce mal, quel est-il plus précisément?

Chez Saint-Exupéry, il prend la forme de l'intelligence «sans substance», faculté ayant tendance à obstruer la voie du coeur chez ses contemporains : *Il ne s'agit point ici de dénigrer les démarches de l'intelligence. J'admire les intelligences limpides. Mais qu'est-ce qu'un homme s'il manque de substance? [...] Nous avons failli crever en France de l'intelligence sans substance.* (1) Parallèlement, l'ennemi est aussi l'excès de raison, toujours susceptible d'occulter chez le guerrier l'instinct du combat, et donc d'annihiler sa quête de dépassement : *Aujourd'hui encore, comme les camarades, j'ai décollé contre tous les raisonnements, toutes les évidences, toutes les réactions de l'instant. Viendra bien l'heure où je connaîtrai que j'avais raison contre ma raison.* (2) Cette raison triomphant de sa raison, aussi paradoxale que puisse paraître la formulation, est admirablement cristallisée dans cette phrase de Pilote de Guerre : *Etre tenté, c'est être tenté, quand l'Esprit dort, de céder aux raisons de l'Intelligence.* (3) Voilà sans doute ce qui fait conclure à Réal Ouellet que *[Saint-Exupéry] a besoin, pour se convaincre du sens de sa vie, de cette confrontation permanente avec lui-même.* (4)

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., pp. 166-167.

(2) Ibid., p. 46.

(3) Ibid., p. 45.

(4) Ouellet, Réal, Saint-Exupéry, op. cit., p. 41.

La reconnaissance du mal en soi a donc pour effet de stimuler chez le combattant l'éclosion du bien, auquel Saint-Exupéry accède à travers l'action plutôt qu'à travers la pensée désincarnée, dont il redoute le manque de substance. Dans Pilote de Guerre, la longue introspection à laquelle il se livre l'amène même à se reprocher sa propre situation d'aristocrate que guette l'immobilisme : *Cette communauté des hommes, je ne l'habitais plus en architecte. Je bénéficiais de sa paix, de sa tolérance, de son bien-être. Je ne savais plus rien d'elle, sinon que j'y logeais.* (1) Dans Terre des hommes, c'est le destin du «vieux bureaucrate cramoisi», affadi par l'immobilisme, qui incarne ce même mal.

Saint-Exupéry combat également sa propre lâcheté, autre mal qu'il n'hésite pas à se reprocher alors qu'il se remémore le matin d'un vol périlleux au-dessus d'Arras : *Je me disais : «Les laryngophones seront en panne. J'ai bien sommeil, j'irai dormir.» Je me faisais de ce lit de paresse une image merveilleuse. Mais je savais aussi, en profondeur, qu'il n'est rien à attendre d'une mission manquée, sinon une sorte d'inconfort aigre. C'est comme si une mue nécessaire avait échoué.* (2) Cette mue nécessaire est évidemment la renaissance provoquée par la confrontation entre le mal et le bien -entre l'ennemi intérieur et la volonté de l'anéantir-, rendue possible grâce à l'intercession de l'ennemi extérieur. Voilà pourquoi l'idée de vaincre ses propres démons en allant au combat le rend aussi jubilatoire : *Le tir d'Arras a brisé l'écorce et j'ai vu. [...] Si je décolle à l'aube, je connaîtrai ce pourquoi je combats encore.* (3)

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 194.

(2) Ibid., p. 42.

(3) Ibid., p. 216.

Chez nombre d'auteurs ayant écrit en période de guerre, propice à la découverte de soi selon Jung, l'ennemi intérieur trouve également écho : *Un des aspects de notre mentalité, comme les événements en temps de guerre le montrent éloquemment, se révèle dans les jugements [...] que nous portons sur l'adversaire [...] ; on accable au fond tout simplement son adversaire de tous les manquements qu'on n'ose s'avouer à soi-même.* (1) Sans doute est-ce pour s'élever contre cette faiblesse que tant d'auteurs ont abordé l'ennemi intérieur.

Dans Ainsi Parlait Zarathoustra, Nietzsche établit en ces termes la primauté de l'ennemi intérieur sur l'ennemi extérieur : *Tu seras toujours à toi-même ton pire ennemi [...].* (2) Car si l'ennemi extérieur est facile à déceler et à éliminer, il est autrement plus difficile de reconnaître l'ennemi intérieur et de trouver les ressources pour le combattre. Georges Bernanos abonde dans le même sens que Nietzsche lorsqu'il fait dire à son célèbre curé d'Ambricourt : *Certes, l'homme est partout l'ennemi de lui-même, son secret et sournois ennemi,* (3) puis : *La plus féroce [des bêtes invisibles] était dans votre cœur, et vous ne le saviez pas.* (4) René Char, quant à lui, invite ses lecteurs à se méfier d'une armistice trompeuse en affirmant que l'homme ne cessera jamais, guerre ou pas, d'alimenter le feu intérieur qui consume son besoin de lutter contre lui-même : *Cette guerre se prolongera au delà des armistices platoniques. [...] Écartez le scepticisme et la résignation et préparez votre âme mortelle en vue d'affronter intra-muros des démons glacés analogues aux génies microbiens.* (5)

(1) Jung, Carl Gustav, L'homme à la découverte de son âme, op. cit., p. 231.

(2) Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, Flammarion, 1996, p. 104.

(3) Bernanos, Georges, Journal d'un curé de campagne, Paris, Plon, 1936, p. 127.

(4) Ibid., p. 159.

(5) Char, René, Feuillets d'Hypnos, op. cit., pp. 14-15.

De la même façon que l'ennemi intérieur hante le guerrier (en tant qu'individu), il crée l'agitation collective qui pousse les peuples sur les sentiers de la guerre. Sur le plan politique, on peut donc facilement rapporter à l'échelle des pays ou des blocs idéologiques la dualité ennemi extérieur/ennemi intérieur, et en conclure que la guerre, même mondiale, demeure avant tout une affaire de malaise interne. *La grande erreur de presque toutes les études concernant la guerre, affirme Simone Weil, [...] est de [la] considérer comme un épisode de la politique extérieure, alors qu'elle constitue avant tout un fait de politique intérieure, et le plus atroce de tous.* (1) Ce jugement est corroboré par Romain Rolland dans Au-dessus de la mêlée : *Le pire ennemi n'est pas au-dehors des frontières, il est dans chaque nation ; et aucune nation n'a le courage de le combattre.* (2) C'est justement parce qu'aucune nation n'a ce courage que la guerre avec l'ennemi extérieur finit par éclater.

Voilà ce que Saint-Exupéry reproche à la France, lorsqu'il fait son mea culpa au nom d'une nation déchirée et sans gouvernail : *Nous nous sommes trompés trop longtemps sur le rôle de l'intelligence. Nous avons négligé la substance de l'homme. [...] Nous avons négligé l'être.* (3) Ce « nous » accusateur, projection du « je » accusateur, est tributaire d'une vérité inéluctable : la France, pendant la guerre, fut pour elle-même son pire ennemi. Voilà du moins l'opinion de Georges Bernanos : *Après tout, écrit-il, c'est nous qui nous décevons nous-mêmes, mais il nous plaît mieux d'incarner nos déceptions, de les nommer du nom du premier venu, qui se trouvait là, par hasard, comme les superstitieux rendent responsables de leur malheur une échelle ou une salière.* (4)

(1) Weil, Simone, «Réflexions sur la guerre», *La critique sociale*, No. 10, novembre 1933, dans Écrits historiques et politiques, Paris, Gallimard, 1960, p. 234.

(2) Rolland, Romain, Au-dessus de la mêlée, op. cit., pp. 32-33.

(3) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 186.

(4) Bernanos, Georges, Les enfants humiliés, Paris, Gallimard, 1949, p. 79.

Il ne faut donc pas s'étonner si Réal Ouellet interprète de la façon suivante le combat exupérien : *[Saint-Exupéry] dénonce le caractère suspect d'une société (la France) qui, obéissant à des impératifs matérialistes, a cessé de constituer une unité morale pour se dégrader en un organisme collectif et abstrait, où s'agglutinent des êtres ayant perdu les traits distinctifs qui faisaient leur précieuse individualité.* (1)

Ainsi, le combat contre l'ennemi intérieur, sur le plan individuel comme sur le plan collectif, est une nécessité dans la mesure où il évite au combattant de traiter autrui en bouc émissaire, et l'amène ultérieurement à considérer que l'«autre» et lui-même ne sont, en réalité, qu'un seul individu : c'est-à-dire l'être humain au sens le plus large, en qui cohabitent inévitablement le bien et le mal.

De cette prise de conscience naît le sentiment de fraternité qui conduit au geste le plus grand qui soit : le sacrifice.

(1) Ouellet, Réal, «Saint-Exupéry face à la civilisation des machines», *Revue de l'Université Laval*, volume XIX, No. 8, avril 1965, p. 726.

LE SACRIFICE FRATERNEL

*Il faut commencer par le sacrifice
pour fonder l'amour.*

Pilote de Guerre

Le lien entre le sacrifice et l'amour est manifeste chez Saint-Exupéry. Il s'agit en fait de l'inter-dépendance entre le combat et la fraternité, entre l'ennemi et l'allié. Jung écrit ceci au sujet du célèbre «Je ne suis pas venu pour vous apporter la paix mais l'épée» prononcé par Jésus Christ : *Ce qui dissocie engendre des liens ; c'est pourquoi son enseignement fut celui de l'amour universel.* (1) L'interprétation jungienne du message christique va donc de pair avec les écrits de Saint-Exupéry, pour qui le sacrifice est générateur de fraternité et d'amour, deux termes qui se confondent chez lui : *Il est beau de se sacrifier : quelques-uns meurent pour que les autres soient sauvés* (2) ; *On chemine longtemps côte à côte, enfermé dans son propre silence, ou bien l'on échange des mots qui ne transportent rien. Mais voici l'heure du danger. Alors on s'épaule l'un à l'autre. On découvre que l'on appartient à la même communauté.* (3) Le biographe Jules Roy le confirme : *C'est à sauver des camarades, à les chanter et à les suivre qu'il a passé sa vie. Et c'est pour cela qu'il est mort.* (4)

Alain Vircondelet, quant à lui, met l'accent sur la démesure du dessein fraternel de Saint-Exupéry : *Réclamer comme il le fit des missions qui n'étaient plus conformes à son âge ni à son état de santé relevaient de cette naïveté-là : relayer le feu, poursuivre la germination initiale, avoir part à la «cantate».* (5) Cette germination, cette cantate, serait-ce autre chose que la fraternité? Si l'on s'en remet à la dédicace de Pilote de Guerre, il est difficile d'en douter :

(1) Jung, Carl Gustav, L'homme à la découverte de son âme, op. cit., p. 66.

(2) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 83.

(3) Saint-Exupéry, Antoine de, Terre des Hommes, Paris, Gallimard, 1939, p. 37.

(4) Roy, Jules, Passion de Saint-Exupéry, Paris, Gallimard, 1951, p. 95.

(5) Vircondelet, Alain, Antoine de Saint-Exupéry, op. cit., p. 66.

Au commandant Alias, à tous mes camarades du Groupe Aérien 2/33, [...], dont je suis, pour la vie, l'ami fidèle ? (1) A la fin de Pilote de Guerre, d'ailleurs, l'auteur jette un éclairage particulièrement éloquent sur cette dédicace : *J'aime le groupe 2/33. [...] Et maintenant que je reviens d'Arras, je suis de mon groupe plus que jamais. J'ai acquis un lien de plus. J'ai renforcé en moi ce sentiment de communauté qui est à savourer dans le silence.* (2) Selon Pierre Van Huy, ce sentiment de communauté, exalté dans Pilote de Guerre, doit passer par le sacrifice : *Le thème essentiel (de Pilote de Guerre) est bien celui de l'action-sacrifice ; ou, pour reprendre l'expression jungienne, celui de la découverte du Soi par le sacrifice de soi.* (3) Communauté humaine, fraternité, dépassement, découverte de Soi : autant de synonymes qui procèdent du sacrifice. Et c'est ce sacrifice qui autorise le guerrier à prendre part au grand banquet fraternel des êtres humains. *De nos missions, écrit Saint-Exupéry, nous rentrons prêts pour une récompense au goût d'inconnu, qui est simplement l'amour.* (4) Mais il y a plus : le consentement au sacrifice ultime, c'est-à-dire la mort, confère au guerrier un statut et un droit qui font de lui un être accompli, un être meilleur, bref un être plus humain : *[La mission sur Arras] me donne un peu plus le droit de m'asseoir à leur table, et de me taire avec eux. Ce droit-là s'achète très cher. Mais il vaut très cher : c'est le droit d' «être».* (5) Ici, «être» signifie accepter de se sacrifier pour autrui en sachant que l'humanité y gagnera. Mais comment y gagnera-t-elle? Par le combat que le guerrier engage contre son ennemi intérieur, c'est-à-dire contre lui-même.

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, Paris, Gallimard, 1942, dédicace.

(2) Ibid., p. 167.

(3) Van-Huy, Pierre, «Pilote de Guerre, ou La conscience cosmique de Saint-Exupéry», *The USF language quarterly*, XXI/1-2, automne-hiver, 1982, p. 33.

(4) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 179.

(5) Ibid., p. 167.

Bernanos écrit exactement la même chose dans Les enfants humiliés : *Nous avons souffert ensemble, mais moi, j'ai souffert par lui. Cette expérience m'a donné le droit de parler en son nom [...].* (1) Issue du sacrifice, la souffrance est donc inextricablement liée à la fraternité, comme le bien l'est au mal et comme le combattant l'est à son ennemi.

Cette notion de fraternité élevée, que seul le combat rend possible, René Char l'exalte lui aussi en se remémorant ses jours à la Résistance : *Ce rocher de braves gens est la citadelle de l'amitié. [...] Nous nous sommes épousés une fois pour toutes devant l'essentiel ;* (2) *Archiduc me confie qu'il a découvert sa vérité quand il a épousé la Résistance. [...] Aujourd'hui il aime, il se dépense, il est engagé [...].* (3) «Vérité», «citadelle», «l'essentiel» : on croirait lire du Saint-Exupéry!

Et que dire de cet enseignement de Zarathoustra qui rappelle la nécessité de l'ennemi : *Si l'on veut avoir un ami, il faut aussi vouloir se battre pour cet ami; et pour se battre, il faut pouvoir être ennemi.* (4) Ainsi, l'amitié dépend du combat, et la fraternité au sens large (la communauté humaine) dépend du sacrifice. Autrement dit, l'ennemi permet le combat, le combat crée la fraternité, et la fraternité permet de reconnaître ceux pour qui l'on est prêt à mourir, soit les êtres humains au-delà de toute allégeance, de toute race, nation, etc. Pierre Van Huy extrapole ce constat de la façon suivante : *«Je me sacrifie, donc nous sommes», pourrait dire l'homme exupérien, paraphrasant Descartes après le «Je me révolte, donc nous sommes» camusien.* (5)

(1) Bernanos, Georges, Les enfants humiliés, Paris, Gallimard, 1949, p. 38.

(2) Char, René, Feuillets d'Hypnos, op. cit., p. 19.

(3) Ibid., p. 23.

(4) Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, op. cit., p. 95.

(5) Van-Huy, Pierre, «Pilote de Guerre ou La conscience cosmique de Saint-Exupéry», op. cit., p. 34.

Notons que Van Huy n'écrit pas «Je me sacrifie, donc je suis» mais bien «d'nc nous sommes», car le sacrifice exupérien dépasse largement les intérêts personnels. Il faut entendre ce «nous sommes» dans son sens le plus englobant, c'est-à-dire qui ne se limite ni aux camarades, ni à l'armée française, ni à la France, ni même aux alliés. Ce «nous sommes» désigne l'humanité tout entière. Adolf Hitler inclus, bien entendu.

Ainsi, l'espoir de Saint-Exupéry se fonde principalement sur l'avènement de l'Homme au sens large. Récurrente dans son oeuvre, la majuscule au mot Homme souligne d'ailleurs l'étendue de son dessein. A la phrase célèbre de Zarathoustra : *L'homme est ce qui doit être dépassé* (1), Saint-Exupéry ajouterait certainement : Et l'Homme est ce qui doit être atteint. Mais il ne faut pas pousser davantage le parallèle entre ces deux écrivains, car Saint-Exupéry se nourrit de l'espoir d'étendre les possibilités du dépassement à tous, alors que Nietzsche ne s'adresse de toute évidence qu'à une poignée d'individus -les «Surhommes» potentiels. D'ailleurs, sur ce terrain-là, Réal Ouellet oppose la vision de Nietzsche à celle de Saint-Exupéry : *Ce n'est plus l'affranchissement personnel réservé à certains individus d'élite, comme l'avait rêvé un Nietzsche au siècle dernier, que Saint-Exupéry veut assurer, mais l'affranchissement, l'élévation de tous les hommes.* (2) Cela explique sans doute le ton moralisateur et même pédagogique que l'on a longtemps reproché à Saint-Exupéry. Mais pourrait-il en être autrement? Sa mission reposait précisément sur ce type de dépassement, qui consiste à créer un modèle, par le sacrifice, dont puissent un jour s'inspirer les autres hommes.

(1) Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, op. cit., p. 50.

(2) Ouellet, Réal, Saint-Exupéry, Paris, coll. «Lettres Modernes», Minard, 1971, p. 13.

A cet égard, la vision de Saint-Exupéry est beaucoup plus près de celle de Camus que de celle de Nietzsche. En effet, au sujet du combattant qui «accepte de mourir dans le mouvement de sa révolte», Camus écrit qu'il agit au nom d'une valeur, encore confuse, mais dont il a le sentiment au moins qu'elle lui est commune avec tous les hommes. (1) Voilà une assertion qui rejoint ce passage de Pilote de Guerre : *En l'Homme se retrouvent, de même, les Français de France et les Norvégiens de Norvège. L'Homme les noue dans son unité, en même temps qu'il exalte sans se contredire leurs coutumes particulières* ; (2) et ce passage de Romain Rolland : *Parmi ces millions d'hommes qui ne savent qu'être Allemands, Autrichiens, Français, Russes, Anglais, etc., efforçons-nous d'être des hommes, qui, par-delà les intérêts égoïstes des nations éphémères, ne perdent pas de vue ceux de la civilisation toute entière [...]*. (3)

Ceci est en parfaite symbiose avec le dépassement exupérien, qui tend vers l'accomplissement de l'Homme -ou du «Soi» de Jung- par la destruction du «moi individu» ainsi que du «moi nation». Le seul «moi» que ne réfuterait pas Saint-Exupéry, sans doute, serait le «moi Terrien» -d'où le titre révélateur de son magistral *Terre des Hommes*. Mais une telle aspiration suppose d'emblée un certain nombre de contradictions, ou à tout le moins d'incongruités : en effet, le «moi Terrien» a une connotation collective qui tend à le rapprocher du «moi nation». Mais en fait, il n'y a qu'apparence de contradiction, car le «moi Terrien» constitue une entité humaine globale qui ne s'oppose à aucune autre forme d'entité humaine, d'où sa profonde différence avec le «moi nation». On revient donc inévitablement à la notion de fraternité au-delà des peuples, races, religions, etc. : c'est-à-dire à la fraternité en l'«Homme».

(1) Camus, Albert, L'homme révolté, Paris, Gallimard, 1951, p. 30.

(2) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 197.

(3) Rolland, Romain, Au-dessus de la mêlée, op. cit., p. 109.

Qui plus est, non seulement Saint-Exupéry ne redoute pas les apparences de contradictions, mais il les cultive avec soin parce qu'il est convaincu de leur fertilité, comme le souligne Réal Ouellet : *Il envisage les différences entre les êtres non comme des éléments d'opposition mais au contraire comme des facteurs de rapprochement entre les hommes qu'il cherchera à élever à un point de vue qui les unira au-delà des différences même.* (1)

La communauté humaine à laquelle aspire Saint-Exupéry transcende donc les différences et les contradictions. Cela explique qu'il ait lutté avec tant d'acharnement contre l'exclusion nazie, qui prêche un modèle unique. En luttant pour son pays, c'est pour l'humanité tout entière qu'il était convaincu de lutter, car son combat n'était pas une fin en soi mais plutôt un moyen d'accéder à la communauté humaine -au sens le plus large. Ce que nous appelons ici le «moi Terrien» (ou le Soi), rappelons-le, doit ultimement détruire le «moi individu» et le «moi collectivité» : or, en combattant le nazisme, c'est précisément ce germe-là, si menaçant sous Hitler, que Saint-Exupéry combat. Il faut donc lire son *chacun est responsable de tous* (2) de la façon suivante : quiconque aspire au dépassement suprême doit toujours veiller à ce que le «tous» ait préséance sur le «chacun». Ce type de responsabilité, pierre angulaire de Terre des Hommes, trouve son écho dans l'exhortation au sacrifice fraternel que renferme Pilote de Guerre. Et cela explique aussi la méfiance que lui inspirait le général De Gaulle, qu'il croyait sans doute incapable de reconnaître son propre ennemi intérieur, donc incapable d'accéder au dépassement suprême que représente le sacrifice pour la communauté humaine entière, non pour la seule cause des alliés.

(1) Ouellet, Réal, Saint-Exupéry, op. cit., p. 51.

(2) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 190.

C'est donc cette forme de sacrifice qui pousse Saint-Exupéry à combattre. C'est ainsi qu'il fonde l'Homme en lui-même. Il ne faut pas chercher plus loin l'explication au fait qu'il n'y ait pas une seule phrase haineuse dans Pilote de Guerre ni dans Lettre à un Otage, ouvrages pourtant consacrés à la guerre. Georges Bernanos va plus loin encore dans Français, si vous saviez lorsqu'il livre ce plaidoyer contre la culture du mépris : *Français, oh! Français, la tentation du mépris est sans doute la forme la plus grave de la tentation du désespoir.* (1)

Chez Jean Giraudoux, non seulement le guerrier ne cultive aucunement le mépris de l'ennemi, mais il s'épanche en plus sur le cruel destin qu'il lui fait subir : *On a pitié de lui, on voit en lui, derrière sa bave et ses yeux blancs, toute l'impuissance et tout le dévouement du pauvre fonctionnaire humain qu'il est, du pauvre mari et gendre [...] On a de l'amour pour lui.* (2) L'absence de haine dans l'oeuvre de Saint-Exupéry rejoint donc cette sympathie qu'éprouve le héros de Giraudoux pour sa victime : car lorsque le guerrier parvient à combattre sans haïr son adversaire, c'est signe qu'il a accédé au plus haut degré de dépassement. A ce stade, il ne lui reste plus qu'à pousser le sacrifice jusqu'à la limite, afin d'accomplir pleinement son destin : la mort. Or, pour Saint-Exupéry, cette mort/sacrifice ne peut qu'enrichir la communauté humaine en la rendant pleinement fraternelle. Comment expliquer autrement le fait que, le corps meurtri et ayant largement dépassé la limite d'âge pour effectuer des vols de reconnaissance, il ait tant insisté auprès de ses supérieurs pour décoller, contre toute logique, en ce matin fatal de l'été 1944 qui ne le vit jamais revenir?

(1) Bernanos, Georges, Français si vous saviez, recueil d'articles, Paris, Gallimard, 1961, p. 33.

(2) Giraudoux. Jean, La guerre de Troie n'aura pas lieu, op. cit., p. 41.

Avec Guillaumet et Mermoz, puis avec Israël et Hochedé, les compagnons de toujours, Saint-Exupéry a côtoyé la mort. Il a combattu l'ennemi et en est sorti grandi. C'est ce sacrifice qui l'a réconcilié avec les hommes, au sens large, et qui lui a permis de répandre autour de lui un fort sentiment de fraternité. Voilà l'espoir de Saint-Exupéry. De toute évidence, c'est à cet espoir-là que l'aviateur s'accrochait quand il écrivit prophétiquement, en 1941 : *Il est arrivé parfois qu'un désastre, ayant détraqué la belle machine administrative et celle-ci s'étant avérée irréparable, on lui a substitué, faute de mieux, de simples hommes. Et les hommes ont tout sauvé.* (1)

(1) Saint-Exupéry, Antoine de, Pilote de Guerre, op. cit., p. 77.

CONCLUSION

La pensée exupérienne, écrit Réal Ouellet, [...] chante la conquête de l'univers et de soi-même, l'harmonie rétablie entre le monde extérieur et l'univers intérieur de l'homme. (1) C'est cette conquête-là qui interpelle l'ennemi ; et c'est le sacrifice qu'elle lui impose qui crée la fraternité.

Pleinement assumé, ne s'appuyant sur aucune forme de haine, le combat exupérien mène donc directement au sacrifice de soi au profit de l'humanité, ce qui représente le don le plus pur aux yeux de Saint-Exupéry. C'est ainsi que, pendant toute sa vie, et particulièrement pendant que la guerre faisait rage en Europe, s'est manifestée sa quête.

Le texte de création qui suit reprend cette idée selon laquelle on ne peut accéder au don de soi que par le combat du double ennemi. Toutefois, il ne s'articule pas exactement de la même façon que chez Saint-Exupéry et le contexte en est fort éloigné. Il s'agit en fait de l'histoire d'un jeune professeur de collège privé qui s'attire les foudres de son directeur par sa personnalité rebelle et ses coups d'éclat mal dosés. Suite à un incident provoqué par le directeur qui troublera la paix au collège, ce jeune homme décide de se lancer dans une guerre contre l'autorité de ce «despote». Il mènera ce combat avec énergie et conviction et, comme tout guerrier qui se respecte, se convaincra d'être dans son bon droit et d'agir uniquement dans le but de porter bien haut ses idéaux humanistes.

(1) Ouellet, Réal, Saint-Exupéry, op. cit., p. 196.

Mais le temps filant, et les événements, heureux ou fâcheux, se multipliant à un rythme effréné, il sera amené à faire son propre examen de conscience. C'est ainsi qu'il réalisera qu'au fond, il a entrepris toute cette cabale dans le but de sauver sa peau... et qu'il s'est bassement servi de ses prétendus idéaux pour se justifier et se donner bonne conscience.

Puis, à force de réfléchir aux gestes et paroles du «despote» (ennemi extérieur tout désigné), et d'en arriver à le détester secrètement au point de souhaiter sa destitution -et ainsi éviter d'être lui-même renvoyé-, le professeur réalisera que ce qu'il abhorre le plus chez son patron correspond en fait à une partie de lui-même : il s'agit de sa propre faiblesse, qu'il combattra afin de ne jamais plus en revoir la trace dans le miroir de son âme. Ainsi, alors qu'il jouit d'appuis considérables et semble se diriger vers un triomphe certain, un revirement se produit en lui : la découverte de l'ennemi intérieur change tout. A partir de là, il ne pourra plus jamais accepter cette guerre qui sombre dans la haine. Se sentant responsable de ceux qui, comme lui, ont mis leur situation en péril (professeurs et élèves), il se rendra à l'évidence que la seule façon de faire amende honorable et d'assurer le retour à une certaine paix sera de se sacrifier lui-même. C'est ainsi que, grâce au sentiment de pure fraternité (qu'il souhaite voir s'étendre au microcosme scolaire), il ira jusqu'au bout de son sacrifice.

L'idée d'écrire ce texte m'est venue à la suite d'une expérience personnelle semblable à celle de ce jeune professeur. Il m'a fallu le recul de plusieurs mois, voire de plusieurs années avant de comprendre pleinement les enjeux qui se manifestent en situation de confrontation.

En relisant Pilote de Guerre, j'ai été stupéfait de constater à quel point la réflexion de Saint-Exupéry à cet égard est universelle et rejoint les préoccupations de tout être humain dans ses rapports conflictuels avec le monde, l'entourage, et surtout soi-même. Cette réflexion, approfondie grâce au

contexte de la guerre, peut s'appliquer en fait à toutes les sphères de l'activité humaine, car là où il y a des êtres humains, il y a nécessairement des déchirements entre ce que l'on est et ce que l'on voudrait être, entre le bien et le mal, entre moi et l'«autre», etc.

Il m'a donc paru opportun de montrer ce qu'il advient de l'ennemi dans un contexte où les mots tiennent lieu de fusils, et où l'aveuglement causé par l'ennemi extérieur (ce qui n'est pas le cas dans Pilote de Guerre) est à l'origine d'un revirement permettant la rencontre de l'ennemi intérieur, puis l'accès aux vertus majeures par le sacrifice. Et bien que ce sacrifice, dans le texte de création, ne comporte aucun risque de mort physique, il n'en représente pas moins une mort symbolique capable de faire renaître à lui-même ce jeune professeur tourmenté.

BIBLIOGRAPHIE

i) Corpus principal : oeuvres d'Antoine de Saint-Exupéry

Courier Sud, Paris, Gallimard, 1929.

Vol de Nuit, Paris, Gallimard, 1931.

Terre des Hommes, Paris, Gallimard, 1939.

Pilote de Guerre, Paris, Gallimard, 1942.

Lettre à un Otage, Paris, Gallimard, 1943.

Le Petit Prince, Paris, Gallimard, 1943.

Citadelle, Paris, Gallimard, 1948.

Lettres à sa mère, Paris, Gallimard, 1984.

«Lettre à André Breton», dans Cahiers Saint-Exupéry 3, textes réunis et présentés par le comité des Amis d'Antoine de Saint-Exupéry, t.3, Paris, Gallimard, 1989.

ii) Corpus critique sur Saint-Exupéry

1. Volumes

Albérès, R. M., D'Astier, E., Chevrier, P., Daurat, D., Gascar, P., Migeo, M., Roy, J., Simone de Saint-Exupéry, Simon, P-E., Saint-Exupéry, Paris, Hachette, 1963.

Anet, Daniel, Saint-Exupéry le chevalier-pilote, Lausanne, Payot, 1952.

Borgal, Clément, Saint-Exupéry, mystique sans la foi, Paris, Centurion, 1965.

Chadeau, Emmanuel, Saint-Exupéry, Paris, Plon, 1994.

Chevrier, Pierre, Saint-Exupéry, Paris, Gallimard, 1959.

De la Bruyère, Stacy, Saint-Exupéry, une vie à contre-courant, traduit de l'anglais par F. Bouillot et D. Lablanche, Paris, Albin Michel, 1994.

Delange, René, La vie de Saint-Exupéry, Paris, Seuil, 1948.

Deschodt, Eric, Saint-Exupéry, Paris, J.-C. Lattès, 1980.

Estang, Luc, Saint-Exupéry, collection «Ecrivains de toujours», Paris, Seuil, 1956.

Ibert, Jean-Claude, Saint-Exupéry, Paris, Editions Universitaires, 1953.

Losic, Serge, L'idéal humain de Saint-Exupéry, Paris, Nizet, 1965.

Ouellet, Réal, Saint-Exupéry, Paris, coll. «Lettres Modernes», Minard, 1971.

Roy, Jules, Passion de Saint-Exupéry, Paris, Gallimard, 1951.

Vircondelet, Alain, Antoine de Saint-Exupéry, Paris, Julliard, 1994.

Webster, Paul, Saint-Exupéry : Vie et mort du petit prince, traduit de l'anglais par Claudine Richetin, Paris, Editions du Félin, 1993.

Zeller, Renée, La grande quête d'Antoine de Saint-Exupéry, Paris, Alsatia, 1961.

2. Articles et parties de volumes

Berger, Pierre, «Il y a vingt ans, Saint-Exupéry, le chevalier distrait», revue *Lettres françaises* (2 au 9 août 1964).

Bouchard, D., «La mystique de l'action dans Saint-Exupéry», *Revue de l'Université Laval* 16, 1961, p. 228-252.

Bruchési, Jean, «Antoine de Saint-Exupéry et la France», *Amérique française*, tome II, no 6, mars 1943, p. 11-14.

- Confluences, Paris, *Revue des lettres et des arts* (1947), édité par René Tavernier.
 Garneau, René, «Pilote de Guerre», *Amérique française*, Tome II, no 6, mars 1943, p. 15-20.
 Goulet, Elie, «Pilote de guerre», *Revue Dominicaine*, LXI, t.2, sept. 1955, p. 88-96.
 Merleau-Ponty, Maurice, «Le héros contemporain», dans Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry, Bruno Vercier, dir., Paris, Garnier, 1971, p. 69-70.
 Moreau, Gérald, «Son enfance, nostalgie ou bouclier? Saint-Exupéry», *Revue de l'Université d'Ottawa* XLII, 1972, p. 252-258.
 Ouellet, Réal, «Saint-Exupéry, face à la civilisation des machines», *Revue de l'Université Laval*, volume XIX, no 8, avril 1965, p. 722-730.
 Roy, Jules, «Le miracle de Saint-Exupéry», *Preuves*, juin 1953, p. 95-98.
 Van Huy, Pierre, «Pilote de Guerre, ou La conscience cosmique de Saint-Exupéry», *The USF language quarterly*, XXI/1-2, automne-hiver 1982, p. 33-37.

3. Mémoire

- Mc Gillivray, Russel George, «Trois formes de l'héroïsme dans Bernanos, Malraux et Saint-Exupéry», Montréal, McGill University, mai 1953.

iii) Corpus critique sur la notion d'ennemi nécessaire

1. Oeuvres d'imagination

- Bernanos, Georges, Journal d'un curé de campagne, Paris, Plon, 1936.
 Char, René, Feuillets d'Hypnos, Paris, Gallimard, 1946.
 Camus, Albert, Les justes, Paris, Gallimard, 1950 (édition renouvelée en 1977).
 Dostoïevski, Fiodor, L'éternel mari, Paris, Flammarion, 1992.
 Giraudoux, Jean, La guerre de Troie n'aura pas lieu, Paris, Bordas, édition revue en 1985.
 Handke, Peter, Le recommencement, traduit de l'allemand par Claude Porcell, Paris, Gallimard, 1989.
 Sweig, Stefan, Les heures étoilées de l'humanité, Paris, Grasset, 1935.

2. Essais et monographies

- Baudoin, Charles, L'oeuvre de Jung et la psychologie complexe, Paris, Payot, 1963.
 Bernanos, Georges, Le crépuscule des vieux, Paris, Gallimard, 1956.
 Bernanos, Georges, Les enfants humiliés, Paris, Gallimard, 1949.
 Bernanos, Georges, Français si vous saviez, recueil d'articles, Paris, Gallimard, 1961.
 Bernanos, Georges, Les grands cimetières sous la lune, Paris, Plon, 1938.
 Camus, Albert, Lettres à un ami allemand, Paris, Gallimard, 1948.
 Camus, Albert, L'homme révolté, Paris, Gallimard, 1951.
 Einstein, Albert, et Freud, Sigmund, Why war?, International Institute of Intellectual Co-operation, League of Nations, 1933.
 Freud, Sigmund, Introduction à la psychanalyse, traduit de l'allemand par le dr S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1965.
 Girard, René, Mensonge romantique et vérité romanesque, Paris, Grasset, 1961.
 Hytier, Adrienne D., La guerre, collection «Les thèmes littéraires», Paris, Bordas, 1989.

- Jung, Carl Gustav, L'homme à la découverte de son âme, préfaces et adaptation par le Dr Roland Cahen, 6e édition, Paris, Payot (Petite bibliothèque), 1962.
- Laplanche, J., et Pontalis, J-B., Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF, 1988.
- Nietzsche, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, traduction révisée de Geneviève Bianquis, Paris, Flammarion, 1996.
- Nietzsche, Friedrich, Le crépuscule des idoles, traduction de H. Albert, Paris, Mercure de France, 1914.
- Rolland, Romain, Au-dessus de la mêlée, Paris, Albin Michel, 1915.

3. Articles

- Gaule, Charles André de, «Du prestige», *Revue militaire française*, juin 1931, dans Anthologie De Gaule, éditée par Jean Gaulmier, France-Levant, 1942, p. 76 à 78.
- Teilhard de Chardin, Pierre, «La nostalgie du front», extrait des Écrits du temps de guerre (1916-1919), Seuil, Paris, 1965, pp. 204-207.
- Weil, Simone, «Réflexions sur la guerre», *La critique sociale*, No. 10, novembre 1933 dans Écrits historiques et politiques, Paris, Gallimard, 1960, p. 233 et 234.

L'ÉCHEC DE L'IDÉOLOGIE MODERNE

Il était presque trois heures de l'après-midi quand le responsable de niveau vint frapper à la porte de classe de Bertrand Gaucher, professeur de français à l'école secondaire privée Académie Rosemont. Bertrand était fatigué. Ses élèves aussi. L'année scolaire avait été éprouvante et semblait s'éterniser sous ce cuisant soleil de mai, qui faisait suer à grosses gouttes les élèves de classe terminale, tout emmitoufflés dans leur veston.

Ils attendaient impatiemment la cloche de trois heures trente. Depuis une quinzaine de minutes déjà, Bertrand avait renoncé à mettre au pas ses «petits avortons», comme il les appelait, car il n'en avait plus la force. Quarante étudiant(e)s par classe, quatre cours par jour, cinq jours semaine, telle était sa routine depuis trois ans déjà. Mais il ne regrettait rien, pas même le vieillissement précoce que ses lourdes responsabilités engendraient déjà (et engendreraient encore davantage au fil des ans), car son métier était pour lui une véritable vocation. Quand il voyait ses amis végéter ou vivoter d'un emploi à l'autre, toujours insatisfaits de leur sort, il se considérait assez chanceux du sien et, chaque matin, en enfilant son «saint habit» de professeur (veston, cravate, etc.), accoutrement qu'il abhorrait, il s'encourageait en se rappelant que les sacrifices auxquels il consentait aujourd'hui finiraient par payer un jour ou l'autre. Et de fait, ils payaient déjà : ses élèves l'appréciaient et il avait l'estime de la plupart de ses collègues.

Le Père Tancrède Labonté était le directeur de l'Académie Rosemont depuis une éternité. En un quart de siècle, il avait littéralement pris racine à la direction générale grâce à un ingénieux système de coordination interne. Aux yeux des profs, toutefois, ce système était plutôt un machiavélique réseau d'espionnage : il était composé de responsables, tous professeurs à temps partiel, qui avaient pour tâche de superviser et d'encadrer les classes des cinq niveaux du secondaire. Mais de facto, ils faisaient beaucoup plus que cela : ils assumaient carrément la direction de l'Académie «sur le terrain», là où Labonté se montrait généralement fort discret. Et pourtant, le directeur contrôlait tout depuis sa tour d'ivoire, un luxueux bureau où nul ne mettait les pieds, exception faite des responsables de niveaux, et savait tout ce qui se passait entre les murs de sa «maison».

Labonté était un véritable phénomène. On racontait plein de choses à son sujet, qu'il avait des moeurs dissolues, qu'il se foutait de son état de prêtre comme de ses voeux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, qu'il gagnait cent quarante mille dollars par année (avec compte de dépenses illimité), qu'il foutait ses

employés à la porte selon la couleur de ses urines, qu'il contrôlait le syndicat comme un marionnettiste sa poupée, qu'il tâtait de la bouteille sans aucune retenue... A se fier aux nombreux cancans, il était donc une sorte d'antéchrist des temps modernes au service de l'Église catholique. Curieux antéchrist d'ailleurs : tout en menant une vie incroyablement dissolue, il se faisait un devoir d'incarner les vieilles valeurs traditionnalistes.

A l'Académie Rosemont, il ne se passait pas une journée sans que les profs ne potinent sur le compte de Labonté à coups d'anecdotes scandaleuses ou de rumeurs terrifiantes. Seule une dizaine sur soixante se taisaient, dont les responsables de niveaux, évidemment. Espions tout désignés, ceux-là étaient à la solde du grand patron à qui, racontait-on, «ils en devaient une». Le sale boulot de contrôle interne passait donc par ces petits patrons que l'on avait surnommés, non sans dégoût, les «lèche-culs». Par sbires interposés, le directeur de l'Académie Rosemont jouait des bras devant tout son personnel avec un succès enviable ; et ses méthodes pour mater le grenouillage n'étaient pas sans rappeler le Québec de la Grande Noirceur. Élevé durant l'ère Duplessis, il donnait parfois l'impression d'avoir gardé du «Chef» un souvenir impérissable... et les affaires allaient rondement pour lui : nul, à l'Académie Rosemont, n'osait contester son autorité. Pas ouvertement du moins.

Bertrand Gaucher avait compris cela depuis longtemps et en avait fait plus ou moins son deuil. Dès qu'il s'était mis à critiquer certaines décisions provenant «d'en haut», en assemblée syndicale, on lui avait gentiment fait comprendre qu'il avait intérêt à se fermer la gueule, surtout s'il aspirait à obtenir sa permanence. «Quand t'auras vécu une dizaine d'années sous le règne Labonté, tu pourras peut-être te risquer à critiquer de temps en temps. Mais d'ici là, pogne ton trou comme tout le monde.»

Voilà pourquoi, lorsqu'il reçut des mains du responsable de niveau une pile de feuilles à distribuer aux élèves en cette fin de journée suffocante de mai 1991, Bertrand Gaucher ne dit pas un mot et exécuta l'ordre. Tout en distribuant les feuilles, il lut l'en-tête et se dit : «Tiens tiens... un communiqué du boss, on va rigoler un p'tit coup : improvisons un exercice de lecture.»

Et pourquoi pas? Le titre s'avérait prometteur : *De la transmission de la culture à l'école*. Deux fois par année, en décembre et en mai, Labonté publiait à l'intention des parents un pamphlet où il abordait divers sujets d'actualité en fonction de l'orientation idéologique de l'Académie, dont il était, bien entendu, l'unique l'éditorialiste. Bertrand distribua donc le texte et fit taire sa classe. Il

pointa du doigt une élève assise au fond et l'enjoignit de lire le premier paragraphe.

- De la transmission de la culture à l'école par le Père Tancrède Labonté, fit cette dernière d'un ton clairement sarcastique.

Il y eut un fou-rire généralisé, que Bertrand dut réprimer avant de faire signe à la lectrice de commencer.

- Selon les philosophes des Lumières, la transmission de la culture, un des buts avoués de l'école, contribuait à rendre l'homme indépendant. Mais dans la logique actuelle de la consommation, où culture et liberté se définissent par la satisfaction des besoins, il y a lieu de se demander si l'homme post-moderne considère la liberté comme le pouvoir de changer de chaîne et la culture comme une pulsion assouvie. La culture ne serait plus alors l'instrument de l'émancipation, mais l'une des instances tutélaires qui lui font obstacle.

Les élèves firent une grosse moue. Un seul paragraphe de Labonté avait suffi à les perdre dans les broussailles de sa réflexion «songée». Mais Bertrand, lui, en avait saisi l'esprit pamphlétaire et fronçait déjà les sourcils. «Impossible que ce gros porc sache ce que signifie une instance tutélaire, pensa-t-il. Absolument impossible.»

Il demanda à un autre de poursuivre.

- Dans la vie courante, on ne cherche pas à connaître mais à se divertir. On vit à l'heure des «feelings». Ne plus faire d'efforts pour distinguer vérité et mensonge, stéréotype et invention, beauté et laideur, mais trouver des plaisirs différents et égaux : tel est le mot d'ordre du monde de la télécommande. En «zappant», je choisis ma culture, mon patois, mon tiers-monde, mon désert, ma solitude. Et pourtant, les individus ne sont pas privés de connaissances : on peut dire que, pour la première fois dans l'histoire occidentale, le patrimoine spirituel de l'humanité est intégralement et immédiatement disponible. Les livres de poche, les vidéocassettes et les banques de données nous livrent tout de suite le savoir que les Encyclopédistes ont pris des décades à emmagasiner.

L'affreux anglicisme «décade» fit sourire Bertrand : il reconnut là la proverbiale incompetence linguistique de son patron. Par contre, la référence aux Encyclopédistes l'embêta. Qu'est-ce qu'un pareil ivrogne pouvait connaître de Diderot? de d'Alembert? de Rousseau? de Voltaire? de Montesquieu? Pourtant, une chose le troubla encore plus : c'était de constater que la réflexion d'un vieux traditionnaliste d'extrême droite ne lui semblait pas inintéressante. Au

contraire. Et pas insensée non plus. Alors, intrigué, il donna congé à son lecteur et assumait lui-même la lecture de la suite du texte.

-Il y a plus : la haine de la culture est devenue elle-même culturelle. Les chefs-d'oeuvre existent, mais la frontière entre la culture et le divertissement s'étant estompée, on ne trouve plus de lieu et de temps pour apprendre à les découvrir et à les aimer. On gratifie tout de «génial» : une paire de souliers, un cheval de compétition, un travail d'élève. On voue une admiration égale à Réjean Tremblay et à Molière. Une paire de bottes portant la signature d'un grand styliste vaut Shakespeare. Une bande dessinée à l'intrigue palpitante remplace un roman de Dostoïevski. Un rythme rock de Pagliaro vaut une mélodie de Duke Ellington. André Gagnon se compare avantageusement à Mozart. Un match de football vaut un ballet classique, etc.

Les élèves se mirent à chahuter. Bertrand les laissa faire quelques instants, puis il les fit taire. Il était tout sourire. Après deux premiers paragraphes plutôt sensés, voilà que le Père Labonté déraillait avec ses analogies hautaines et son raisonnement sans queue ni tête. Ouf. Il crut donc nécessaire d'intervenir de nouveau.

-Chers petits avortons, il est de mon devoir de mettre quelques bémols au jugement de votre vénérable directeur. D'abord, il semble évident qu'il vous prend pour une gang d'épais. Ce qui, évidemment, est faux.

On entendit une pluie de «yeah!». Les élèves étaient au comble : un prof (c'est-à-dire un couillon, par définition) qui osait s'opposer au Père Labonté en pleine classe, alors que le responsable de niveau espionnait (probablement) à l'intercom, c'était du gâteau.

-Voici donc ma mise au point. Primo, si Réjean Tremblay est effectivement un journaliste minable, il y a en revanche des textes de certains journalistes, Foglia par exemple, qui déclassent en hilarité et en justesse n'importe quelle comédie de Molière. Secondo, Dostoïevski est certainement un grand auteur, mais les traducteurs ont fait de son oeuvre une purée totalement indigeste, destinée au lectorat des bien-pensants : ils ont châtié la langue russe, qui est crue et souvent même vulgaire, pour en faire une petite prose inoffensive et présentable dans les salons de thé d'Outremont. Alors, on se calme les pompons avec Dostoïevski... à moins que le Père Labonté ne l'ait lu dans le texte, ce dont je me permets de douter. Quant aux bandes dessinées, tertio, je mets au défi quiconque n'a pas lu les aventures d'Astérix de me parler de l'Antiquité romaine et gauloise.

Les élèves se regardèrent et hochèrent unanimement la tête. Un grand échevelé leva alors la main.

-Le directeur n'a pas l'air d'aimer le rock, monsieur Gaucher.

Bertrand attendait cette remarque-là.

-Evidemment. Et sur ce terrain-là, il se met un doigt dans l'oeil jusqu'au coude, et peut-être plus encore, mais je ne voudrais pas être vulgaire. Quand il parle de Duke Ellington, il faudrait lui rappeler que le jazz est né dans les bordels les plus mal-famés des États-Unis au tournant du siècle, à l'époque du roi du Rag Time, Scott Joplin. Aujourd'hui, on récupère le jazz pour en faire une musique «bien», de «haute culture», mais reculez d'une cinquantaine d'années et vous verrez à quel point c'était loin d'être le cas. Louis Armstrong incarnait alors le «smiling negro» de service, Billie Halliday devait presque se prostituer pour survivre comme chanteuse, et j'en passe.

Voyant ses élèves suspendus à ses lèvres, Bertrand se prit à rêver du jour où il les verrait aussi attentifs à l'occasion d'une leçon de grammaire. Il soupira.

-Quant au rock, enchaîna-t-il, le Père Labonté a sans doute raison de suggérer que Pagliaro n'est pas un grand génie... mais attention : les Beatles ont droit à leur place au Panthéon de la Musique au même titre que Mozart, Bach, Chopin ou Miles Davis.

Ce fut le délire. Bertrand jeta un coup d'oeil à la fenêtre pour s'assurer qu'on ne l'espionnait pas, puis, après avoir eu toutes les misères du monde à calmer ses élèves, il continua de lire le communiqué.

-Il y a pire : le style de vie adolescent montre la voie à l'ensemble de la société. Décontraction du jeans contre conventions vestimentaires, bande dessinée contre littérature, musique rock contre expression verbale... la «culture jeune», cette anti-école, affirme sa force et son autonomie depuis la démocratisation massive de l'enseignement. Il y a tout lieu de se demander où nous conduit cette idolâtrie des valeurs juvéniles. Régression ou mode, reste le fait que le monde court éperdument après l'adolescence. Ce renversement contribue, comme le remarque Fellini avec une certaine stupeur, à la grande révolution culturelle de l'optique post-moderne : «Je me demande ce qui a bien pu se passer à un moment donné, quelle espèce de maléfice a pu frapper notre génération pour que, soudainement, on ait commencé à regarder les jeunes comme les messagers de je ne sais quelle vérité absolue. Les jeunes, les jeunes, les jeunes... Seul un délire collectif peut nous avoir fait considérer comme des maîtres dépositaires de toutes les vérités des garçons et des filles de quinze ans!»

D'innombrables sifflements retentirent de partout à la fois. Un élève se leva et monta sur son bureau pour crier :

-Strike three, mon gros Tancrède : you're out!

Bertrand le regarda de travers, mais il n'en pensa pas moins.

Lui dont l'objectif était précisément de rapprocher ses élèves de la culture, il commençait à trouver que son patron faisait montre d'une arrogance crasse. Et bien que certaines phrases ne lui semblaient pas entièrement farfelues, le ton méprisant du pamphlet le hérissait profondément. Pire, il se sentait personnellement visé : car du haut de ses vingt-huit ans, il était lui aussi issu de la culture infantilisante que pourfendait Labonté. Plus que ses élèves encore, Bertrand Gaucher avala de travers l'attaque de son patron, qui supposait que même les meilleurs professeurs, dont il se croyait, n'arrivaient pas à contrer l'effet pervers du déclin de civilisation. Qui plus est, son penchant avoué pour les idéologies de gauche lui rendait totalement indigeste ce texte qui, à ses yeux, puait l'extrême droite.

Devant ses quarante «avortons» surchauffés, il en acheva toutefois la lecture.

-Notre hymne culturel international demeurera peut-être encore longtemps : «We are the world, we are the children». Mais je persiste à croire que l'adolescence n'est pas le plus bel âge de la vie et que le système de communication véhiculé par la culture rock, pour qui le «feeling» l'emporte sur les mots, la sensation sur les abstractions du langage, le climat sur les significations brutes, n'est pas la découverte ou le progrès du siècle. La communication, ce n'est pas seulement le bruit.

Là, c'en fut trop. L'horloge indiquait trois heures vingt-cinq. Les élèves bouillaient. Dehors, les immenses dix-huit roues faisaient un bruit d'enfer qui annonçait le début de l'heure de pointe. Dans cette atmosphère survoltée, seul le soleil, sans doute, réfléchissait.

Pour la première fois en trois ans, Bertrand eut la nette impression que son directeur avait dépassé les bornes. Qu'il eût une opinion sur les tendances culturelles contemporaines, soit ; qu'il en eût une également sur ses propres élèves, passe encore. Mais son rôle n'était pas de leur cracher au visage leur propre inculture, au contraire, c'était de lutter de concert avec ses profs contre les effets pervers de cette inculture. Or, dans les nombreux sous-entendus du texte hargneux de Labonté, Bertrand Gaucher voyait s'envoler trois dures

années d'apostolat culturel à la faveur de l'humeur vitriolique d'un dictateur notoire, doublé d'un ivrogne impénitent.

Il ne restait qu'un seul paragraphe.

-Je termine. Vous le relirez à la maison avec vos parents, et on en reparlera demain. Si vous en êtes toujours aussi ulcérés, vous irez voir M. Labonté et vous réglerez vos comptes avec lui. Non, mieux encore : vous lui répondrez par écrit. O.k?

Personne ne répondit. (Ce qui, en langage étudiant, signifie o.k.)

Bertrand acheva.

-Si nous voulons demeurer des propagateurs de culture, à la maison aussi bien qu'à l'école, cette réflexion du philosophe français Auguste Bourdeau pourrait nous remettre en piste : «La barbarie a donc fini par s'emparer de la culture. A l'ombre de ce grand mot, l'intolérance croit en même temps que l'infantilisme. Quand ce n'est pas l'identité culturelle qui enferme l'individu dans son appartenance et qui, sous peine de haute trahison, lui refuse l'accès au doute, à l'ironie, à la raison -à tout ce qui pourrait le détacher de la matrice collective-, c'est l'industrie du loisir, cette création de l'âge technique qui réduit les oeuvres de l'esprit à l'état de pacotille (ou, comme on dit en Amérique, d'«entertainment»). Et la vie, avec la pensée, cède doucement la place au face-à-face terrible et dérisoire du fanatique et du zombie.»

Les élèves ignorèrent la cloche et poursuivirent leur chahut. Piqués au vif, plusieurs se promettaient une revanche dès le lendemain matin. Bertrand sortit de classe. Il croisa Gilles, le prof de musique, ainsi que François, son collègue de français en classe terminale. Embauchés exactement la même journée trois ans auparavant, ces jeunes profs étaient rapidement devenus des amis inséparables.

Gilles et François souriaient à pleines dents.

-Avez-vous lu ça, les boys? fit le premier, en affichant son rictus le plus baveux. Notre bon vieux Tancrede récidive!

-Ouin, répondit Bertrand, t'aurais dû voir ma classe tantôt, si je les avais pas retenus, ils allaient directement lui gueuler ses quatre vérités!

-Pareil dans ma classe, ajouta François.

Pour ces profs téméraires, la possibilité que Labonté soit enfin secoué par une petite jacquerie interne avait l'effet d'une douce musique. Ils rêvaient depuis longtemps de brasser cette vieille cabane qui, à leurs yeux, représentait le comble du conformisme et de la bêtise... mais ils devaient se retenir, car aucun

d'eux n'avait obtenu sa permanence -qui suivait habituellement la signature du cinquième contrat.

Bertrand, néanmoins, semblait moins pressé de ruer dans les brancards que ses deux collègues.

-Le texte manque de nuances, c'est vrai... et Labonté est enrageant avec ses attaques contre la culture de masse, c'est vrai... mais par bouts, quand même, c'est pas si bête que ça, non? Et il faut au moins reconnaître que c'est bien écrit. Certainement mieux que ce qu'il publie d'habitude.

François lui coupa la parole.

-O.k., on va lui accorder ça, admettons que mononcle Tancrède s'est forcé.

Bertrand ajouta que, même si son texte puait la mauvaise foi, il y avait là-dedans une part de vérité au sujet du déclin de la culture, et que personne ne pouvait nier ça. Surtout pas des profs.

Devant la mollesse de son collègue à condamner leur patron, François s'impatienta.

-O.k., o.k., je veux bien... mais y a la manière, bordel! Et ce crétin de Labonté ne l'aura jamais. Il n'avait aucun droit d'insulter ses propres élèves. Moi, c'est ben simple, quand des bien-pensants partent en croisade culturelle, ça me donne envie de varger!!!

-Moi aussi, pauvre vieux, qu'est-ce que tu penses... mais ça n'empêche pas qu'il y a là-dedans des passages intéressants.

-En musique, coupa Gilles, c'est sûr que j'essaie de leur faire écouter du classique, à l'occasion... mais je vais quand même pas leur dire que leur rock c'est rien que du vent! D'autant plus que c'est ce que j'écoutais à leur âge.

-Alors? fit François.

-Alors on attend, trancha Bertrand, et on tâte le pouls. On observe les profs. Les couillons vont continuer de dire que les pets de Monseigneur Tancrède sentent les roses, ça c'est clair, mais on s'en fout, peut-être que ça va enfin en réveiller quelques-uns.

-Faudrait pas rêver en couleurs...

Bertrand donna raison à Gilles et décréta qu'il serait préférable de mettre ce dossier-là sur la glace, jusqu'au lendemain du moins, et peut-être plus encore. Il comptait profiter de la soirée pour lire des bribes d'un essai d'Auguste Bourdeau, le philosophe que Labonté avait cité à la fin de son texte.

Il s'éloigna.

-Je vais acheter *L'échec de l'idéologie moderne*. Je gagerais n'importe quoi que Tancrède a pigé sa citation là-dedans. Je vous en recase demain.

-Oh oh, móôôssieur le prof s'en va lire Bourdeau... T'as intérêt à faire attention, jeune ambitieux : la vieille droite pourrait déteindre sur toi!

Bertrand se retourna et lui lança :

-Pas de danger. Je suis immunisé contre les nostalgiques.

Et il disparut parmi les automobiles garées dans le stationnement de l'Académie.

Le lendemain, à huit heures, Bertrand retrouva Gilles et François au local de musique, lieu de leurs conciliabules matinaux. C'était une petite pièce située au bout d'un long corridor obscur, surnommé «les catacombes», qui débouchait sur un autre corridor où l'on avait aménagé des cubicules de répétition. Là, ils se sentaient pleinement à l'aise pour discuter, car il y avait peu de circulation étudiante et, surtout, pas d'intercom. Donc pratiquement aucune possibilité d'être espionnés.

Bertrand semblait épuisé.

-Veux-tu me dire où t'as passé la nuit, Gaucher? dit François.

Il sortit le livre de Bourdeau et l'agita en guise de réponse. Gilles sursauta.

-Tu te l'es tapé au complet?

-Eh oui. J'ai corrigé jusqu'à neuf heures, puis je me suis mis à lire Bourdeau avec l'intention de traverser un, deux, trois chapitres maximum... mais ç'a été plus fort que moi, j'ai pas pu le lâcher avant trois heures du matin. C'est tellement lumineux que j'en suis encore tout estomaqué!

-Wo là... minute papillon, dit François : tu vas pas nous dire qu'un vieux radoteux comme Bourdeau est capable d'écrire un essai «lumineux»?

Bertrand lui tendit *L'échec de l'idéologie moderne*.

-Lis. Tu m'en reparleras. Sincèrement, j'en reviens toujours pas, et ça me fait même peur de sympathiser avec des idées comme celles-là. J'ai l'impression de pactiser avec la droite. Mais c'est tellement brillant..

Bertrand se lança alors dans un plaidoyer en faveur du système philosophique de Bourdeau, dont il vanta la justesse de ton, la structure inattaquable, l'argumentation sans faille, les exemples parfaits, etc. Tout y était. A son avis, *L'échec de l'idéologie moderne* était tellement intelligent qu'on ne pouvait même pas dire qu'il s'agissait d'un texte «de droite» : c'était plutôt une

photo polaroïd des travers de notre époque, assortie d'un mode de pensée destiné à les corriger.

François fut stupéfait de la volte-face de son ami. Cela lui fit même l'effet d'une haute trahison.

-Merde... si je m'attendais à te voir rebondir avec l'éloge d'un vieux gaga comme Bourdeau...

Bertrand l'implora de laisser tomber ses préjugés et continua, avec autant d'enthousiasme que de maladresse, de résumer la pensée du philosophe. En gros, il expliqua que la droite et la gauche ne sont que des positions relatives qui ne doivent faire l'objet d'aucun pré-supposé idéologique, que l'on doit toujours se garder de les cristalliser dans une époque, une personne ou même un groupe. Bref, citations à l'appui, Bertrand insista sur le fait que toute position idéologique ne doit faire appel qu'au gros bon sens, et non pas à quelque précepte figé dans la glace, parce que seul le bon sens permet à l'être humain de tendre vers un certain équilibre des forces, surtout en période de conflit. Il faut donc arriver à marginaliser les extrêmes le plus possible, ce qui revient à dire qu'on ne devrait jamais couler une prémisse dans le béton. Car les rapports humains sont surtout une affaire d'équilibre, de juste milieu... et ce juste milieu évolue continuellement, en fonction de la mouvance des idéologies passagères.

Gilles et François le considéraient avec amusement, mais ils avaient du mal à le suivre. Voyant cela, Bertrand ajouta, pour résumer le tout, qu'il appartient aux gens éclairés de trouver ce «juste milieu» en fonction du passé (qui est garant de l'avenir), dans le but d'éviter toute aliénation individuelle et collective susceptible de polariser les points de vue. Car toute polarisation engendre l'aliénation : elle est, par conséquent, l'ennemi premier de l'avancement du genre humain.

François fit une seconde grimace.

-Ça marche pas, Gaucher : Bourdeau dit qu'il faut éviter de polariser les opinions et en même temps il tient un discours de droite!

-Calme ta droite, Jolicoeur, pis lis.

Il recommença son résumé, cette fois en précisant qu'on ne pouvait tout comprendre avec quelques bribes d'explications lancées pêle-mêle, comme ça. En ouvrant L'échec de l'idéologie moderne, il ajouta qu'un vrai leader doit «s'employer à étudier son époque et à la mettre en perspective par rapport aux époques antérieures afin d'identifier les tendances lourdes, et les localiser sur une échelle allant de l'extrême gauche à l'extrême droite». Une fois ces

tendances localisées, le devoir de tout citoyen éclairé devrait être de «ramener vers le centre celles qui s'en sont éloignées ; et pour ce faire, le citoyen éclairé doit prendre position dans les débats de société de manière à neutraliser les éléments déstabilisateurs, à rééquilibrer ce qui provoque le déséquilibre, à dépoliariser ce qui a été polarisé». Concrètement, un sympathisant de la gauche, éclairé par les préceptes de Bourdeau, pourrait, par exemple, glisser à droite sur tel ou tel enjeu s'il juge que l'on dérive démesurément à gauche sur cet enjeu-là. «C'est plus clair?» demanda-t-il.

Ni Gilles ni François ne réagit. Bertrand se contenta de préciser que Bourdeau ne prêchait ni pour la gauche ni pour la droite ; qu'il ne souhaitait qu'un retour à un certain équilibre dans notre monde hyper-polarisé, où les extrémismes menacent de tout faire crouler. Il y eut un silence. Bertrand y alla d'une troisième tentative.

-Selon lui, voilà trente ans que le balancier oscille vers la gauche. Et ça ne peut pas être sans conséquence, d'où le déséquilibre actuel. Évidemment, ses références sont surtout françaises, mais son discours s'applique à l'Occident tout entier. Il espère donc contribuer au rééquilibrage des forces en présence en poussant le balancier un peu plus à droite, grâce à ses livres... mais un peu seulement, car une dérive vers l'autre pôle serait tout aussi dommageable. Je vois rien d'extrémiste dans ce bouquin-là, au contraire.

Et il conclut son envolée en disant que ceux qui mettent leur absolu dans des idéaux radicaux, de droite ou de gauche, constituent une égale menace pour l'équilibre social, donc pour la pensée.

Cela sembla intéresser François.

-Irais-tu jusqu'à prétendre que s'il avait vécu au Québec dans les années quarante, il aurait tenu un discours de gauche?

-Aucun doute.

-Bon bon, o.k., c'est vendu, je vais le lire. Est-ce que tu m'autorises au moins à lire en diagonale?

-Tu fais comme tu veux, j'ai pas de leçons à donner à un maître ès lettres... mais il faudrait pas que tu rates le plus juteux, Jolicoeur : j'ai souligné tous les passages que Labonté a plagiés dans L'échec de l'idéologie moderne.

-Quoi???

Eh oui. Le texte de Labonté, *De la transmission de la culture à l'école*, était un plagiat presque intégral de l'essai philosophique de Bourdeau. Lorsque

Bertrand se rendit compte qu'il leur avait débité tout son résumé sans avoir précisé cela, il sourit et s'en excusa.

-Plagié à 90%, au moins. Une beauté. J'ai tout souligné.

Labonté avait en effet retenu une trentaine de phrases de l'essai de Bourdeau et en avait fait un collage malhabile, en changeant certains mots pour être compris de ses lecteurs. Il avait substitué, par exemple, «un roman de Dostoïevski» à «un roman de Nabokov», «André Gagnon» à «Liberace», etc.

-Tu nous niaises, Gaucher! fit Gilles interloqué.

-Pantoutte. Vrai comme je suis là, notre vertueux Tancrède a plagié trente-deux des trente-sept phrases de son texte. Juré craché, j'ai compté. C'est tout juste s'il s'est donné la peine de torcher une intro et quelques phrases de transition. C'est clair, il prend tout le monde ici pour une gang de demeurés : il était convaincu que personne irait fourrer son nez dans les plates-bandes de Bourdeau! Grand bien lui fasse.

Bertrand leur donna quelques exemples de phrases plagiées ou à peine altérées : François en fut sidéré.

-Réalises-tu, dit ce dernier après avoir ravalé sa salive, que ça peut signifier le début de la fin de ce gros ivrogne?

-Oh... pas si sûr que ça, coupa Bertrand. Pas si sûr.

Labonté avait en effet les reins solides. Il comptait de nombreux amis influents, dont le ministre de l'éducation, et manipulait le syndicat, le comité de parents et le conseil d'administration avec doigté depuis un quart de siècle.

-Si on décide de le balancer, pensa Bertrand à voix haute, je suis loin d'être convaincu que la majorité des profs va nous suivre. Le plagiat, mon pauvre vieux, c'est très vilain pour des p'tits anges comme nous, mais la majorité des profs ici vont s'en câliser éperdument...

-... exactement comme Labonté se câlisse de sa soutane depuis Vatican II, compléta Gilles.

-Mais réalises-tu l'ampleur de l'affaire? renchérit François, le visage radieux.

-Évidemment, gros niochon, c'est pour ça que je veux que tu lises *L'échec de l'idéologie moderne*.

-O.k., o.k... mais en attendant, on fait quoi avec les mioches?

-On détourne leur agressivité, on leur dit d'attendre, on les calme, on leur explique la situation, on invente quelque chose, je sais pas... On les incite à répondre au Père, mais pas comme ils l'entendraient : ce serait trop bête de lui

donner raison quand il dit que les jeunes sont des barbares. Non, il faut trouver autre chose.

Bertrand laissa en suspens sa réflexion, puis revint à la charge.

-Il accuse les élèves d'être incultes... alors pourquoi ne pas lui prouver exactement le contraire?

Son plan consistait à répondre à l'insulte autrement que par l'injure, c'est-à-dire par ce qu'il appela «l'émulation culturelle».

-C'est mignon, Gaucher, mais tu suggères quoi au juste?

-On organise des activités culturelles pendant les deux prochaines semaines, on lui en met plein la vue... et après, mais seulement après, s'il ne s'est toujours pas excusé, on invite les élèves à lui écrire.

François parut perplexe. Les élèves embarqueraient-ils? C'était loin d'être évident, car il faudrait mobiliser les plus dégourdis, et à l'approche des examens finaux...

-En connais-tu beaucoup, toi, des élèves de terminale qui sont prêts à se démener pour des activités culturelles en fin d'année? Ils ont juste leur maudit bal en tête!

-On gage combien?

-Euh...

L'assurance de Bertrand paralysa son collègue.

-Si on leur explique que le but de l'opération est de gagner une bataille contre le directeur, regarde-les bien se démener.

Une première cloche sonna. Bertrand quitta ses collègues qui, sans dire un mot, le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il s'engouffre dans le long corridor des catacombes.

La journée ne fut marquée par aucun incident particulier. Bertrand eut cependant du mal à se concentrer sur son boulot, ne pouvant s'empêcher de penser au scandaleux plagiat de Labonté.

A seize heures trente, sur le chemin du retour (une marche de quelques minutes), son cerveau fit des flammèches. Tout bouillonnait en lui depuis la veille : il s'était en effet reconnu dans certaines dénonciations du philosophe Bourdeau, et cela l'horrifiait. Pire, ce réquisitoire «de droite» représentait en quelque sorte l'ennemi juré qu'il avait toujours combattu... et voilà qu'il se rendait compte que, tout gauchiste qu'il prétendait être, il avait lui-même un certain penchant pour des idées de droite. Ou, du moins, des idées qu'il aurait associées à la droite jusqu'à l'avant-veille, avec mépris.

Mais plus encore que l'analyse de Bourdeau, c'était ce qu'en avait fait le Père Labonté qui le déstabilisait : dans les rares phrases non plagiées, Labonté avait interprété malhonnêtement la pensée de Bourdeau et l'avait dénaturée à son profit. «Voilà l'exemple d'un homme rempli de préjugés, pensa-t-il, qui tire des conclusions totalement dépourvues de nuance et, de plus, mal synthétisées.»

La lecture de L'échec de l'idéologie moderne lui avait fait réaliser combien il peut être facile de détourner la pensée d'autrui en fonction de la sienne, et du même coup faire preuve de malhonnêteté intellectuelle. S'il se félicitait d'avoir vaincu ses préjugés en lisant Bourdeau, il ne pouvait en revanche s'empêcher de se rappeler que lui-même, cantonné depuis l'adolescence dans une position idéologique inaltérable, avait un sérieux examen de conscience à faire. Jusque-là, par exemple, il avait toujours eu horreur du mode de vie de ses parents, des «banlieusards soumis», disait-il... et voilà qu'à vingt-huit ans, suite à une lecture, il oscillait entre deux modes de pensée diamétralement opposés. Au fond, n'était-il pas lui aussi un petit banlieusard de droite qui, en réaction à son milieu, avait feint jusque-là de s'ignorer?

Cette pensée le fit tressaillir des cheveux aux orteils.

Bertrand égréna donc la soirée à méditer là-dessus dans son modeste logement, un trois et demie situé au dernier étage d'un immeuble à vocation commerciale de la rue Papineau, non loin du parc Lafontaine. Il mangea à peine (du fast food, comme d'habitude), puis essaya de corriger un peu. Après chaque copie, il se leva et alla à la toilette... pour se rendre compte qu'il n'avait pas du tout envie ; puis il arpenta ses trois pièces en se parlant sans même prêter attention au téléviseur qui répandait un bruit infernal. Après une dizaine de copies corrigées distraitement, il se dit : «Tant pis pour les dissertations, faut trouver un moyen d'y voir plus clair.» Il sortit de son logement et alla marcher au parc Lafontaine.

Il descendit sa rue préférée, Fabre, qui évoquait l'univers de Michel Tremblay, et en la traversant ne se rendit même pas compte que deux automobilistes venaient de le klaxonner.

Il faisait encore jour. La verdure resplendissait. Les arbres centenaires du Plateau Mont-Royal dessinaient au-dessus de sa tête une manière de voûte. Parfois, ils échappaient de petits germes jaunâtres que Bertrand recevait sur la tête sans réagir. Avant de traverser la rue Rachel, il fut cependant rappelé à sa réalité de piéton au moment où un cycliste le frôla, puis l'invectiva vertement.

Il s'engouffra dans le parc. La réflexion qu'il y entama lui suggéra quelques pistes, qui en appelèrent rapidement d'autres. Toutes le ramenaient à ceci : si lui-même, pendant ces trois années à l'Académie Rosemont, avait trouvé son patron quelque peu borné par ses idées réactionnaires, sans doute certains de ses collègues estimaient-ils que lui, Bertrand, était trop rebelle, libéral à outrance, etc., et peut-être même lui reprochait-on d'être trop près de ses élèves, d'avoir une approche pédagogique trop ouverte, de n'être qu'un feu de paille qui s'éteindrait lorsque sa jeunesse s'évanouirait...

Il extrapola cette vision : qu'il pût un jour devenu aigri et être conspué par ses propres élèves le frigorifia tout net. Il s'imagina abandonné à son sort de prof désabusé, replié sur lui-même, se contentant de survivre de chèque de paye en chèque de paye... Il eut beau essayer de se convaincre que cette hypothèse n'était que foutaise et qu'il avait raison d'agir ainsi en classe, dans un esprit totalement démocratique, ouvert, tributaire de la «gauche pédagogique»... rien à faire : tout s'embrouillait en lui et le faisait douter de lui-même.

Il alla du côté des courts de tennis. Il s'arrêta là et se croisa les bras. Tel un automate, il fixa une balle, de gauche à droite, de droite à gauche, et ne la lâcha pas. Sa tête oscillait dans un mouvement de balancier des plus régulier. On eût dit un arbitre pleinement concentré sur son match ; mais en fait, la balle eut plutôt l'effet d'un pendule hypnotiseur, de sorte que le contraste entre le jeu très physique des tennismen et la rêverie de Bertrand donna rapidement l'impression aux passants que ce curieux spectateur était soit drogué, soit totalement désincarné.

Mais il n'en était rien. Bertrand savait exactement ce qu'il faisait en se laissant hypnotiser ainsi par cette balle de tennis. N'entendant rien aux jurons que l'on échappait sur les courts, il se laissa transporter mentalement et revit, entre autres, le grotesque épisode que lui avait fait subir, la semaine précédente, la colère de Labonté. Cela concernait l'*Ode à l'ennemi*, un poème subversif de Claude Gauvreau qu'il avait fait lire à ses élèves de secondaire cinq, les finissants de l'Académie Rosemont. En fait, il se rappela surtout la tête du Père Labonté après qu'un responsable de niveau l'eut fait convoquer d'urgence à son bureau.

-Jeune homme, écoute-moi bien : c'est certainement pas avec des excentricités pareilles que tu vas obtenir ta permanence ici!

Bertrand avait beau chercher, il ne voyait pas ce qu'il avait fait de mal.

-Vous voulez dire?

-Je veux dire ça.

Il lui tendit un corpus de poésie et lui dit de l'ouvrir en page trente-huit. Bertrand sourit intérieurement. Il venait d'allumer.

-C'est l'*Ode à l'ennemi* de Claude Gauvreau... et alors?

-Et alors? Un parent est entré ici en furie tantôt! Il brandissait ton corpus et disait qu'il était venu pour te casser la gueule!!

-Oh la la... comme c'est chrétien... J'espère que vous lui avez rappelé les vertus de notre grande religion, Père Labonté?

Labonté esqua cette attaque sournoise.

-Et ton Gauvreau, tu le trouves «chrétien» peut-être?

-Voyons, voyons, faut pas prendre ça aussi tragique... ce poème est célèbre dans l'histoire de la poésie québécoise. Un peu cru, j'en conviens, mais acclamé dans plusieurs milieux : il fait même partie d'une anthologie que plusieurs écoles font acheter à leurs élèves, vous voulez vérifier? J'en connais au moins trois qui...

-C'est pas parce que ton poème est dans une anthologie qu'il doit entrer dans notre maison, jeune homme!!

-Mais laissez-moi au moins vous expliquer, Père Labonté! D'abord, nous sommes en pleine Semaine de la Poésie, et c'est vous-même qui avez insisté pour que nos élèves lisent les grands poètes québécois. Or, à ce que je sache, notre poésie ne s'arrête pas aux jardins sentimentaux de Nelligan!

-Ne ridiculise pas la grande poésie, Bertrand.

-Je ne la ridiculise pas, je leur ai même fait étudier *La Romance du Vin* dernièrement, sans compter la quinzaine de poètes qu'on a lus depuis septembre. Mais venons-en à Gauvreau. Avant de leur lire l'*Ode à l'ennemi*, j'ai multiplié les avertissements et je leur ai expliqué tout le contexte des années soixante, l'euphorie de la libéralisation des moeurs, etc., histoire de les mettre un peu au parfum. Ensuite, je leur ai même présenté quelques extraits de *La nuit de la poésie* sur vidéo, où l'on voit Gauvreau à son meilleur (donc à son pire), pour qu'ils sachent à quel genre d'hurluberlu ils avaient affaire.

-Tu es jeune, Bertrand, bien jeune! Sois certain que ça va être porté à ton dossier. Maintenant, arrête de te justifier et décampe.

-Bon bon, j'ai compris, faut pas vous emporter, c'est très mauvais pour votre pacemaker.

Le Père lui jeta un regard fielleux. Un long silence s'ensuivit. Bertrand continua de le défier. Le Père respira profondément, plusieurs fois, puis il dit tout bas :

-Heureusement que ce parent-là est tombé sur moi en entrant ici, parce qu'il aurait pu être très violent. Il prétendait que sa fille avait été violée moralement en entendant l'*Ode à l'ennemi* : c'est évident qu'il va alerter d'autres parents. J'ai même déjà reçu plusieurs coups de fil... Te rends-tu compte de ce que ton étourderie va causer comme torts à notre réputation?

Bertrand pensa à la vie de débauche du Père Labonté, connue de tous, et faillit pouffer de rire. Mais il se ravisa et prit son air le plus grave.

-Quand même, on parle de quelques lignes inoffensives, écrites par un cinglé notoire!

-Rien n'excuse ton geste, Bertrand. Si tu veux faire carrière chez nous, il va falloir que tu aiguises ton discernement, ça presse!

-Dans ce cas... est-ce que je peux au moins savoir quels passages du poème ont tellement ulcéré votre parent?

Le directeur lui demanda pourquoi. Bertrand répondit que c'était pour aiguiser son discernement, puisque ça pressait. Labonté lui arracha le corpus et fit lui-même la lecture des passages jugés scandaleux.

-Mourez vils carnivores. Mourez cochons de crosseurs de fréchets de cochons d'huile de cochons de caïmans de ronfleurs de câlices de cochons de rhubarbes de ciboires d'hostie de bordels de putains de saints-sacrements d'hosties de bordels de putains de folles herbes de tabernacles de câlices de putains de cochons. Le petit doigt fera merveille dans le fessier de l'abbesse. Baisse tes culottes, nous ne sommes plus des garçons prévenants. Pas de Pitié!

Le directeur de l'Académie Rosemont lisait cela avec une telle emphase que Bertrand ne put s'empêcher de penser qu'il devait en retirer une certaine jouissance. Labonté tourna la page. Il annonça que le pire -ou le meilleur?- restait à venir. Bertrand leva la tête. Son attention se fixa alors sur un laminé de Vincent Damphousse, ancien élève de l'Académie devenu capitaine du Canadien de Montréal : il se dit alors qu'avec tous les noms prestigieux sortis de cette école, il était étonnant qu'un homme se gargarisant ainsi de «haute culture» exhibât dans son bureau le triomphe du muscle. Il remarqua également un superbe bar surplombé d'une luxueuse étagère de verres. C'était la première fois qu'il pénétrait dans l'enceinte du patron, où tout évoquait les officines de présidents de multinationales : tapis mur à mur, lustre, fauteuil et divan de cuir, sculptures plus clinquantes que belles, toiles arborant des signatures prestigieuses (Bertrand crut reconnaître un Horatio Walker), filières sous clé, coffre-fort

géant, vitrail, porte de bois franc où l'on avait sculpté les armoiries de l'Académie, etc.

De sa voix de stentor, Labonté continua.

-La dame au doigt de porcelaine se masturbe sur les aines de ma cravate blasphémeuse. La vedette râpe son sperme de femme. Oulllllll-Hahiya-loup! La loupe freinée provoque la diarrhée des sédentaires. Pas de pitié! Mourez, chiens de gueux, mourez baveurs de lanternes, crossez, fumiers de bourgeois! La lèpre oscille dans vos cheveux pourris, crossez vos banalités, sucez vos filles! Pas de pitié. Mourez dans votre gueuse d'insignifiance, pétez, roulez, crossez, chiez, bandez, mourez, puez, vous êtes des incolores. Pas de pitié!

Sueur au front, Labonté affichait un rictus de satisfaction. Bertrand se sentit interpellé par ce rictus et lui dit :

-Bon, je veux bien vous accorder que c'est un peu fort. Mais les finissants ont dix-sept ans, ils vont voter dès l'an prochain, ce sont presque des adultes! Entre vous et moi, s'ils ne sont pas assez mûrs pour comprendre Gauvreau maintenant, ils ne le seront jamais. J'irais même jusqu'à dire que ce poème-là est un excellent exercice de jugement : génie? fumisterie? perversion? coup monté? A leur âge, avouez que ça fait drôlement travailler le cortex, en tout cas pas mal plus qu'une fable de Lafontaine.

-Ne ridiculise pas la haute culture, Bertrand Gaucher!

-Faut pas vous inquiéter, Père Labonté, j'ai prévenu mes élèves que Gauvreau était un cinglé et que sa poésie était infiniment marginale. Mais admettez qu'il y a tout de même un cri primal troublant dans ce poème, non? Que dire de la finale : *Montez, idéal philanthrope! La gain n'est pas pour toi. La vie jeûne, oeil reste, il y a plein, il y a des doigts. Restez, jeunets. Mort, la mort danse, la mort frivole est une taupe...*

Labonté ne répondit pas. Le sentant fulminer, Bertrand insista.

-Vous ne trouvez pas ça admirable?

-Écoute, Gaucher, écoute-moi bien une fois pour toutes : si je reçois une seule autre plainte à ton sujet...

Bertrand leva les yeux.

-... c'est la porte immédiatement.

Il le défia du regard.

-Clair, Gaucher?

Toujours en fixant la balle de tennis, l'air totalement absent, Bertrand revit mentalement ces moments-là. Et au fur et à mesure que les points d'interrogation se multipliaient dans son cerveau, il réalisait à quel point il s'était senti trahi par son propre patron ce jour-là ; mais curieusement, à cet instant-là, il sentit que lui-même avait également trahi... trahi quelqu'un, quelque chose... peut-être qu'il s'était trahi lui-même, il n'était plus sûr de rien. Les yeux toujours rivés sur la balle, il se rappela également la suite de cet incident, quelques heures après la sermonce de Labonté.

Ce soir-là, il avait écrit une longue lettre au parent offusqué pour donner sa version des faits et l'inviter à luncher afin qu'ils puissent s'expliquer calmement. Dans sa lettre, Bertrand s'était présenté comme un catholique pratiquant qui se faisait un devoir de témoigner en classe de ses valeurs, puis il s'était lancé dans un vibrant plaidoyer en faveur de la liberté d'expression, «moteur de la poésie revendicatrice, donc de la poésie tout court, car la poésie est par essence revendicatrice». Sortant ses bouquins de Baudelaire, de Rimbaud, de Verlaine et compagnie, il avait relevé des dizaines de passages subversifs dans plusieurs poèmes célèbres, qu'il avait enchaînés hors contexte, évidemment, afin de produire un effet spectaculaire et convaincre le parent que les bravades de Gauvreau, somme toute, étaient bien peu de choses dans la vaste constellation éclatée de la poésie.

Ç'a avait donné ceci : (Baudelaire, Une charogne) *Les jambes en l'air, comme une femme lubrique, brûlante et suant les poisons, ouvrait d'une façon nonchalante et cynique, son ventre plein d'exhalaisons.* (Baudelaire, Le vin de l'assasin) *Ma femme est morte, je suis libre! Je puis donc boire tout mon sou! Le wagon enragé peut bien écraser ma tête coupable ou me couper par le milieu, je m'en moque comme de Dieu, du Diable ou de la Sainte Table!* (Rimbaud, Vénus anadyomène) *Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ; et tout ce corps remue et tend sa large croupe, belle hideusement d'un ulcère à l'an.* Etc.

Bertrand avait conclu sa lettre en suggérant au parent offusqué de cesser de s'en faire avec la salubrité morale de sa fille, et que s'il voulait vraiment qu'elle soit exposée à l'horreur du genre humain, l'horreur dépourvue des prétentions «artistiques» qui servent d'alibi aux poètes, il n'avait qu'à allumer sa télé à l'heure du souper.

Il avait ensuite fait imprimer trois copies de son texte et en avait glissé deux sous la porte du «saint office» patronal, une pour Labonté et une pour le parent. Le tout accompagné d'un petit mot à l'intention de Labonté.

Quand il croisa ce dernier le lendemain, celui-ci lui dit d'un ton sec qu'il avait déchiré les deux copies et qu'il était hors de question que l'on continue de jeter de l'huile sur le feu, et ce sous aucun prétexte. Puis il ajouta, comme pour raffermir la menace de la veille :

-Un autre écart comme celui-là, Gaucher, et c'est la porte automatiquement, qu'il y ait plainte ou non. On t'a à l'oeil. Suffit qu'un responsable de niveau dénonce une autre de tes bravades et c'est fini. Rappelle-toi que tu en as encore pour deux ans avant ta permanence, et que d'ici là ta situation est foutrement précaire.

Labonté s'arrêta et sembla réfléchir.

-Au lieu de passer tes soirées à pondre des niaiseries pour te justifier, tu devrais plutôt...

Il réfléchit encore.

-Tu vas écrire une lettre d'excuses au parent et me la remettre en main propre. Je te donne une semaine.

Il hésita brièvement, puis compléta :

-Et pas question que tu rencontres ce parent.

-C'est tout?

-Non. Dorénavant, tu soumettras toutes tes initiatives au chef de département, qui me fera rapport. Et si tu t'avises de passer outre son autorité, c'est la porte.

«Fuck, pensa-t-il... autant dire que je suis foutu.» Vivre deux ans avec la menace du couperet signifiait pour lui que ses chances de survie à l'Académie Rosemont étaient à toutes fins pratiques nulles. Deux ans à ramper, comme les autres, devant Tancrede Labonté... cela lui paraissait le comble de la trahison.

Sans dire un mot, il quitta son patron en se jurant de ne jamais s'humilier à écrire cette lettre-là.

Des douleurs au cou finirent par sortir Bertrand de sa demi-hypnose. Toujours planté devant les terrains de tennis du parc Lafontaine, il revint lentement à lui. Il décroisa les bras et dit merci aux tennismen (qui n'y comprirent rien), puis poursuivit sa marche vers l'extrémité ouest du parc Lafontaine.

Il se questionna longuement sur ce qui l'avait poussé à être aussi arrogant envers Labonté ce jour-là. Plus il marchait, plus il se rendait compte à quel point, lors de l'incident Gauvreau, il avait été obnubilé par sa position

idéologique vis à vis de la censure. Exactement comme Labonté dans son plagiat, il avait lui-même été malhonnête dans sa lettre de justification, c'était évident : malhonnête de s'être présenté comme un catholique pratiquant, malhonnête d'avoir enfilé quelques vers pris hors contexte, malhonnête d'avoir présenté la poésie subversive comme l'apanage de tout poète moderne, malhonnête d'avoir comparé cette poésie-là aux horreurs du téléjournal, et surtout malhonnête d'avoir prétendu vouloir rencontrer le parent.

Alors qu'il piquait vers les deux lacs du parc Lafontaine, il se sentit enfin en mesure de reconnaître sa propre lâcheté. Pire, il en vint à se demander s'il n'avait pas lu l'*Ode à l'ennemi* en classe dans le seul but de provoquer ses élèves, et non pas, comme il l'avait toujours prétendu, pour les faire réfléchir. Du reste, il dut admettre que le poème de Gauvreau n'atteignait même pas son but, car Labonté avait salivé en le lisant exactement de la même façon que ses élèves, quelques jours auparavant... et que lui-même, sans doute. «Serait-il possible que je sois moi aussi un de ces prétentieux incultes que j'ai toujours décriés?»

Il continua de marcher. Après mûr examen, il en conclut que sa réaction à l'incident Gauvreau avait été grotesque et qu'il avait agi par fanatisme. Bourdeau, son nouveau maître à penser, n'aurait pas été fier de lui. A force de se torturer de questions introspectives, il en vint même à se soupçonner d'avoir utilisé l'incident Gauvreau pour s'offrir un juvénile pied-de-nez à son patron.

Arrivé au premier lac, il ressentit un malaise. Il repensa à L'échec de l'idéologie moderne, puis à la réflexion que ce livre avait suscitée chez lui. Bertrand ne se reconnaissait plus. Il leva la tête et admira les vieux frênes courbaturés du parc Lafontaine, dont les feuilles étincelantes sous le soleil de mai faisaient, avec le ciel limpide, des explosions de couleurs si vives qu'elles lui paraissaient vaguement surréalistes. Devant tant de splendeur, il dut reconnaître que la domestication de la nature, qu'il avait jusqu'alors excécrée, avait aussi ses jolis côtés. Il se rendit compte pour la première fois que ce qui l'attirait dans ce parc, plus encore que l'espace, c'était la beauté -oeuvre des urbanistes, des botanistes, jardiniers et sculpteurs. Il s'agenouilla au bord du lac. Lentement, il se pencha, plongea la main, puis s'aspergea le visage. Un chien vint alors se jeter à l'eau dans un fracas épouvantable qui mouilla Bertrand de la tête aux pieds ; mais il ne s'en formalisa nullement et sourit au maître qui, non loin, se confondait en excuses.

Encore tout dégoulinant, il entreprit de faire le tour du lac. Cela lui permettrait, croyait-il, d'approfondir sa réflexion : il sentait en effet qu'il tenait quelque chose et qu'il ne fallait surtout pas le lâcher.

Il reprit donc là où il avait laissé quelques minutes auparavant, sous l'impulsion de la balle de tennis. Il se rendit compte que malgré sa nouvelle lucidité, il en voulait toujours au Père Labonté d'avoir publié son texte hargneux. Impossible d'en douter, Labonté représentait à ses yeux l'incarnation de tous les torts... et pourtant, il voyait en cet homme-là un curieux ennemi, un ennemi nouveau genre, qu'il n'avait encore jamais croisé : une sorte de miroir le renvoyant à lui-même, du moins à cette part de lui qui avait jusque-là obnubilé son jugement et l'avait emberlificoté dans un réseau de convictions injustifiables, toutes nourries par des combats aveugles.

Il marcha plusieurs heures encore, tournoyant autour des deux lacs du parc Lafontaine sans se préoccuper des nombreux chiens qui venaient l'embêter. Quand il décida enfin de rentrer à la maison, il remarqua que le soleil avait disparu depuis longtemps.

A mi-chemin entre le parc et son logement, il eut une manière de révélation, qui le stupéfia d'abord, puis qui lui confirma certaines choses. Il s'arrêta.

-Merde... pensa-t-il, si Labonté n'avait pas publié son texte, jamais je n'aurais lu Auguste Bourdeau. Et j'en serais toujours à croire que ma vérité est inattaquable, universelle, intemporelle...

Merde, merde, merde : il n'avait que ce mot-là en bouche. En pensant à Labonté et à la gueule d'enterrement qu'il avait faite le jour de l'incident Gauvreau, il eut un drôle de petit rictus. Il se remit en route.

A mesure que les choses s'éclaircissaient en lui, il accélérât la cadence.

Après avoir longuement analysé les récents événements, il conclut que Labonté avait écrit son texte suite à l'incident Gauvreau, dans le but de prévenir les fumistes -s'il s'en trouvait d'autres dans «sa maison»- de se le tenir pour dit : l'Académie Rosemont ne tolérera jamais ce genre d'incartade.

Samedi matin, le téléphone le réveilla brutalement.

-Gaucher! Réveille-toi! T'avais raison, Bourdeau n'est pas totalement gaga.

Bertrand était encore trop assoupi pour se réjouir de la volte-face de son collègue François. Il le laissa donc déblatérer un peu, le temps de retrouver ses esprits, et s'étira. Il ouvrit l'oeil, regarda l'heure et se leva en tenant le combiné sans écouter, puis regarda dehors : il faisait un temps splendide. Il enfila ses mocassins usés à la corde, que son ex-blonde avait essayé plusieurs fois de lui faire jeter, enfila sa robe de chambre et coupa court à l'envolée de son collègue.

-Écoute, François... tu me réveilles, tu me débites tout ça... relaxe, veux-tu, dis-moi juste ce que tu en penses et ce qu'on doit en faire.

-L'essai de Bourdeau est excellent, mais je continue de penser que Tancrède est un gros porc qui n'y connaît rien. Son plagiat est scandaleux, il a tout déformé. Faut qu'on fasse de quoi.

-Hmm?

-J'appelle Gilles et on se retrouve aux *Entretiens* dans une heure.

Distraitement, Bertrand fit «oui oui», raccrocha, puis alla sous la douche. Dans la salle de bains, il se rendit compte qu'il s'était endormi tout habillé, comme ça lui arrivait souvent lorsqu'il était absorbé par une réflexion.

Immédiatement après sa douche éclair, il s'abandonna avec délice à l'incontournable rituel du samedi matin : la lecture de sa volumineuse Presse.

Une heure plus tard, Bertrand était attablé au café *Les Entretiens*, rue Laurier, où lui et ses deux collègues avaient l'habitude de finir leurs soirées. C'était un lieu à la fois mystérieux et chaleureux, avec son plafond immensément haut, ses murs aux couleurs psychédéliques, ses toiles néo-expressionnistes, ses plantes tropicales, ses odeurs de tisanes exotiques et ses serveurs arborant tous la même boucle à l'oreille gauche. Les clients pouvaient s'y installer et têter un café pendant des heures sans qu'on ne montre aucun signe d'impatience.

Pour la première fois (cas de force majeure), ils s'y retrouvaient un samedi matin. Gilles ne tarda pas à rejoindre Bertrand, mais François, comme d'habitude, arriva en retard.

-Une beauté! fit-il en entrant comme un coup de vent. Une vraie beauté! Je viens d'accomplir un geste à la fois lucide et courageux!

Il leur tendit un document qu'il venait tout juste d'imprimer, intitulé *De la transmission du plagiat par l'école*. En voyant le titre, Gilles laissa échapper une longue exclamation équivoque. Bertrand dit d'un air déçu :

-C'est pour ça que tu nous tires du lit à neuf heures un samedi matin? Et t'as le culot d'arriver vingt minutes en retard?

-Désolé, mon imprimante a encore fait des siennes, j'ai dû aller acheter des cartouches d'encre à l'autre bout de la ville... Mais dis-moi ce que tu penses de mon chef-d'oeuvre.

-Attends un peu, laisse-moi au moins le lire.

Il y en avait pour quatre pages. Les sourcils en forme de «v», Gilles et Bertrand se mirent à lire en sirotant leur café crème.

Dernièrement, une lettre de notre directeur général à l'intention des parents en a fait sursauter plus d'un : accusations faciles, comparaisons douteuses, message hargneux, etc., le tout sans aucune alternative claire et réaliste. Les nombreux détracteurs de cette vision rigide (étudiants, parents, professeurs) ont néanmoins été unanimes à souligner l'exceptionnelle maîtrise du français. Mais voilà qu'on apprend que ce texte, intitulé De la transmission de la culture à l'école, doit en fait sa paternité au philosophe Auguste Bourdeau. Pour parler bien franc, nous sommes en présence d'un cas flagrant de plagiat, dont voici la preuve. (L'essai de Bourdeau s'intitule L'échec de l'idéologie moderne, publié chez Gallimard en 1987.)

-Non non non... fit Bertrand en se frappant le front. T'as pas fait ça, Jolicoeur?

-Yes! jubila Gilles, qui faillit renverser la table.

François savourait déjà son triomphe. Il avait divisé les pages en deux colonnes, celles de gauche présentant la version du Père Labonté et celles de droite l'originale de Bourdeau. Dix-neuf des trente-deux phrases plagiées étaient ainsi confrontées à l'originale. Et le tout était assorti, çà et là, de commentaires vitrioliques que François avait insérés dans le but d'attirer l'attention du lecteur sur la bêtise du plagiaire.

Gilles se mit à lire à voix haute quelques extraits des plus savoureux.

-Tancrède : *«L'homme post-moderne considère la liberté comme le pouvoir de changer de chaîne, et la culture comme une pulsion assouvie.»*
 Bourdeau : *«L'individu post-moderne a oublié que la liberté était autre chose que le pouvoir de changer de chaîne, et la culture elle-même davantage qu'une pulsion assouvie.»* (p. 151)
 Tancrède : *«La culture ne serait plus alors l'instrument de l'émancipation, mais l'une des instances tutélaires qui lui font obstacle.»*
 Bourdeau : *«La culture n'est plus considérée comme l'instrument de l'émancipation, mais comme l'une des instances tutélaires qui lui font obstacle.»*
 (p. 141)

Les yeux de Bertrand pétillaient. Il prit le relais de Gilles.

-Labonté : *«On vit à l'heure des feelings. On ne doit plus faire d'efforts pour distinguer vérité et mensonge, stéréotype et invention, beauté et laideur, mais trouver des plaisirs différents et égaux.»* Bourdeau : *«Nous vivons à l'heure des feelings : il n'y a plus ni vérité ni mensonge, ni stéréotype ni invention, ni beauté ni laideur, mais une palette infinie de plaisirs différents et égaux.»* (p. 142)

Bertrand lut aussi le commentaire que François avait inséré en dessous : *«Reprenons maintenant notre souffle et profitons-en pour méditer sur la vérité et le mensonge, comme nous y invite notre cher directeur. C'est pas un peu trop baveux?»*

En souriant, Gilles et François l'assurèrent que si. Bertrand continua.

-Labonté : *«Les livres de poche, les vidéocassettes et les banques de données nous livrent tout de suite le savoir que les Encyclopédistes ont pris des décades à emmagasiner.»* Bourdeau : *«L'entreprise artisanale des Encyclopédistes ayant été relayée par les livres de poche, les vidéocassettes et les banques de données...»* (p. 150)

L'anglicisme «décade» était évidemment relevé. On spécifiait aussi que les rares passages où Labonté s'était éloigné du texte de Bourdeau étaient systématiquement truffés d'erreurs comme celle-là.

-Labonté : *«Les chefs-d'oeuvre existent, mais la frontière entre la culture et le divertissement s'étant estompée, on ne trouve plus de lieu et de temps pour apprendre à les découvrir et à les aimer.»* Bourdeau : *«Les chefs-d'oeuvres existent, mais la frontière entre la culture et le divertissement s'étant estompée, il n'y a plus de lieu pour les accueillir et pour leur donner un sens.»* (p. 143)

Gilles affirma le plus solennellement du monde qu'ils tenaient là une véritable bombe.

-... à retardement, coupa court Bertrand. Et on va devoir la retarder indéfiniment.

François leva les yeux au plafond, puis soupira. Bertrand crut nécessaire de se justifier : il expliqua que la démonstration du plagiat était éloquente mais qu'elle dépassait les bornes, que le ton était beaucoup trop baveux, etc. Surtout avec les remarques fielleuses concernant les maladresses de Labonté.

-On est loin d'avoir la tête assez froide pour s'embarquer dans une pareille galère, compléta-t-il.

Les deux autres changèrent d'air. Gilles, avec ses grands yeux penauds, tourna la tête vers Bertrand.

-Ouin... j'imagine que t'as raison. Faut laisser refroidir un peu.

-Maudite gang de moumounes! pesta François : au contraire, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud!

-Pourquoi pas battre le Père pendant qu'il est chaud? ricana Gilles.

-Ah ça... ça devrait pas être ben dur, le bonhomme est chaudasse vingt-quatre heures par jour. Même que ça m'étonne qu'il ait eu assez d'heures de sobriété pour lire au complet l'essai de Bourdeau.

-Anyway, fit Gilles, on reparlera des moyens de pression plus tard, on n'a même pas fini de lire ton truc.

Et il poursuivit. Le massacre continuait ainsi jusqu'à la dix-neuvième phrase. Dans la conclusion, François s'était surpassé : il avait fait un rappel du guide de l'élève de l'Académie Rosemont au sujet du plagiat... texte signé Tancrède Labonté, bien entendu : *«Tout plagiat, toute tentative de plagiat, toute coopération à un plagiat entraîne la sanction suivante : a) aucune note pour le travail en question b) à la fin de la scolarité en cours, l'élève ne pourra pas obtenir plus de la moitié de sa note cumulée dans cette matière. De plus, après la faute, l'élève devra se présenter à l'Académie avec ses parents. Le plagiat peut mener à l'exclusion définitive de l'élève.»*

Les trois pouffèrent de rire.

-Imagine ce vieux Tancrède, fit Gilles, obligé de se présenter à l'Académie avec sa maman!!!

Mais ce n'était pas tout. A la fin de la démonstration, on retrouvait deux citations qui, de toute évidence, faisaient office de signatures : *«Quand on veut faire de l'esprit, il arrive que l'on mente un peu»* (Saint-Exupéry, l'auteur préféré de Bertrand) et *«Garder le silence, c'est accorder un instant de vérité au mensonge»* (Dostoïevski, celui de François).

Les yeux dans le vide, Bertrand rêvassa longuement. Puis il revint à lui et trancha : la démonstration de François était hilarante, certes, mais elle devait rester entre eux jusqu'à nouvel ordre.

Le ton de Bertrand était sec, directif, voire dictatorial, de sorte que Gilles et François ne ripostèrent que pour la forme. Impossible de le faire fléchir.

Une heure plus tard, ils quittèrent *Les Entretiens* après s'être entendus sur les moyens à prendre pour manifester leur désapprobation vis à vis du plagiat de Labonté. Malgré quelques rebuffades de François, le plan de Bertrand fut rapidement accepté. Il s'agissait de mettre sur pied le plus grand nombre

possible d'activités culturelles durant les dix prochains jours. Ils appelleraient cela la Dizaine de la Culture.

Ils se séparèrent sur Papineau. Bertrand arpenta les rues du Plateau Mont-Royal le reste de l'avant-midi, puis il rentra chez lui. Des piles de correction l'attendaient.

Le lendemain, ils se réunirent chez Bertrand pour discuter du type d'activités à organiser ainsi que de l'échéancier qu'il convenait d'adopter vu l'urgence. L'année scolaire tirait à sa fin : s'ils attendaient trop, les examens leur faucheraient l'herbe sous le pied. Alors ils s'entendirent rapidement sur l'essentiel, puis ils confectionnèrent un programme qu'ils allèrent photocopier à plusieurs centaines d'exemplaires dans un petit commerce de reprographie du Plateau Mont-Royal. A leurs frais évidemment.

Lundi matin, ils distribuèrent le programme partout dans l'école. On y annonçait une série d'activités culturelles à l'auditorium, à la bibliothèque, sous le kiosque, à côté du terrain de pétanque, etc. On n'en disait pas davantage, sinon que les spectateurs seraient ravis de voir que la culture se portait à merveille à l'Académie Rosemont. La participation du Père Labonté, évidemment, était sollicitée en grosses lettres aux couleurs fluorescentes.

Contre toute attente, le succès de cette Dizaine de la Culture fut spontané.

Avec le concours de jeunes musiciens doués, Gilles mit sur pied en moins de trois jours un quatuor à cordes qui interpréta, sous le kiosque, des œuvres de Mozart, Bach, Haydn et Haëndel. Pendant huit périodes de diner, ces jeunes prodiges firent les délices des mélomanes de l'école. Bien que le premier concert n'attirât que des profs et une poignée d'élèves, le bruit courut rapidement qu'il se produisait là de véritables chefs-d'oeuvre, de sorte que dès le deuxième jour il y eut davantage de spectateurs, le troisième encore davantage, et ainsi de suite jusqu'au 10 juin. Les derniers concerts furent si populaires que Gilles dut faire déplacer trois immenses gradins. On ne parla que de cette prodigieuse idée au collège. Hélas, le Père Labonté ne se présenta pas une seule fois sous le kiosque.

Bertrand et François, accaparés par leurs préparatifs, ne purent jouir de l'initiative de leur collègue musicien. Bertrand avait décidé d'animer à la bibliothèque un quizz de type *Génies en herbe* consacré exclusivement à la littérature. Par souci d'équité, et pour relever un peu le niveau, il avait décidé de s'en tenir à la quarantaine d'ouvrages que les finissants avaient lus depuis leur entrée à l'Académie. Pour ce faire, il avait dû solliciter la participation des autres

profs de français, qui, à l'exception d'un pré-retraité, avaient accepté de bon gré. En moins de trois jours, Bertrand se retrouva avec une impressionnante pile de questions. Quatre équipes composées de trois élèves se livrèrent d'impressionnants duels devant d'imposantes foules de curieux. Bertrand fut stupéfait par leur mémoire autant que par leur rapidité d'exécution : il calcula que ses génies en herbe avaient répondu correctement aux trois quarts des questions, un score largement au-dessus de ses attentes. L'équipe gagnante se mérita un prix : un (grotesque) toutou nommé Avorton 91. Bertrand remit également à l'élève qui s'était le plus distingué un essai d'Auguste Bourdeau intitulé, comme par hasard, L'échec de l'idéologie moderne. Le Père Labonté, cependant, n'assista à aucun match.

Quant à François, il avait décidé de présenter chaque soir un film de répertoire à la «Cinémathèque de l'Académie», qu'il avait lui-même aménagée dans l'auditorium. Pour dix dollars seulement, de nombreux cinéphiles écoeurés des scénarios hollywoodiens purent visionner *Rear Window* d'Hitchcock, un film de Frank Capra, *It's a wonderful life* avec James Stewart, *L'orange mécanique* de Stanley Kubrick (François se purlécha les babines à l'idée qu'un parent puisse porter plainte contre lui pour outrage aux bonnes moeurs), *Modern Times* de Chaplin, *Pour la suite du monde* de Pierre Perreault, et, bien entendu, la célèbre trilogie de Marcel Pagnol : *Marius*, *Fanny* et *César*. Des dizaines d'élèves furent ainsi initiés au cinéma de répertoire américain, québécois, britannique et français. Sans doute le Père Labonté n'était-il pas un grand cinéphile, car chaque soir il brilla par son absence.

Il y eut aussi un livre-o-thon : les élèves de terminale furent tous invités à résumer les livres qu'ils avaient lus au cours des trois derniers mois. Malgré qu'aucun prix ne couronnât cette activité, la participation fut renversante : on remit plus de deux cents résumés aux profs de français, qui les placardèrent sur d'immenses panneaux dans le hall d'entrée, juste à côté du bureau du directeur. Aucun message de félicitation ne leur fut adressé.

Quand ils se croisaient dans les corridors, les instigateurs de la Dizaine de la Culture se faisaient des clins d'oeil complices. Mais leur mine triomphante cachait aussi un certain épuisement, car ce travail, s'ajoutant aux préparatifs des examens finaux, ne devait en rien miner leur zèle en classe, à défaut de quoi on (Labonté) leur aurait reproché de se démener en pure perte ; et surtout de risquer, en s'investissant dans le parascolaire, de faire baisser la moyenne de l'Académie aux examens du Ministère.

Les trois redresseurs de torts supportèrent néanmoins de bonne grâce la fatigue et firent régulièrement le plein d'énergie en constatant que leur invitation à cette première bataille culturelle avait trouvé d'innombrables preneurs. Leur enthousiasme, cependant, ne les rendit pas dupes : ils savaient fort bien que si les élèves avaient répondu aussi favorablement, c'était davantage par fierté que par amour de la culture. Une certaine pureté idéologique avait en effet fouetté leur ardeur.

La Dizaine de la Culture prit fin le 10 juin. Pour en marquer fastueusement la fin, François, Gilles et Bertrand organisèrent un gala de clôture. Ils sélectionnèrent une douzaine de numéros fort relevés et les présentèrent à l'auditorium devant une salle comble. Les fonds recueillis furent ensuite remis à la roulotte du Père Pops, un organisme de charité venant en aide aux itinérants.

Labonté, encore une fois, brilla par son absence. Et encore une fois il eut tort, car la soirée fut exceptionnelle. Deux pianistes jouèrent des sonates de Mozart ; une guitariste interpréta le célèbre *Concerto de Aranjuez* de Joaquim Rodrigo ; quatre humoristes présentèrent des monologues d'Yvon Deschamps, de Raymond Devos, etc. ; un imitateur simula une engueulade entre Robert Bourassa et Jacques Parizeau ; deux émules de la chanson française chantèrent Brel, Brassens, Leclerc ; une ballerine présenta des extraits de *Casse-noisettes* ; et un artiste, installé dans un coin, peignit une toile représentant l'auditorium bondé.

Plusieurs parents se demandèrent où était passé le directeur de l'Académie. Les organisateurs reçurent quant à eux une pluie d'éloges, et à la toute fin, Bertrand prit le micro pour inviter les élèves intéressés à voir le drame musical *Les Misérables* à inscrire leur nom au babillard. Résultat : soixante pour cent des élèves de cinquième secondaire acceptèrent de défrayer vingt-cinq dollars pour cela. Un exploit.

Le samedi 11 juin, quand ils se retrouvèrent au café *Les Entretiens* pour dresser leur bilan, François, Gilles et Bertrand avaient de quoi être fiers. A l'école, on disait que leur succès était inédit. Plusieurs exigeaient même que l'on recommence l'an prochain. Avec peu de collaborateurs et des moyens fort réduits, les trois rebelles avaient réussi là où plusieurs avaient échoué au cours des dernières années.

Ils burent donc à ce succès inattendu, que Bertrand n'hésita pas à qualifier de «réconciliation historique entre les arts majeurs et mineurs».

François, par contre, eut le triomphe amer.

-L'enfant de chienne... il s'est pointé nulle part! grommela-t-il, convaincu de l'urgence d'envoyer l'artillerie lourde dans les pattes de Labonté.

-Je m'attendais pas à cette attitude-là moi non plus, admit Bertrand. Il est aussi têtue que hargneux, le vieux con. J'étais convaincu qu'il finirait par reconnaître ses torts, par se réjouir de l'intérêt des élèves pour la culture... mais il a même pas répondu aux lettres des élèves.

-Quelles lettres? s'étonna Gilles.

-Chaque groupe de terminale s'est plaint par écrit de son texte *De la transmission de la culture à l'école*.

-Et ils les ont envoyées quand?

-Plus de deux semaines. Ou bien Labonté ouvre pas son courrier, ou bien il se fout royalement de leur gueule.

-Il se fout de leur gueule, dit François, c'est criant.

Bertrand prit une grosse gorgée de café. Il s'essuya le menton, puis, le poing sur la table, les yeux vaguement exorbités et le cou tendu, il leur dit :

-On attend jusqu'à mardi... et s'il n'a toujours pas bougé, on lui fout dans les pattes *De la transmission du plagiat par l'école!* Ce sera son Waterloo.

En ce mardi après-midi, 14 juin, il faisait une chaleur éprouvante. Depuis une demi-heure déjà, les élèves de Bertrand piochaient sur un exercice de compréhension orale. Comme l'examen avait lieu la semaine suivante, ils s'y plièrent sans trop rechigner. Il régnait là un ordre apparemment imperturbable : cinq rangées de huit pupitres, quarante vestons bleu marine, quarante cravates noires, quarante chemises blanches, vingt-deux pantalons et dix-huit jupes bleus, le tout jurant avec l'horrible vert blafard des quatre murs. En sa qualité de professeur, Bertrand, lui, était vêtu de couleurs sombres. Il arborait sur son veston un petit écusson à l'effigie de l'Académie, «côté gauche/côté coeur», comme disait chaque année le directeur Labonté.

Au milieu de l'enregistrement, on cogna à la porte. Bertrand sursauta : il s'était quasiment endormi. Il tourna la tête, regarda furtivement et crut qu'il rêvait, ou alors que la fatigue de la Dizaine de la Culture lui faisait voir des

mirages. Il referma les yeux et les rouvrit aussitôt. Non, il ne rêvait pas : c'était bel et bien Tancrede Labonté qui lui faisait signe de le rejoindre à l'extérieur.

Bertrand se leva. Les élèves regardèrent vers la porte et firent un long "wouuuuuu", qui rendit la scène exagérément dramatique. Ils étaient convaincus que leur prof allait «se faire ramasser», car Labonté ne s'abaissait presque jamais à arpenter les corridors de son école.

Mais il n'en fut rien. Le directeur sembla même d'humeur plutôt légère. Il entraîna Bertrand dans le corridor et lui demanda de fermer sa porte de classe.

-Ils continueront le test sans toi, lui dit-il.

Bertrand s'exécuta.

-Qu'est-ce qu'il y a?

Convaincu que son heure était venue, il considéra son patron gravement.

-Regarde.

Labonté approcha sa tête de la fenêtre. Il pointa les rideaux du fond.

-Tes rideaux.

-Oui... et?

-La dernière fenêtre au fond, là-bas, elle est ouverte.

-Oui, mais où est le problème?

-Les rideaux pendent entre le cadre et la fenêtre.

-... mais encore?

En s'entendant prononcer ces mots, Bertrand pensa : «Il ne va quand même pas me virer pour une niaiserie pareille?»

Labonté lui répondit par un sourire volontairement niais.

-C'est très important que les rideaux ne restent jamais dans cette position-là. Ou bien tu laisses les fenêtres fermées, ou bien tu attaches les rideaux. Il y a un petit crochet au mur et un cordon exprès pour ça. Un élève distrait pourrait fermer la fenêtre et déchirer le rideau de bord en bord. L'an dernier, on en a eu pour trois cents dollars.

-C'est tout?

-C'est tout. Retourne en classe et avertis tes élèves d'attacher les rideaux.

Tout guilleret, Labonté repartit écornifler dans d'autres classes. «Brillante façon d'asseoir son autorité! pensa Bertrand. C'est la première fois en trois ans que je le vois errer ici... et c'est pour me dire d'attacher ses stupides rideaux.»

Curieusement, Labonté n'avait pas prononcé un seul mot au sujet de la lettre d'excuses, que Bertrand n'avait toujours pas l'intention d'écrire.

Dès que l'examen fut terminé, Bertrand ne put résister à la tentation d'expliquer aux élèves les motifs de la visite du directeur. Tout le monde éclata de rire.

-Bon, dit-il, on doit maintenant obéir aux ordres. Mathieu, pourrais-tu attacher les rideaux?

Ce fut tout un cérémonial. L'élève prit son temps : il les attacha avec style et minutie, comme s'il s'était agi d'un rituel religieux. Après cette récréation imprévue, Bertrand dut passer le reste de la période à calmer ses élèves, qui jugeaient inacceptable que leur directeur n'ait pas encore répondu à leur lettre mais qu'il ait trouvé le temps, en revanche, de venir analyser la position de leurs rideaux. Bertrand dut les convaincre de ne pas se ruer à son bureau tout de suite, que ça ne valait pas la peine, qu'il y avait d'autres moyens d'arranger ça, etc., mais les élèves ne le crurent pas. Coincé, Bertrand dut les mettre dans le secret de la confession.

-Écoutez... je suis aussi outré que vous de sa réaction... mais ne faites rien pour l'instant, je vous promets qu'une bombe idéologique va éclater demain matin, ici même. Je ne peux pas vous en dire davantage, mais faites-moi confiance et restez tranquilles jusqu'à demain. Au début de la première période, je déposerai sur votre bureau une petite bombe idéologique qui devrait vous faire plaisir.

On entendit quelques murmures. Bertrand ajouta :

-Mais attention, cette deuxième bataille culturelle devra être menée avec beaucoup de doigté. Pas de vengeance, pas de haine, rien de vicieux. Pas ouvertement du moins. On a gagné la première bataille, c'est bien, mais la seconde sera autrement plus engageante. On s'entend?

Personne ne répondit.

-On s'entend?

Quelques élèves firent :

-Oui m'sieur.

La cloche sonna. Bertrand alla rejoindre Gilles et François dans les catacombes, au local de musique. Un gros sourire irradiait le visage de François. Il demanda à Bertrand si Labonté était allé cogner chez lui aussi, mais Bertrand n'eut même pas besoin de répondre : sa mine disait tout. François éclata de rire et répéta mille fois le mot R-I-D-E-A-U-X, en haussant chaque fois le volume.

-Non mais, faut-tu pas être vicieux pour venir espionner avec un prétexte pareil! cria-t-il.

Gilles, à qui le directeur avait épargné cette visite (il n'y avait aucune fenêtre dans les catacombes), était quant à lui convaincu que le but de l'opération dépassait largement l'espionnage, car Labonté s'était rendu dans presque toutes les classes de l'école durant l'après-midi, ce qui était tout à fait inhabituel. Les profs ne parlaient d'ailleurs que de ça, et plusieurs en frissonnaient encore -les non-permanents surtout.

-Ils frissonnent, dit François... c'est quand même remarquable, les gars, Tancrede les tient littéralement par les couilles avec ses singeries!

-Un grand pédagogue, ironisa Bertrand.

-Alors...

-Etes-vous prêts pour la contre-attaque? lança Bertrand, convulsivement.

Le moment était enfin venu. Il sortit deux copies du collage de François intitulé *De la transmission du plagiat par l'école*, mais épuré, retouché et légèrement censuré. Bertrand avait en effet enlevé certaines remarques ainsi que l'extrait du guide de l'élève à la toute fin. Il avait conservé l'introduction, la démonstration (phrases plagiées/phrases de Bourdeau) ainsi que les citations de Saint-Exupéry et de Dostoïevski.

-Pourquoi t'as coupé le reste? fit François, vexé.

-Écoute, ça va être passablement rock'n roll de diffuser ça... crois-tu vraiment que ce soit utile d'ajouter des provocations? On cherche à se faire justice, pas à se venger.

François parut exaspéré par son attitude.

-Notre cabale doit demeurer propre, surtout que ça risque de tourner autrement que tout ce qu'on pourrait envisager.

-Ouin, dit Gilles, connaissant la gang de couillons à Rosemont...

Bertrand reprit :

-On fait pas ça pour convertir qui que ce soit. S'il y en a qui nous suivent, tant mieux, sinon tant pis. Mais peu importe les résultats, on peut pas rester les bras croisés à attendre que Labonté nous écrase et qu'il trouve n'importe quel prétexte pour nous foutre à la porte.

-... et salir notre réputation dans toutes les écoles privées de Montréal, compléta Gilles. Il a le bras long, mononcle Tancrede.

Ils relurent le document et s'entendirent pour le photocopier le soir même. Un ami de François, qui travaillait au service de reprographie du Ministère des Transports, coin Saint-Denis et Cherrier, leur avait donné rendez-vous en fin de soirée pour imprimer clandestinement leur tract.

Vingt-trois heures. Le Ministère des transports se trouvait dans une immense bâtisse rectangulaire en pierre des champs, jadis propriété des Frères de l'Instruction Chrétienne, puis d'un institut pour sourds-muets. L'ami de François leur fit signe. Ils entrèrent dans la salle de reprographie et firent, en moins de trente minutes, dans l'obscurité presque totale, cinq cent copies de leur bombe idéologique. Aux frais des contribuables, il va sans dire, ce qui agaça Bertrand... mais il n'y avait aucune alternative possible, et l'idée de reculer lui paraissait suicidaire.

Quand ils eurent complété les copies, ils se divisèrent le paquet et s'entendirent pour le distribuer le lendemain aux classes de secondaires trois, quatre et cinq, ainsi qu'aux professeurs.

Chacun rentra à la maison en voiture. Bertrand mangea un peu, puis s'endormit aussitôt qu'il fut étendu sur son futon.

Tôt le lendemain matin, au local de musique, Bertrand freina l'ardeur de ses collègues en décrétant que la distribution du tract se limiterait aux profs et aux élèves de terminale (c'est-à-dire de secondaire cinq), plus sensibilisés que les autres à la dénonciation du plagiat de Labonté. Qui plus est, ceux-là seraient à l'abri de toutes représailles d'ici peu, soit dès après les examens finaux.

Un peu déçus, Gilles et François lui donnèrent néanmoins raison.

-Anyway, fit Gilles, l'impact va être assez fort de même.

-O.k., dit François, mais on garde les copies supplémentaires pour alimenter notre feu de joie quand on se fera virer.

-Oh que non, coupa Bertrand avec vigueur, pas question de se faire virer! Il n'est surtout pas question de se faire virer, au contraire. Si quelqu'un mérite se faire virer à Rosemont, c'est Labonté. Il faut agir proprement et rapidement : on inonde les classes de cinquième et la salle des profs ce matin, puis, à l'heure du dîner, on stoppe toute la distribution.

Il prit une grande respiration. Il s'assura que Gilles et François étaient toujours avec lui. Puis, gonflés à bloc, les trois quittèrent les catacombes en emportant dans leur mallette des piles de tracts.

Ce fut effectivement une vive commotion à l'Académie Rosemont. En classe, Bertrand et François furent ovationnés par leurs élèves, qui se levèrent d'un bloc et grimpèrent sur leur bureau pour gueuler le fameux «Capitaine mon

Capitaine» du film *La société des poètes disparus*. Quand on leur demanda qui d'entre eux voulait une copie du tract, personne, évidemment, ne demeura inerte.

Il fut hors de question de les faire travailler ce matin-là. François profita donc de la brèche pour les autoriser officieusement à s'arroser au pistolet à eau, l'incontournable bravade de fin d'année.

Dans la classe de Bertrand, par contre, le délire céda rapidement le pas à une discussion sur la culture, et, parallèlement, sur l'intégrité personnelle. Il se montra particulièrement austère dans son animation, cherchant ainsi à éviter que l'on n'interprète cette deuxième bataille culturelle comme une simple récréation plus frondeuse que les autres. Il jugea impérieux de leur faire comprendre tous les enjeux de la dénonciation contenue dans le tract : c'est pourquoi il insista pour faire une table ronde où chacun fut invité à s'exprimer là-dessus. A son grand ravissement, d'ailleurs, Bertrand entendit très peu de commentaires insignifiants : la plupart des élèves semblaient comprendre la portée du geste de dénonciation, et en évaluaient les conséquences de façon étonnamment réaliste.

Après une demi-heure d'échanges, on demanda à monsieur Gaucher ce qui risquait de lui arriver, à lui personnellement, au cours des prochains jours.

-Ne vous en faites surtout pas pour moi.

Cette réponse ne rassura cependant personne.

-Je vous demande une seule chose, n'alertez pas les médias, c'est une affaire qui doit rester à l'intérieur des murs de l'Académie. Vous pouvez faire lire le tract à vos parents, mais ne l'envoyez surtout pas aux médias, ça foutrait le bordel inutilement.

Bertrand savait bien qu'il n'aurait aucune assurance à cet effet. Il était évident que les élèves révéleraient à leurs parents l'identité des auteurs du tract, et que parmi eux se trouveraient des amis de Labonté, des membres du c.a., du comité de parents, et peut-être même des employés d'un journal, d'une station de radio, de télé...

Quand il retourna à son bureau après le dernier cours de l'avant-midi, Bertrand comprit par le chahut émanant des corridors que l'alerte était sonnée. Il alla retrouver Gilles et François au local de musique, y laissa son sac, puis alla déposer une pile de tracts au salon des profs, non loin. Trois collègues le virent entrer. Bertrand ne chercha pas à se cacher et leur dit tout simplement : «Lisez, c'est important.» Puis il alla retrouver ses comparses au local de musique, à l'abri

du tumulte. Gilles était blanc comme un drap. François, lui, riait aux larmes. Seul Bertrand semblait dans un état normal. Il tenta de rassurer Gilles.

-Les premières heures vont être bordéliques, tu vas voir, mais demain ça devrait se calmer.

Il n'en fut cependant rien. Le lendemain fut tout aussi agité que la veille, et le vendredi fut pire, et pour cause : un animateur de radio annonçait le scandale que voici en grande primeur : «Un directeur d'école privée crache sur la jeunesse... en plagiant le philosophe français Auguste Bourdeau!» A seize heures, ses auditeurs sauraient tout.

Labonté avait disparu depuis mercredi. Sa secrétaire prétendait qu'il était retenu en congrès, à Québec. Pendant deux jours et demi, les parents inondèrent l'Académie d'appels téléphoniques : plusieurs menacèrent de retirer leur enfant si Labonté ne s'expliquait pas immédiatement en assemblée spéciale, et certains allèrent même jusqu'à exiger sa démission.

Les responsables de niveaux en eurent plein les bras. En l'absence de leur patron, ils durent se taper tout le sale boulot de relations publiques, qui consistait à minimiser l'impact du scandale ; et bien qu'ils n'en étaient pas à leur premier sauvetage du genre (les frasques de Labonté les avaient habitués à gérer les crises), cette fois la chose était du domaine public, ce qui la rendait autrement plus difficile à maquiller.

Contrairement aux prévisions de Bertrand, la tension ne cessa de croître. Les élèves de secondaire un, deux, trois et quatre refusèrent momentanément de travailler, arguant que tant que leur directeur ne s'expliquerait pas, le plagiat serait accepté à l'Académie Rosemont. Ils s'octroyèrent même le droit de plagier aux examens de fin d'année.

Quant aux professeurs, ils vécurent la pire semaine de leur carrière. Plusieurs en voulurent aux trois instigateurs de la dénonciation d'avoir procédé sournoisement, disaient-ils, dans le brouhaha de fin d'année. Plus le temps passait, plus la situation s'envenimait. Et de plus en plus de profs prenaient leurs distances vis à vis de Bertrand, Gilles et François.

Le vendredi à seize heures, les trois se donnèrent rendez-vous au salon des profs pour écouter l'émission de radio où le scandale devait être rendu public. Ils savaient qu'à cette heure-là, leurs collègues auraient tous quitté l'Académie depuis déjà un bon moment.

A seize heures cinq, l'animateur fit lecture du document *De la Transmission du plagiat par l'école*, qu'il affirmait avoir reçu des mains d'un étudiant de l'Académie Rosemont qui tenait à garder l'anonymat. Le co-animateur et lui ergotèrent longuement sur l'immoralité et la lâcheté du geste de ce directeur, qui accusait les jeunes d'un crime que lui-même, ô indignation, commettait en se livrant au plagiat. «C'est un véritable scandale!» s'exclama l'animateur au style populiste, tout heureux qu'une école privée y goûte enfin.

Puis vint l'heure de la tribune téléphonique. Nombreux à vouloir s'exprimer là-dessus, les auditeurs manifestèrent énergiquement leur dégoût, et nul ne négligea de souligner que la fuite de Tancrède Labonté (dont le prénom inspira plusieurs jeux de mots) rendait son geste encore plus odieux.

Après le troisième auditeur, Bertrand soupira et n'écouta plus que distraitement. Ses yeux et son attention se portèrent plutôt sur la beauté du salon des profs. Dans aucune école, privée ou publique, n'en avait-il vu d'aussi beau et confortable : les divans étaient larges et tellement bien coussinés qu'il était fréquent qu'on y vienne faire la sieste entre deux cours. Il y avait aussi un réfrigérateur, une cuisinière, un four micro-ondes, du tapis mur à mur, des plantes, de grosses tables en merisier ; et dans une armoire tenue sous clef, une chaîne stéréo ainsi qu'un téléviseur avec un magnétoscope intégré. Bertrand pensa aux nombreuses salles de profs -fort rudimentaires- qu'il avait vues depuis ses tout premiers pas dans l'enseignement et sourit. Il se rappela que cette pièce, magnifiquement située, à l'abri du va-et-vient des élèves, leur avait été offerte par Tancrède Labonté trois ans auparavant. La moitié de ce qui s'y trouvait avait été payée par le syndicat, l'autre moitié par le patron lui-même. Tous les enseignants considéraient ce salon comme un objet de fierté : aussi ne manquait-on jamais de rappeler aux nouveaux venus qu'il leur avait coûté plus de dix mille dollars. Dans ce château-fort professoral, on entendait souvent dire : «Labonté a beau être un peu crosseur, c'est quand même lui qui nous a mis sur la mappe.»

En effet. Sous son règne, et ce malgré son absence totale de la vie étudiante, l'Académie Rosemont s'était dotée d'un complexe sportif à faire saliver les compétiteurs, d'un auditorium tellement bien conçu que la Ville de Montréal en avait fait une Maison de la Culture, d'une salle d'informatique à la fine pointe de la technologie, d'une bibliothèque riche et spacieuse, d'une immense verrière où les élèves venaient flâner pendant l'heure du dîner, etc., pour ne nommer que ce qui sautait aux yeux. Car il y avait, en plus, une foule de petits avantages

moins visibles mais ô combien appréciés : de petits locaux de profs avec de vastes étagères où il n'y avait que deux ou trois bureaux, un accès illimité à toutes les installations de l'école (ce qui gonflait leurs trousseaux de clés autant que leur orgueil), un espace de stationnement à leur nom... Matériellement parlant, être prof à l'Académie Rosemont était un luxe. Et au-delà des considérations strictement matérielles, sa réputation d'excellence faisait chaque année des envieux, l'Académie se classant infailliblement parmi les meilleures écoles privées de la province aux examens du Ministère.

Bertrand sourit de nouveau. Il voyait de plus en plus clair dans le type de relations que Labonté avait entretenues depuis un quart de siècle avec ses pions.

Il rêvassa ainsi, longuement, n'écoutant que sporadiquement la tribune téléphonique jusqu'à ce qu'elle prenne fin. Quand il entendit le thème de l'émission, il revint lentement à lui-même et remarqua que Gilles semblait plutôt rasséréiné de ce que leurs démêlés fussent maintenant d'intérêt public. Cela fit sourire François. Mais Bertrand, lui, eut l'air plutôt préoccupé.

-Ouin, dit-il, fallait pas que ça sorte... c'est clair qu'ils vont récupérer ça et tout déformer, tout amplifier... ça va devenir un freak show avant longtemps.

Au moment où il achevait sa phrase, la porte du salon s'ouvrit dans un fracas épouvantable. Gonflé à bloc, un responsable de niveau se précipita sur Bertrand : il l'empoigna par la cravate et le poussa violemment contre le mur. Il avait les muscles du cou crispés, la peau rouge vif, les yeux globuleux... Gilles et François se ruèrent aussitôt sur lui et l'empoignèrent par les épaules, le projetant du même coup au sol. Un bruit sourd retentit. Le petit émetteur radio tomba et le bouton du volume heurta quelque chose. On perdit la station et il se répandit dans la pièce un grincement accablant.

Toujours aussi enragé, l'homme se revela et se jeta de nouveau sur Bertrand, qu'il accota contre le mur. Gilles et François voulurent se porter à sa rescousse, mais Bertrand, d'un geste vif, les arrêta aussitôt :

-Laissez faire, laissez faire... je peux me défendre tout seul.

Il s'adressa au jeune homme (c'était le cadet des responsables de niveaux) qui, le poing en l'air, menaçait toujours de le frapper.

-Écoute, Ladouceur... lâche-moi... lâche-moi pis on va s'expliquer calmement!

Ils demeurèrent dans cette position-là pendant plusieurs secondes. Des gouttes de sueur coulèrent le long des joues de l'agresseur. Bertrand réitéra sa demande en ajoutant :

-Écoute Ladouceur, si jamais je rentre en classe lundi avec un black eye, les élèves vont détruire ta belle Académie à tout jamais, fait que t'as intérêt à rester tranquille.

Ladouceur lâcha prise. Il alla s'asseoir lentement, fusillant Bertrand du regard. Ils tentèrent de s'expliquer : ce fut un dialogue de sourds. Les deux restèrent sur leur position. Ils faillirent même éclater à plusieurs reprises.

François tenta une digression.

-Dis donc, Ladouceur... explique-moi donc pourquoi tu t'en prends rien qu'à Bertrand?

-Tout le monde sait que c'est lui qui a tout manigancé. Vous deux, vous êtes rien de plus que ses p'tits chiens de poche.

François eut un geste de menace à l'égard de Ladouceur et fit même un pas en sa direction. Mais Bertrand l'arrêta une seconde fois.

-Écoute, trancha ce dernier, c'est vrai, t'as raison, c'est moi qui manigance tout et c'est moi qui assume les conséquences... mais la dénonciation, ça vient de nous trois, tu peux le dire à tout le monde. T'as le droit de défendre ton p'tit boss tant que tu veux, mais je t'avertis, t'as intérêt à pas perdre les pédales, parce que je pourrais porter plainte. J'ai deux témoins qui se feraient un plaisir de...

-Porter plainte!!! Porter plainte... t'es ridicule, Gaucher, tes deux chums sont trop couillons pour témoigner!

Gilles et François empoignèrent Ladouceur et le soulevèrent pour l'accoter contre le mur. Bertrand dut s'interposer entre ses défenseurs pour libérer son agresseur, qui s'affaisa au sol, à-demi conscient.

-Non! gueula Bertrand en les menaçant du poing. Me semblait qu'on s'était entendu là-dessus, pas de conneries, pas de riposte, pas de violence!!! C'est-tu assez clair, sacraman!!!

Ladouceur se releva et regarda Bertrand, qui lui dit :

-Inquiète-toi pas, je vais pas porter plainte, je vais même pas ébruiter ce qui vient de se passer ici... alors si ça finit par se savoir, la fuite sera venue d'ailleurs. Tout ce que je te demande, c'est de réfléchir à ton geste.

Bertrand ne le laissa pas des yeux. Ladouceur non plus. Il y eut entre ces deux coqs-là un franc combat de regards, entêté et violent. Après un long moment, Bertrand s'avoua vaincu. Il détourna les yeux et lui dit le plus calmement possible :

-Bon, t'as dit ce que t'avais à dire, maintenant salut.

Ladouceur quitta le salon en vociférant. La porte claqua. On l'entendit gueuler au loin, alors que son pas faisait craquer le plancher de bois :

-Ma gang de crisse d'ostie de p'tits bums sales... vous allez finir dans ' rue, tous les trois dans ' rue, mes tabarnack...

Peu après, ils filèrent en douce, après s'être assurés que personne, pas même les concierges, ne les voyait. Ils se rendirent aux *Entretiens*, où ils firent le point sur ces événements qu'ils n'avaient absolument pas prévus.

Ce fut cependant bref, car nul n'avait envie de parler. Après une demi-heure de vagues conjectures exprimées à demi-mots, ils se séparèrent en se disant qu'il serait préférable de ne pas se voir durant le week-end. «Tant mieux, pensa Bertrand, ça va me changer les idées. Et puis, il y a mes dissertations qui m'attendent.»

Il s'endormit très tôt ce soir-là. Le lendemain et le surlendemain, il corrigea comme un automate, ne sortant de son logement que quelques minutes, sur le balcon, pour changer un peu d'air. L'ermitage forcé que lui imposait son boulot en fin d'année lui fut plutôt salutaire, car après l'incartade au salon des profs, il se sentait de plus en plus vulnérable. Et il savait qu'il devait désormais éviter de ruminer toute cette histoire-là.

Lundi matin, à son grand dam, on ne parla que de l'émission de radio et de l'empoignade au salon des profs, dont tout le monde avait été informé. En classe, un élève lança à Bertrand :

-Monsieur, si vous me dites le nom de celui qui vous a menacé, je vous jure qu'il va perdre au moins une de ses jambes!

Cet élève, d'origine italienne, prétendait avoir facilement accès au monde interlope de la pègre et offrait candidement à Bertrand, son professeur préféré, de racheter ainsi ses mauvais coups. Sa voix cachait mal l'exaltation qu'il ressentait, comme ses camarades, à l'idée de prendre part à cette palpitante histoire de contre-espionnage qui se déroulait devant leurs yeux, et qui les impliquait directement.

Devant l'absurdité de l'offre, Bertrand dut réprimer plusieurs fois ses propres accès de rage. Aussi jugea-t-il opportun de consacrer le reste de la période à discuter de certaines choses, dont l'importance de combattre sans haine, et de se méfier des sentiments de vengeance qui font trop souvent dérailler les combats loyaux vers la mesquinerie.

L'échange fut houleux. Il faisait horriblement chaud. Et le pire, c'est qu'il était impensable de fermer les fenêtres à cause de cette chaleur, et ce malgré le bruit du boulevard Rosemont qui ajoutait au stress ambiant et incitait les élèves à crier. Après une demi-heure de vaine cacophonie, Bertrand mit un terme à l'exercice en allant fermer les fenêtres, à la consternation générale. Il prit soin de ne pas déchirer les rideaux, ce qui provoqua quelques éclats de rire.

Puis il monologua sur le type de valeurs qu'il souhaitait voir émerger de cette lutte : son discours fut bien sûr teinté de la philosophie de Bourdeau. Couverts de sueur, les élèves l'écoutèrent, plutôt respectueusement, et lorsqu'il crut avoir fait le tour de la question, Bertrand annonça que l'incident au salon des profs était clos, qu'il ne révélerait pas l'identité de son agresseur et qu'il ne porterait pas plainte non plus.

-Vous n'allez même pas porter plainte? fit l'élève d'origine italienne.

-Non. Et que tout le monde se tienne tranquille. Pas un mot au sujet de ça, ni au sujet du directeur.

-Mais qu'est-ce qu'on fait de son refus de répondre à nos lettres?

-S'il n'a pas encore donné signe de vie, c'est qu'il est en pleine réflexion. Alors, c'est pas le temps de jouer aux apprentis-pyromanes, clair?

La cloche sonna.

Le surlendemain, c'est-à-dire mercredi, la voiture du Père Labonté se gara pour la première fois depuis une semaine dans l'espace qui lui était réservé, tout juste devant l'entrée principale. Il sortit de sa Lincoln Continental et monta péniblement les marches : la réceptionniste remarqua qu'il titubait légèrement.

A dix heures trente, l'intercom grinça. Un responsable de niveau interrompit les classes et annonça un message de première importance de la part du directeur général. Il y eut un long silence. Dans la classe de Bertrand Gaucher, on se dévisagea, puis on échangea des plaisanteries que Bertrand ne put comprendre. Plusieurs élèves mirent les pieds sur leur pupitre. Voyant que le professeur ne réagissait pas, ils glissèrent un stylo derrière l'oreille et, avec un autre stylo fourré dans la bouche, firent semblant de fumer le cigare, l'air de dire : «Cause toujours, mon Tancrède».

-Chers élèves, chers professeurs : bonjour. Ici votre directeur, le Père Tancrède Labonté. Je prends la parole ce matin afin de clarifier certaines choses qui ont été dites récemment au sujet du texte que j'ai écrit à l'intention de vos

parents, et qui a donné lieu à toute une polémique. On m'a accusé de ne pas vous comprendre, on a parlé de mépris... mais sachez qu'il n'en est rien.

Bertrand était plutôt calme. La voix de Labonté semblait légèrement hésitante.

-Sachez, chers élèves, que je vous estime comme un directeur d'école se doit d'estimer ses élèves. Mais vous êtes des adolescents. Vous vivez dans un monde en pleine ébullition, qui vous rend sujets à l'influence de vos contemporains, des institutions, des modes et des courants dominants. C'est contre cela que je m'insurge dans mon texte. La culture adolescente, ou l'inculture adolescente devrais-je dire, me paraît condamnable dans son état actuel et je ne vois pas pourquoi je me tairais là-dessus. Au contraire, j'estime qu'il est de mon devoir de paver la voie à une réflexion sur le genre de culture que nous souhaitons voir fleurir dans notre Académie. Je ne regrette donc pas du tout d'avoir écrit ce texte. Cependant, je déplore qu'il ait été interprété comme un manifeste haineux dirigé contre la jeunesse québécoise. Et je trouve regrettable que vous n'ayez pas compris l'esprit qui l'anime. Si vous l'aviez lu sans préjugés, vous y auriez reconnu des intentions louables.

Il était évident que Labonté lisait un texte soigneusement préparé.

-D'ailleurs, le fait que vous ayez déformé mes idées prouve que ma dénonciation est pertinente. En effet, si les élèves d'une école privée aussi respectable que notre Académie se montrent hostiles à un discours prônant le dépassement, c'est que la barbarie est bel et bien à nos portes. Mais je ne vous en tiens pas rigueur, car le propre de l'adolescence est d'ignorer la portée de ses gestes, même les plus répréhensibles.

Plusieurs élèves battirent des pieds et imitèrent le cri du pingouin tout en mâchouillant leur crayon. Bertrand ferma les yeux.

-Par contre, je sais que ce soulèvement a été fomenté par certains professeurs, que je me vois obligé de qualifier de mal intentionnés : c'est pourquoi j'en appelle à votre bonne foi, chers élèves, pour terminer l'année dans le calme et faire fi de ces agitateurs, fussent-ils vos professeurs. Vous avez la chance de faire partie d'une tradition d'excellence qui dure depuis plusieurs générations, je vous implore donc de n'accorder aucun crédit aux deux ou trois professeurs qui ont succombé à la tentation de régler leurs problèmes personnels en se servant de vous.

Il y eut un silence. L'intercom émit un faible grincement. Les élèves regardèrent Bertrand, puis, sans doute par solidarité, se rassirent convenablement.

-Bonne fin d'année, et surtout bons examens. Tâchez de nous faire honneur comme d'habitude.

On entendit un second grincement, plus fort celui-là, puis rien. Les élèves cessèrent leurs bouffonneries.

-Quelqu'un a compris ce que veut dire notre directeur? demanda Bertrand. Sans même lever la main, une petite timide assise devant prit la parole.

-Moi monsieur.

Le professeur ne s'en formalisa pas : cette première de classe n'avait guère l'habitude de passer outre les conventions, alors il la laissa s'exprimer.

-M. Labonté dit qu'on ne sait pas lire et qu'on est des barbares. Il dit aussi que c'est à cause de vous et de monsieur Jolicoeur si on s'est révolté.

-C'est ce que j'ai cru comprendre, confirma le professeur.

Un autre élève ajouta :

-Mais il n'a rien dit au sujet du plagiat!

-Pas un traître mot, en effet. Et vous savez ce que ça veut dire?

La petite timide surprit tout le monde en mâchouillant :

-*Qui-ne-dit-mot-con-sent*. Il sait qu'il est coupable, il n'a même pas nié avoir copié le livre du philosophe.

Des chuchotements emplirent le local. Le débat s'engagea aussitôt. La grogne était de plus en plus manifeste, alors Bertrand décida de ne pas s'en mêler et de les laisser discuter entre eux.

Dix minutes avant la cloche, un cri de ralliement émergea : "ON-FAIT-LA-GREVE! ON-FAIT-LA-GREVE! ON-FAIT-LA-GREVE!" La petite timide se leva et fit un pas en direction de la porte. D'un bloc, les autres élèves se levèrent à leur tour et sortirent de classe, de façon totalement anarchique. Comme si les proportions que prenait cette histoire-là achevaient de le dépasser, Bertrand mit plusieurs secondes à réagir. Le slogan se répandit dans le corridor, jusqu'à la classe de François qui ne tarda pas à y ajouter sa voix : "ON-FAIT-LA-GREVE!" Le cri fut rapidement décuplé.

Les élèves coururent partout dans le corridor, non loin des locaux de Bertrand et de François, avec un affolement indescriptible. Ils ouvrirent les portes des autres classes et invitèrent tout le monde à grossir leurs rangs.

Les responsables de niveaux affluèrent en agitant leur petit carnet rouges. Ils tentèrent de noter les noms des élèves et professeurs qui osaient perturber l'avant-dernière journée de cours, mais ils y parvinrent difficilement tant la confusion régnait. Cela dura environ deux ou trois minutes, le temps que Bertrand revienne à lui-même et réalise l'ampleur du gâchis. Il sortit de classe et courut derrière son groupe, puis siffla de son sifflement le plus strident : plusieurs élèves figèrent. Il leur gueula de s'arrêter immédiatement et à son grand étonnement, tous obéirent. Les siens du moins. Son index pointait vers la salle de classe ; son visage, dur et froid, menaçait de représailles quiconque continuerait de foutre le bordel.

Sous le regard amusé du plus jeune des cinq responsables (le dénommé Ladouceur), les élèves rentrèrent docilement. Bertrand referma sa porte. Il y eut un court silence ; puis la petite timide, sous l'effet de l'adrénaline, défia Bertrand en montant sur son pupitre. Elle hurla : «GREVE! GREVE! GREVE!» Bertrand ne dit rien. Les autres montèrent à leur tour et hurlèrent à l'unisson : «GREVE! GREVE! GREVE!» Ils se rassirent et entamèrent entre eux un débat passionné, portant sur le plan de match qu'il convenait d'adopter. Bertrand ne réagit pas. C'eut été inutile, et il le comprenait plus que jamais : le combat était maintenant hors de contrôle. Hors de son contrôle, à tout le moins

Trois minutes avant la cloche, cependant, il parvint à les faire taire en haussant le volume et en se montrant menaçant.

-Bon, ça va faire, tout le monde s'assoit. Cessez donc d'être ridicules... Quel genre de grève pensez-vous pouvoir faire alors qu'il vous reste huit périodes avant la fin de vos études secondaires?

Plusieurs baissèrent la tête.

-C'est pas le temps de tout bousiller!

-Mais monsieur...

-Non, non, non et non! Vous allez arrêter vos conneries et commencer à réfléchir un peu. C'est pas en bousillant vos examens que vous allez gagner quoi que ce soit.

On rouspéta brièvement, puis le silence s'imposa de nouveau. Sentant qu'il ne pouvait les laisser filer sur une note discordante, Bertrand se dépêcha d'ajouter, juste avant la cloche :

-O.k., c'est vrai, le Père ne veut rien comprendre... et c'est vrai qu'il vous prend pour une bande de cons, qu'il ne mérite pas d'être directeur d'école, etc., je suis entièrement d'accord avec vous. Mais au lieu de compromettre votre

année, écrivez-lui donc encore, montrez-vous insistants, manifestez votre insatisfaction suite à son message à l'intercom. Il ne pourra pas se défilier éternellement.

-Et s'il répond pas?

-S'il ne répond pas...

Bertrand chercha. Après avoir soupesé deux ou trois alternatives, il leur suggéra de contenir leur rage au moins jusqu'au bal, au Sheraton. Le Père n'y serait pas, c'était évident, pas plus que ses sbires habituels ou que les avocats de son conseil d'administration. Ce serait donc le temps de lâcher son fou. Pas avant.

-D'ici là, conclut-il, je me charge de corriger votre directeur.

-Et comment, je vous prie? fit l'un d'eux, visiblement méfiant.

Bertrand eut aussitôt une idée qui le sauva.

-A l'occasion de la dernière Soirée Portes Ouvertes, demain, je vous promets que ça va péter comme une bombe au kiosque de français de 5e secondaire.

Intrigués, les élèves se consultèrent du regard ; puis ils abandonnèrent leurs revendications. Une fois de plus, à contre-coeur, ils choisirent de respecter le mot d'ordre de M. Gaucher, non sans cacher toutefois une certaine impatience teintée de scepticisme. Quand la cloche sonna, Bertrand poussa un immense soupir de soulagement. Un à un, les élèves défilèrent devant lui et le fixèrent sans aucune expression.

La petite timide s'approcha.

-On commence à vous trouver un peu mou, monsieur Gaucher. Nous, on est prêts à bousiller les examens s'il le faut... on doit tenter quelque chose, et vite, sinon Labonté va encore nous écraser.

Il ne répondit pas. Les derniers élèves quittèrent le local.

Une fois la porte close, Bertrand resta figé pendant de longues secondes. Il s'installa ensuite devant la fenêtre, et s'assit là où s'asseyait ordinairement cette petite timide, celle qui avait surpris tout le monde quelques minutes plus tôt en condamnant avec fermeté le message du directeur. A l'Académie Rosemont, on savait depuis fort longtemps que cette élève-là, extraordinairement douée, recevrait la médaille du gouverneur général du Canada après les examens finaux. Voilà pourquoi tout le monde s'étonna de la voir s'agiter de la sorte, alors qu'elle était si près du but, et même faire figure de leader spontané de cette jacquerie étudiante.

Bertrand suivit du regard la circulation sur le boulevard Rosemont, particulièrement lourde en cette heure de pointe. Il en fut vaguement hypnotisé, exactement comme il l'avait été avec la balle de tennis au parc Lafontaine deux semaines auparavant. Il sentit alors en lui une perte d'énergie, un vide profond qu'il n'arriva pas à expliquer. Le regard des élèves, défilant un à un devant lui, revint le hanter. Il sentit un malaise. Cela ne dura guère longtemps, mais une fois le malaise disparu, il repensa à la future récipiendaire de la médaille du gouverneur... et un sentiment de honte s'empara de lui. L'évidence de sa lâcheté le mit dans un horrible état de panique : «Au fond... qu'est-ce que j'ai risqué là-dedans? Les principes... l'intégrité... la vocation... Foutaise. Tout ça n'était que foutaise. Je me suis lancé là-dedans pour sauver ma petite peau en discréditant Labonté.» Il pensa ensuite à Gilles et à François, dont le casier à l'Académie était resté presque vierge jusqu'aux récents événements... puis à ses élèves, qui n'étaient qu'à quelques mètres de la ligne d'arrivée : il réalisa que tous avaient quelque chose à perdre dans cette croisade. Tous sauf lui.

Il comprit alors les véritables motivations qui l'avaient poussé à entreprendre cette bataille, et comprit pourquoi il avait plusieurs fois tenté de freiner l'ardeur des autres rebelles.

Sur le boulevard Rosemont, un camion klaxonna. Bertrand sortit de sa torpeur et le cauchemar prit fin. Il se secoua le corps et réalisa qu'il devait effacer au plus vite de sa mémoire cette faiblesse momentanée. Il ouvrit donc la fenêtre et cria en direction du boulevard Rosemont : «NO WAY! Je vais pas m'apitoyer sur mon sort, c'est Labonté qui doit écoper.» Et il quitta son local en pensant aux préparatifs du kiosque de français, pour la toute dernière Soirée Portes Ouvertes de l'année 1991.

Le lendemain, juste avant de recevoir leurs invités au kiosque de français, Bertrand et François accueillirent deux anciens participants de l'émission la Course Destination Monde, Karina et Sébastien. Karina avait été l'élève de François quatre années auparavant, à l'époque où il enseignait au Collège de la Rive Sud. Au retour de son périple planétaire, elle avait accepté de venir présenter quelques-uns de ses films, et, par chance, son collègue Sébastien avait pu l'accompagner.

Évidemment, François les avait mis au courant de l'histoire du plagiat et de cette singulière fin d'année, ce qui les avait passablement amusés, car après leurs multiples péripéties autour de la planète, ce petit scandale bon enfant

(pour eux du moins) venait agrémenter leur quotidien devenu terne : aussi acceptèrent-ils sans hésitation de se plier à la machination qu'avait orchestrée François, qui impliquait plus spécifiquement Sébastien.

Le kiosque de français 5e secondaire était aménagé dans le salon des profs. Parents et élèves ne tardèrent pas à remplir la vaste pièce, et devant un auditoire composé d'un cinquantaine de parents et de deux fois plus d'élèves, Karina et Sébastien présentèrent quelques-uns de leurs meilleurs films. Une période d'échanges s'ensuivit, où chacun y alla de sa petite question banale : *Combien cela vous a coûté? Quel pays avez-vous préféré? Quel a été votre plus grande déception? Avez-vous des anecdotes à raconter?* Etc.

L'échange dura une quinzaine minutes, puis ce fut le vide. Pour combler l'affreux silence, François y alla d'une question additionnelle :

-Sébastien, on t'a surnommé le «poète de la course» cette année, à cause de tes commentaires particulièrement imagés et de tes fréquents clins d'oeil aux grands poètes. Si tu avais un seul recueil de poésie à emporter sur une île déserte, ce serait lequel?

Le globe-trotteur fit mine de réfléchir. Il se gratta le crâne avec ses ongles, puis, d'un air vague et rêveur :

-Sûrement l'intégrale de Claude Gauvreau. Sûrement.

Il y eut un silence décapant. Dehors, on entendit un énorme camion vrombir, ce qui eut paradoxalement l'effet de détendre l'atmosphère.

-Et si tu avais un seul poème à retenir de Gauvreau?

-Oh, il y en a sûrement trois ou quatre... mais je crois que je choisirais l'*Ode à l'ennemi*. C'est un horrible cri du coeur, affreusement humain.

On murmura dans la salle. Sébastien enchaina.

-Curieuse coïncidence, tu vois, parce que j'ai justement une anthologie de poésie québécoise dans mon sac. Attends un peu que je m'étire.

Il fouilla longuement et en sortit un livre épais, à couverture rosâtre.

-L'*Ode à l'ennemi* doit être quelque part là-dedans.

Il l'ouvrit, chercha un peu, puis confirma. François dit :

-Pourrais-tu nous en lire un extrait?

On murmura dans le salon. Les élèves affichaient tous un sourire et des yeux pétillants.

-Je peux vous le lire au complet, si ça vous branche.

Bertrand répondit qu'un seul poème, pourquoi pas l'*Ode à l'ennemi*, suffirait à faire goûter à l'auditoire la belle démente de Claude Gauvreau.

L'affreux silence persista dans la salle. Dehors, c'était le calme plat, comme si la circulation automobile s'était retenue le temps que Sébastien ne s'exécute.

Soudain, juste comme il s'apprêtait à lire, un responsable de niveau vint se planter dans le cadre de porte. Il sortit un stylo et un carnet rouge, celui qu'il avait l'habitude de laisser entrevoir sortant de sa poche, et se croisa les bras. Les doigts alertes, il attendit. Certains parents se mirent à parler à voix basse, mais les élèves demeurèrent impassibles.

Cette apparition imprévue sembla stimuler le globe-trotteur, qui grimpa sur la table, sous les applaudissements de Bertrand, François et Karina, puis de quelques élèves complices. Sébastien salua l'auditoire.

-L'*Ode à l'ennemi*, du regretté Claude Gauvreau.

Il y eut une pause, pendant laquelle Sébastien observa l'auditoire et le luxueux salon des profs. Puis il se lança à l'assaut du poème. Au grand bonheur de François, il n'épargna rien : les «ouistitis pourris», les «vils carnivores», les «cochons de crosseurs de fréchets de cochons d'huiles de cochons de caïmans de ronfleurs de câlices de cochons de rhubarbe de ciboire d'hosties de bordels de putains de saints-sacramans», tout fut prononcé avec emphase. Bertrand, lui, affectait un air grave.

Le lecteur mima chaque mot sans aucune pudeur, et sa voix papillonna avec arrogance. Après un certain temps, François, confronté au silence glacial de l'auditoire, ressentit lui aussi un malaise. Quand survint la phrase : *Le petit doigt fera merveille dans le fessier de l'abbesse. Baisse tes culottes! Nous ne sommes plus des garçons prévenants!*, une femme dans la cinquantaine se leva et quitta la salle sans faire de bruit, visiblement dégoûtée. Bertrand comprit qu'il devait interrompre Sébastien, mais il n'osa pas encore, comme si quelque chose l'en empêchait.

Sébastien retira sa ceinture ; l'auditoire retint son souffle. Pour accentuer la violence de la strophe suivante, il asséna des coups de fouet sur le bureau en criant : «YAAA! YAAA! YAAA!», puis il enchaîna : «*Pas de pitié! Les aubes ridubonlantes crèvent, et crèvent, et crèvent l'odeur pâle des maisons en chaleur. La dame au doigt de porcelaine...* (il empoigna sa cravate et fit mine de la masser sensuellement) *se maturbe sur les aines de ma cravate blasphémeuse*».

Il y eut une stupeur. Des murmures. Ignorant jusqu'où l'énergumène se rendrait dans sa folie théâtrale, Bertrand consulta François du coin de l'oeil et pour la première fois, pour la toute première fois, il le sentit terrifié. Bertrand se leva, face au public, et se mit à applaudir en regardant Sébastien afin

signifier à l'auditoire que la séance était finie, et qu'on venait d'assister à un grand moment de poésie-vérité.

En faisant un geste exagérément ample, il dit d'une voix chevrottante :

-Mesdames et messieurs, Sébastien Pagé, de la Course Destination Monde, le poète de l'édition 1990-91!

Karina et François applaudirent aussi. Les deux tiers de la salle les imitèrent, puis ce fut l'assemblée au complet. Plusieurs paraissaient soulagés que cette apologie de la vulgarité prenne fin.

A l'exception des élèves, les invités sortirent précipitamment. Le responsable de niveau, toujours planté là, resta stupéfait un moment, mais revint vite à ses sens.

-Jolicoeur et Gaucher, vous deux, vous venez de signer votre arrêt de mort. Je vais me faire un devoir et même un plaisir d'informer tout le personnel de ce que je viens d'entendre ici. Vous êtes cuits. Deux minables «has been». Y a pas un syndicat au monde qui va accepter de vous défendre.

Il quitta. Le poète de la Course, lui, fut le seul à en rire.

François chuchota à Bertrand :

-Shit... ça commence à être moins drôle. J'ai envie de varger, mais je commence à avoir la chienne aussi. Penses-tu qu'on est allé trop loin?

Bertrand n'eut pas le temps de répondre. En moins de deux, les étudiants les empoignèrent et les soulevèrent afin de les porter en triomphe en dessinant des cercles dans le salon des professeurs, tout en gueulant «GAUVREAU! GAUVREAU! GAUVREAU!» Bertrand et François ne purent rien faire d'autre que de se laisser porter.

Quand tout fut fini et que les élèves eurent quitté le salon, les deux profs nettochèrent et se dépêchèrent à fuir l'Académie qui, à leurs yeux, devenait de plus en plus sinistre. Ils invitèrent Karina et Sébastien au restaurant *L'Express*, rue Saint-Denis, où Gilles ne tarda pas à les retrouver et à réclamer un compte rendu détaillé de ce nouvel épisode, auquel il n'avait pu prendre part, ayant été retenu au kiosque de musique. Le souper fut des plus apaisants. A l'abri de la vindicte, on lui raconta avec force exagération le délire de Sébastien mimant *l'Ode à l'ennemi* ; puis la conversation dériva vers autre chose, et, de fil en aiguille, tous finirent par oublier l'incident.

Trois jours plus tard, ce fut le début des examens, qui furent compliqués par l'attitude de certains élèves qui disaient avoir le droit de plagier à leur guise.

Il fallut plusieurs interventions musclées de la part des responsables de niveaux, appuyées de menaces du comité de parents, pour qu'ils cessent enfin leur chahut. Quand tout fut terminé, les sbires de Labonté épongèrent leurs sueurs : ils avaient eu chaud, car un boycott des élèves les eût obligés à annuler certains examens, puis à justifier cette annulation au Ministère. Ce qui eût été périlleux. Mais contre toute attente, les choses se déroulèrent plutôt bien, même en classes terminales. Fidèles à la consigne de leur prof de français, les finissants ne boycottèrent rien et prirent même un certain plaisir à pousser au maximum leur zèle de révision, «pour montrer à Tancrède qu'on est pas des trous d'culs».

Trois jours plus tard, au bal de fin d'études, les finissants s'éclatèrent à leur guise. Seuls quelques profs favorables à la croisade contre Labonté osèrent s'y pointer.

L'opinion du personnel enseignant se polarisa au cours des derniers jours. Une quinzaine de profs affichèrent clairement leur sympathie à l'égard de la jacquerie alors qu'une vingtaine se liguèrent derrière les responsables de niveaux pour dénoncer les *brasseurs de merde qui vont nous faire perdre nos jobs*. Quand aux vingt-cinq autres, plutôt hostiles à Labonté, il était impossible de savoir s'ils auraient le courage de se prononcer contre ce dernier en assemblée syndicale : car il était question qu'une importante réunion ait lieu sous peu, où une motion de blâme serait déposée par l'exécutif. Il était même question que l'on se prononce sur l'avenir immédiat de Labonté à l'Académie.

Bref, toutes ces incertitudes étaient dans l'air lorsque, le soir du bal au Sheraton, le 27 juin, Gilles, Bertrand et François acceptèrent l'invitation des organisateurs à monter sur scène tout de suite après le repas. On leur faisait l'honneur de lancer officiellement le party en interprétant un vieux succès des Beatles. Quand les élèves virent leurs profs empoigner le micro, la guitare et la basse, ce fut le délire, et les trois premières notes de *Twist & Shout* décuplèrent cet émoi : en se trémoussant à la manière de leurs idoles, les trois rebelles interprétèrent sans bavure ce grand classique de la culture rock. Quelques jeunes filles, volontairement hystériques, simulèrent un évanouissement collectif qui provoqua aussitôt l'hilarité.

Loin du patron et de ses sbires, les trois rebelles goûtèrent pleinement ce triomphe, qu'ils arrosèrent de quelques pas de danse afin de marquer la

dernière mesure de *Twist & Shout*. La foule en redemanda aussitôt : «ENCORE! ENCORE! ENCORE!»

Ils se consultèrent du regard, puis Gilles saisit le micro et annonça :

-Le bon gars, de Richard Desjardins.

Il connaissait les accords et ses acolytes savaient le texte par coeur. Ils entamèrent la chanson. L'atmosphère survoltée fit oublier à François ses appréhensions de la veille, ce qui le poussa à évacuer toute sa rage vis à vis de Labonté, avec moult effusions. Mais sa transe trahissait son impuissance, car le temps jouait définitivement contre la cabale anti-labonté, et il le savait. C'était d'ailleurs pour cela que Labonté se faisait si discret : avant de régler ses comptes avec les belligérants, il attendait que la poussière retombe un peu.

Tout au long du *Bon gars*, François et Bertrand se collèrent contre le micro devant un auditoire plutôt ivre et magnifiquement silencieux, ravi d'entendre cette satire joualisante de l'idéal banlieusard dans la bouche de leurs propres profs.

-Quand j'vas être un bon gars, pas d'alcool pas d'tabac, m'as rester tranquille, m'as payer mes bills, m'en vas apprendre l'anglais, m'as l'apprendre pour de vrai. Quand j'vas être un bon gars, pas d'alcool pas d'tabac, m'as mettre des bobettes, m'as lire la gazette, m'as checker les sports, m'as compter les morts.

Stimulé par le mot «morts», que les deux chanteurs étirèrent jusqu'à provoquer une horrible diphtongaison, trois élèves beuglèrent :

-LA MORT, TANCREDE! LA MORT!

Tout le monde éclata de rire, sauf Bertrand. Ils poursuivirent.

-M'as passer mon check up, m'en vas faire mon ketchup, on va voir c'qu'on va voir : m'as m'forcer en ciboire!

En réponse à ce juron malséant, les fêtards firent un long "wouuuuu", faussement réprobateur il va sans dire.

-Quand j'vas être un bon gars, pas d'alcool pas d'tabac, j'vas avoir l'esprit d'équipe, impliqué tout' le kit, m'as cramper en masse, m'as m'tailler une place.

Quelqu'un cria : «LADOUCEUR, GROS TÊTEUX DE BOSS!!!»

On applaudit et on siffla. Bertrand, stupéfait que l'identité de son agresseur fût connue de tous, sursauta. Il en resta tellement décontenancé qu'il oublia les paroles de la strophe suivante. François dut poursuivre seul.

-Quand j'vas être un bon gars, m'as gravir les échelons, m'as comprendre mon patron...

Là, il sortit de son texte et gueula :

-TANCREDE, MON GROS PORC!

Bertrand le fustigea du regard, mais François, trop absorbé par son délire, ne se rendit compte de rien. Toujours seul, il enchaîna :

-M'as faire assemblant qu'y est intéressant! L'argent va rentrer, pas trop trop mais steady, ma photo laminée, «L'employé de l'année»...

Et en sautillant comme un gamin, il ajouta :

-LADOUCEUR! LADOUCEUR! L'EMPLOYÉ DE L'ANNÉE!

Cette fois-ci, Bertrand n'en put plus. Il cria quelque chose d'inaudible à François -un reproche, sans doute : le ton vindicatif de ce dernier le hérissait tellement qu'il se résigna à descendre de scène et à le laisser terminer seul. Que des élèves un peu chaudasses s'excitent et déraillent le soir de leur bal, passe encore : mais que son ami sombre ouvertement dans la mesquinerie... non. C'était un aveu d'impuissance que Bertrand ne pouvait supporter.

François ne réalisa même pas la défection de son ami. Il poursuivit, les yeux bien clos :

-Bon ben là ça va faire, m'as descendre en enfer, m'as flauber ma paye, m'as aller vendre des bouteilles, m'as rouler mon journal, m'as câler l'original, m'as virer su'l'top, pas de cadran pas d'capote ; m'as trouvé mon nom tatoué su' son front, à va dire : "Aaaaaaaaahhhhhhh! Enfin un bon gars!"

«ENCORE! ENCORE!», scanda la foule. Gilles s'approcha de François et lui glissa à l'oreille que Bertrand leur avait fait faux bond. Cela sembla inquiéter François un moment, mais la foule le supplia aussitôt de poursuivre et il oublia tout. Il glissa à l'oreille de Gilles :

*-On leur joue *The End*, des Doors... tu connais?*

Il prit le micro et annonça le titre, que les fêtards saluèrent encore plus bruyamment que *Twist & Shout*, et pour cause : vingt ans après sa mort, le chanteur des Doors était toujours considéré comme le grand gourou de la contre-culture et des paradis artificiels. *The End*, une pièce lente et douce, obligea la foule à se calmer.

François commença.

-This is the end, my only friend... the end. This is the end, beautiful friend... the end.

Bertrand était dans la foule. Bien qu'il connaissait *The End* par coeur, il refusa de monter sur scène, indisposé d'avance par la finale fielleuse de ce texte revancharde, à saveur oedipienne. Dans l'espoir de se calmer un peu, il écouta tout en considérant les lieux. La salle du Sheraton était énorme et à peine

éclairée. Une cloison mal insonorisée la séparait de la salle d'à côté, où il y avait un autre bal, de sorte que pendant les rares moments de silence, on entendait la musique des voisins.

François et Gilles exécutèrent *The End* sans effusions particulières. Tel un adepte du psychédéisme, François ferma les yeux et se balançait la tête anarchiquement. Quand il entama le dernier couplet, Bertrand pensa : «Non non... il va pas s'abaisser jusque-là... il a beau être un peu chaud, il va quand même pas...»

A ce moment précis, François saisit le micro, marcha d'un bout à l'autre de la scène et agita la tête dans tous les sens. Il gueula une série d'incantations barbares pendant que Gilles, imperturbable, plaquait toujours ses accords sur le vieil orgue Hammond. Et ce que Bertrand redoutait tant se produisit : François termina la chanson exactement comme Jim Morrison le faisait dans les années soixante.

-Father... Father... I want to kill you!

La foule cria son enthousiasme. Totalement en transe, François ajouta un mot, un seul, à la finale de *The End*.

-Mother... Mother Jane... I want to...

«Jane» était le prénom de la bibliothécaire de l'Académie Rosemont, maîtresse (présumée) de Labonté et, bien entendu, rapporteuse de premier plan.

François hurla au micro :

-...Mother Jane, Mother Jane... I WANT TO FUCK YOU!

Ce fut la liesse, le déchainement total. Les fêtards brandirent le poing et crièrent en chœur, sans une seule note discordante : «FUCK YOU, LABONTÉ! FUCK YOU!»

Abasourdi, Bertrand mit quelques secondes à réagir. Puis il bouscula les élèves qui obstruaient le chemin et se faufila jusqu'à la scène, où il parvint d'un seul bond ; il se rua directement sur François, qui jubilait toujours, lui arracha le micro, le prit par le bras et tenta de l'emmener en coulisse... mais François se raidit et le repoussa vivement. Alors Gilles, soucieux d'éviter une rupture de ton, continua de jouer. Les élèves applaudirent et sifflèrent à tout rompre.

Bertrand cria à François :

-O.k., ça va faire, t'as fait ton show, débarrasse!

-Pas tout de suite, il manque un couplet.

François saisit le micro et s'éloigna de Bertrand, mais ce dernier l'empoigna une seconde fois par le bras et le poussa rageusement. Dans la salle,

tout le monde crut à une mise en scène longuement planifiée. François le fustigea du regard. La foule hurlait. Bertrand asséna un violent coup de pied au cul de François et le poussa vers l'arrière. Encouragé par la foule, il recommença deux fois, trois fois, quatre fois... et parvint finalement, avec une rare violence, à le faire reculer jusqu'aux coulisses, où ils en vinrent aux coups.

Ce fut Gilles qui, alerté par le vacarme, alla les séparer, non sans peine toutefois : car si François était parfaitement saoul, Bertrand n'en était pas moins ivre de rage.

Une fois le calme revenu, Gilles alla sur scène dire aux fêtards que leurs profs avaient eu un petit malaise -rien de grave- et qu'il fallait continuer de s'amuser sans eux. Ce qu'ils firent tous, sans exception. Dans un climat de confusion totale, Gilles reconduisit ses deux amis en voiture.

Peu à peu, ceux-ci recouvrèrent la raison... mais aucun des trois ne put dormir cette nuit-là.

C'était le lendemain, en fin de soirée. Depuis plusieurs heures déjà, les trois éclopés buvaient et égrenaient le temps sur la galerie de la rue Papineau, où ils avaient presque vidé à eux seuls une caisse de vingt-quatre.

Au tout début de la soirée, quand Bertrand ouvrit la porte à François, les deux se ruèrent dans les bras l'un de l'autre, couverts de honte autant que d'ecchymoses : jamais auparavant ils ne s'étaient brouillés ainsi, d'où l'émotion de se retrouver, avec vingt-quatre heures de recul, dans de meilleures dispositions. D'ailleurs, ils ne s'en voulurent nullement. Et la solidarité les rappela vite à l'ordre : il fallait fourbir les armes en prévision de l'affrontement du lendemain, la réunion syndicale.

La soirée passa donc ainsi, dans l'alcool et la médisance. Comme s'ils avaient souhaité retarder le plus longtemps possible l'élaboration de leur stratégie, Gilles, Bertrand et François bavardèrent de tout et de rien sans jamais faire référence au borbier où ils s'étaient enfoncés à Rosemont. Quand minuit sonna, toutefois, ils ne purent esquiver davantage leur destin : dans quelques heures se tiendrait la réunion où leur avenir se jouerait. Car ce serait tout ou rien, et ils le savaient : ou bien ils convaincraient la majorité des profs d'appuyer la motion de blâme contre Labonté, ou bien ils s'enligneraient pour une carrière de misères, sans doute ailleurs qu'à l'Académie Rosemont.

La première chose sur laquelle il fallut s'entendre fut la nomination d'un porte-parole.

-C'est é-vi-dent, dit François en faisant mine de chercher ses mots.

Gilles approuva ce choix, tout en regardant Bertrand pour s'assurer de son consentement.

-De toute façon, fit Gilles le regard flou, c'est toi qu'on associe le plus souvent à l'histoire du plagiat. T'as la parole facile, ils te respectent, ils vont t'écouter.

Bertrand ne s'y opposa pas. Non pas qu'il eût envie d'assumer le leadership de cette galère, qu'il sentait couler depuis la menace de boycott des examens finaux, mais il savait fort bien qu'il était le mieux placé pour convaincre les «mous», ceux dont leur sort dépendait.

Quand cette question-là fut réglée, et quand Bertrand les eut assurés «qu'il savait ce qu'il avait à dire», le temps vint de départager les pour et les contre parmi leurs collègues. Des kyrielles de noms furent alors lancées : on analysa le comportement de chacun ces derniers temps, sa façon de s'adresser à eux, son passé vis à vis de Labonté, ses dettes envers l'Académie, son discernement, sa fierté personnelle, etc.

-Ceux qui ont moins de quarante ans, avec femme, enfants, maison et tout le bataclan, dit Gilles, on peut faire une croix dessus tout de suite : ils vont avoir la chienne.

Du côté des «contre», il y avait indiscutablement les responsables de niveaux, les profs ayant une dette de reconnaissance envers Labonté et quelques-uns peu enclins à cautionner un mouvement aussi déstabilisant. On évalua les «irréformables» à une vingtaine, au maximum, soit le tiers du personnel enseignant.

Du côté des «pour», ils arrivèrent à peu près au même nombre. C'étaient surtout des profs désireux de se débarrasser une fois pour toutes du tyran de Labonté. Ils étaient soit jeunes et insouciants, soit vieux et écoeurés. Il restait donc un tiers de mous à convaincre -des gens qui, si on leur garantissait que la destitution du d.g. n'aurait aucune incidence sur leur emploi, voteraient probablement en faveur.

-Un tiers seulement! fit François en tapotant le dos de Bertrand. T'es capable, mon Bert'!

Gilles emprisonna la main de Bertrand et lui dit :

-Mets-y le paquet, passe par toutes les émotions... sors-leur les chiffres, les trous dans les bilans financiers, rappelle-leur les scandales, les histoires de moeurs, les détournements de fonds...

Bertrand l'arrêta.

-Non.

Gilles et François se regardèrent avec étonnement.

-On n'a rien pour appuyer ça. C'est une réunion syndicale, les gars, pas une bacchanale de la rue Papineau. Tout le monde sait que Labonté est un être immonde, mais il faut éviter les coups en bas de la ceinture, même si on sait que ce qu'on dit est vrai, et s'en tenir ex-clu-si-ve-ment au plagiat. Non, pas juste au plagiat : à son défaitisme, à son pessimisme, à sa méconnaissance des jeunes, à son mépris, à son refus de participer à la Dizaine de la Culture, à son silence devant les lettres des élèves, à son message à l'intercom...

Les deux autres firent signe qu'ils étaient d'accord. Bertrand leur rappela qu'ils pouvaient eux aussi prendre la parole. Ils renouvelèrent leur serment d'amitié, puis, jusqu'à deux heures du matin, malgré un crachin persistant, ils burent à leurs succès sur la galerie de la rue Papineau.

En sortant, François glissa sur une marche du vieil escalier de bois et tomba. Gilles, encore tout chaudasse, tenta de le soulever, mais tomba lui aussi. Bertrand se précipita pour les aider... mais dès qu'il mit le pied dehors, il s'affala à la renverse. Avec peine et maladresse, ils finirent tous trois par se relever en se plaignant simultanément de toutes sortes de maux. François leur dit que ça lui rappelait sa tante Gertrude, surtout quand l'humidité réveillait son rhumatisme. Encore sous le choc, ils se regardèrent furtivement... puis on entendit retentir, dans l'écho de la rue Papineau, un furieux éclat de rire.

Bertrand les accompagna jusqu'au coin de la rue, puis il rentra. Pour une deuxième nuit consécutive, il eut du mal à s'endormir. Il se tourna d'un côté et de l'autre et changea d'oreiller chaque demi-heure, sans jamais trouver le sommeil. Il ressassa mille fois son discours dans sa tête ; et mille fois il en modifia la structure, le contenu, les conclusions... Finalement, il se découragea et opta pour les périls de l'improvisation. «On verra tout ça sur place, pensa-t-il, y a rien de tel que le pif. Si j'arrive à en convaincre une douzaine...»

Et il s'endormit, encore saoul, avec la certitude que cette bataille-là serait sa dernière à l'Académie.

La réunion débuta à quatorze heures, comme prévu. Exceptionnellement, tous les profs s'y pointèrent et personne ne fut en retard.

Une atmosphère écrasante accueillit les trois profs rebelles lorsqu'ils franchirent, à deux heures pile, la porte du somptueux salon des profs. Comme presque tous leurs collègues, Bertrand, Gilles et François étaient vêtus d'un simple jeans et d'un t-shirt. A leur grand étonnement, le comité exécutif du syndicat avait choisi de ne pas assumer la présidence de l'assemblée ce jour-là : ils avaient plutôt fait appel à un avocat spécialisé en litiges, associé à un des plus prestigieux bureaux d'avocats de Montréal.

A deux heures cinq, l'avocat se présenta. Mais il eut à peine le temps d'énoncer les règles de fonctionnement que plusieurs contestaient déjà sa présence.

-C'est une affaire qui concerne les profs seulement! entendit-on.

Le président du syndicat dut prendre la parole pour justifier la présence de l'avocat, ce qui lança un premier débat qui en indisposa plusieurs. Après d'âpres négociations, il fut entendu que l'avocat n'excéderait pas ses fonctions de président d'assemblée, et que sa présence n'avait pour but que de rendre la réunion neutre et équitable. On finit par l'accepter comme un moindre mal, et on put enfin commencer.

La tension était manifeste : deux clans s'étaient regroupés, l'un à gauche et l'autre à droite ; quant à ceux que l'on avait ciblés comme mous, ils avaient pris place au centre. Bertrand, lui, s'était installé complètement au fond, près de la fenêtre de gauche, pour avoir une meilleure vue d'ensemble.

L'avocat fit d'abord lecture du préambule concernant les motifs de la réunion. Il fut surtout question du litigieux texte de Labonté (que l'on n'osa pas appeler plagiat), et de sa défection, de son refus de reconnaître ses torts, du terrorisme au sein du corps professoral, etc. Le mot terrorisme fit sourire les responsables de niveaux. Bertrand regarda Gilles et François : d'un geste de la main, il leur fit signe de ne pas réagir.

On fit ensuite lecture de la motion déposée par l'exécutif syndical, dont le libellé allait comme suit : *Étant donné les circonstances entourant le plagiat d'un essai philosophique par notre directeur général et son attitude en découlant, un vote majoritaire de non-confiance tenu en cette assemblée signifiera automatiquement sa révocation par le conseil d'administration de l'Académie Rosemont, à défaut de quoi des moyens de pression pouvant aller jusqu'à la grève illimitée pourraient être pris par le corps professoral.*

Sitôt la lecture terminée, plusieurs mains se levèrent. Toutes étaient du côté des opposants, bien entendu.

-Je propose l'amendement suivant : «... un vote de non-confiance AUX DEUX TIERS de l'assemblée signifiera sa révocation...»

Il y eut des applaudissements suivis de huées. On vota à main levée : vingt-cinq pour, trente-cinq contre. Proposition rejetée.

Un second mécontent se manifesta. Bertrand eut un petit geste d'impatience, qu'il regretta aussitôt : il avait levé les yeux au plafond alors qu'on le regardait. Il s'en voulut.

-Je propose ceci : «... un vote majoritaire de non-confiance POURRAIT signifier sa révocation par le c.a., à condition que le c.a. approuve unaniment une telle motion...»

On chahuta du côté gauche de la salle. Un mou prit la parole.

-Avant d'aller plus loin, j'aimerais qu'on vote sur le mode de scrutin. Vous comprenez, monsieur le président, il est hasardeux de se prononcer à main levée sur des sujets aussi délicats... Je propose donc que chaque amendement fasse l'objet d'un vote secret, qui sera dépouillé uniquement par vous.

Quarante profs sur soixante votèrent en faveur de cette proposition.

On revint donc au vote sur la proposition précédente, concernant la modification au libellé. Le président la relut. Il distribua les bulletins de vote, les ramassa, puis fit le décompte : 27 pour, 33 contre. Proposition rejetée. Bertrand se croisa les doigts sous la table.

Du côté droit, quelqu'un proposa que l'on retire la dernière partie du libellé concernant les moyens de pression. Cette proposition-là fut battue aussi, mais par seulement 31 votes contre 29. De toute évidence, chaque nouvel amendement rapprochait le côté droit d'un premier gain. Les trois rebelles échangèrent des regards inquiets. Quant aux sbires de Labonté, constatant que leur stratégie portait fruits et qu'ils avaient tout intérêt à étirer le débat, ils revinrent à la charge avec une série de propositions d'amendements touchant la forme, la phraséologie, le lexique, etc. On fit changer une virgule, on remplaça «révocation» par «congé», on ajouta deux mots («le plagiat non autorisé d'un essai philosophique...»), et à «grève illimitée» on fit enlever le mot «illimitée». Ce fut interminable. Chaque proposition souleva un débat aussi passionné que stérile. Quand le président d'assemblée comprit que la manoeuvre du côté droit avait pour but de marquer des points auprès des mous (en leur donnant l'impression que leurs amendements ralliaient la majorité), il y mit un terme en

décrétant qu'à ce stade, les amendements subséquents ne modifieraient nullement l'esprit du libellé.

Depuis quatre-vingt-dix minutes déjà, Bertrand observait la scène en silence et notait le moindre argument que lui inspiraient les interventions adverses. Il était de plus en plus nerveux, et devait lutter pour le cacher.

En plus des amendements, il y eut bien sûr plusieurs débats, qui débordèrent presque tous sur des enjeux hors d'ordre. Le président en eut plein les bras : on s'invectiva de part et d'autre, on se répondit, on se renvoya les accusations, on prit la parole sans attendre son tour, on se leva, on se pointa du doigt, etc. Certains se menacèrent verbalement, d'autres physiquement. Bertrand passa sa main plusieurs fois dans ses cheveux, sans pourtant se rendre compte qu'il suait à grosses gouttes.

Bouillonnants eux aussi, Gilles et François restèrent néanmoins fidèles à la consigne de la veille : pas de coups bas. Bertrand s'efforça de demeurer stoïque, ce à quoi il parvint jusqu'à l'adoption du libellé par 37 voix contre 23. Ce fut pour lui une victoire morale, car à deux mots et une virgule près, ce libellé était exactement le même que le libellé initial -ce dont personne ne se rendit compte, sauf lui. Mais il s'interdit toute forme d'exubérance.

Il ne restait donc qu'à entendre les discours officiels, puis à voter. A trente-sept contre vingt-trois en faveur du libellé, plusieurs conclurent que c'en était fait de Labonté. Mais le vote pour le libellé était une chose, et celui pour la motion elle-même en était une autre. Bien que son option semblait en avance, Bertrand ne tint rien pour acquis, car tout pouvait basculer après les discours des porte-parole : lui du côté gauche, Ladouceur du côté droit. Les opposants se levèrent et se saluèrent. Bertrand cacha mal ses tremblements. Il offrit à son rival de commencer, ce qui fut accepté. Il se rassit donc et empoigna nerveusement son stylo.

Dès que Ladouceur commença, sa hargne et sa vulgarité firent bondir tous les professeurs du côté gauche. Tour à tour, il pointa Bertrand, François et Gilles, et les traita d'arrivistes, de «p'tits baveux qui s'imaginent que l'école leur appartient», de «brasseurs de marde», de «crouseurs d'étudiantes», etc. A chaque nouvelle insulte, ses supporters sifflaient et tapaient sur la table, ce qui provoquait automatiquement une réaction similaire du côté de leurs détracteurs.

Les mous, eux, se regardaient l'air de dire «l'après-midi va être long».

Ce fut effectivement long et houleux. Le tout dégénéra carrément lorsque Ladouceur, sur la foi de son père (qui était l'adjoint de Labonté) jura que la

cabale contre le directeur n'avait qu'un seul but : permettre à trois jeunes ambitieux de s'approprier la direction de l'Académie Rosemont. Plusieurs se levèrent et se haranguèrent vertement : l'étiquette et les convenances, seules, permirent d'éviter les coups. Après cette accusation lapidaire, la coupe déborda et l'on gueula de plus en plus fort ; on sacra, on brandit le poing... Quant au président d'assemblée, il remit sa démission avant que tout ça n'explose, et quitta le salon sur la pointe des pieds. Bertrand eut le réflexe de se lever pour le convaincre de rester, mais il se ravisa et se rassit aussitôt.

L'exécutif prit place à la table de la présidence. Les défenseurs du Père Labonté s'en prirent aussitôt à la légitimité du scrutin, et le débat reprit de plus belle.

Cela dura une autre demi-heure : les murs de l'Académie Rosemont en tremblèrent. A quatre heures trente, Bertrand, qui avait jusqu'alors gribouillé plein de notes, sentit une violente secousse traverser son corps, un frisson comparable à une décharge électrique. Il respira par à-coups, comme quelqu'un qui se réveille au milieu d'un cauchemar. Il lâcha son stylo, tourna la tête vers la fenêtre et ferma les yeux. Il s'efforça alors de régulariser sa respiration. Puis, obéissant à son instinct, ses mains bouchèrent ses oreilles et exercèrent sur son crâne une forte pression qui eut pour effet de le reconforter un peu.

Quelques instants passèrent. Il rouvrit les yeux. Sa tête pointait toujours vers l'extérieur. Ses mains retombèrent sur la table : progressivement, il se sentit reprendre le contrôle de lui-même. De sa respiration, surtout.

Dans la salle, on s'engueulait de plus belle. Une fois qu'il eut totalement repris le dessus, Bertrand regarda les arbres qui bordaient l'allée du kiosque, là où les élèves de Gilles avaient si merveilleusement joué des pièces de Mozart et de Bach quelques semaines auparavant. Sans aucun effort, il parvint à s'isoler du groupe, alors que le ton montait toujours dans la salle, atteignant un paroxysme au-delà duquel c'eût été la foire d'empoigne. Bertrand rêvassa : tout naturellement, il créa autour de lui une immense bulle protectrice imaginaire, impénétrable, et s'y isola à la manière d'un schizophrène. Il se rendit vite compte qu'il n'entendait plus rien de ce que l'on disait. Cette distanciation inespérée lui procura un profond bien-être, une sensation de délivrance qu'il ne se souvenait pas avoir éprouvée auparavant. Cela dura longtemps... mais Bertrand, absent de sa dimension temporelle, ne ressentit aucunement la fuite du temps : sa bulle le retenait hors de toute forme de contingence.

Vers dix-sept heures, complètement à bout de force et de voix, les gueulards finirent par s'asseoir et se calmer, tant d'un côté que de l'autre -au grand soulagement des mous. Le président du syndicat prit alors la parole. Il parvint à convaincre l'assemblée qu'il était temps d'entendre l'argumentation de l'autre porte-parole, monsieur Bertrand Gaucher. Le silence se fit. En entendant son nom, Bertrand, toujours absorbé par sa rêverie, eut l'étrange sensation qu'ont les rêveurs quand un événement extérieur se juxtapose à leur rêve : il sentit l'événement en question s'intégrer progressivement à son univers onirique et s'y mêler comme s'il était tout naturel qu'il en soit ainsi. Il se vit alors sous le kiosque, prêt à jouer un air de violon -un instrument qu'il n'avait pourtant jamais tenu auparavant- et entendit le présentateur annoncer la prochaine pièce interprétée par le soliste invité, monsieur Bertrand Gaucher... mais malgré ses efforts répétés, rien ne se produisit. Ses doigts refusèrent de glisser sur les cordes. Il ressentit également un violent malaise, ce qui lui fit esquisser un faux mouvement. Sa main rencontra une résistance : quelqu'un lui saisissait le poignet, l'agitait vivement...

Un second choc, semblable à celui de tantôt, le fit revenir à lui-même. C'était François, qui lui serrait le poignet sous le regard inquiet des soixante autres profs. Bertrand le regarda longuement. Le silence se prolongea dans la salle. L'attention était toujours fixée sur eux.

Bertrand se remit à respirer par à-coups. Cette fois, heureusement, ce fut bref. Il chuchota à l'oreille de François : «Peu importe ce que je fais, tu restes assis. Avertis Gilles. Je vous abandonne pas.»

Le porte-parole des mécontents se leva et ferma les yeux.

Il respira profondément, plusieurs fois. Il se revit au parc Lafontaine devant la balle de tennis, confronté pour la première fois de sa vie à son véritable ennemi. Il repassa mentalement le film des événements, du poème de Gauvreau à la dénonciation du plagiat, en passant par sa lettre au parent, la Dizaine de la Culture, la menace de boycott des élèves, l'empoignade au bal... et les menaces de Labonté à son endroit, surtout, qui étaient pour lui une manière de condamnation. Après s'être assuré d'avoir pleinement compris ce qui l'avait poussé à entreprendre cette croisade, il eut une dernière vision : ses élèves, silencieux, défilant devant lui et le fixant sans aucune forme d'expression. Leur silence avait dénoncé sa trahison. Il comprit alors le sens de l'intervention de la petite timide, qui avait mordu à pleines dents dans ce dicton populaire comme pour en étendre la portée : «Qui-ne-dit-mot-con-sent.»

Bertrand ouvrit les yeux. Il regarda dehors. «C'est bien ça, pensa-t-il. J'ai manqué à moi-même... J'ai pas été à la hauteur de ceux que j'ai foutus dans le merdier... et j'ai seulement cherché à sauver ma petite peau.»

Du côté droit, quelqu'un cria : «Alors, Gaucher, c'est pour aujourd'hui?»

Bertrand ouvrit les yeux. Tous ses spasmes disparurent. Il le regarda, et, le visage encore tout rouge, sourit timidement.

-Je serai bref, dit-il. Ça fait trois heures que vous ergotez comme des enfants sur des futilités, et que vous manquez de vous égorger.

Plusieurs parurent étonnés du calme dont faisait preuve, en apparence du moins, celui que l'on estimait être au coeur de la controverse.

-Au sujet de Labonté, vous connaissez ma position, ça ne servirait à rien d'ajouter quoi que ce soit. Je suis toujours aussi convaincu qu'il n'a pas sa place ici, que son plagiat est une faute grave, et qu'il faut que vous alliez jusqu'au bout... mais sans moi.

Il y eut une clameur dans le salon. Quelqu'un se leva et alla ouvrir la porte pour assurer l'aération. Bien que la réunion devait se tenir à huis clos, personne ne protesta. Bertrand voulut poursuivre : mais il hésita, comme si son geste et sa pensée étaient difficiles à concilier. Désarçonnés, ses collègues restèrent suspendus à ses lèvres. Surtout Gilles et François, qui n'y comprenaient rien.

-Je me rends immédiatement au bureau de M. Labonté.

Prêts à lui barrer la route, trois sbires se levèrent. Bertrand sourit.

-C'est vraiment pas la peine, vous ne me reverrez plus ici : je m'en vais donner ma démission.

Ils se rassirent. Bertrand regarda du côté gauche.

-Notre cause est juste, ça, je n'en démords pas : Labonté doit partir. Mais... j'ai compris ces derniers temps que ma motivation, ma vraie motivation, je veux dire celle qui dépasse tous mes idéaux et mes principes, elle n'était pas totalement désintéressée. J'ai trouvé mon compte dans cette guéguerre-là... sans avoir eu rien de significatif à perdre. Alors que plusieurs, à commencer par les élèves...

Dans la salle, sans dire un mot, on échangea des regards confus.

-Il me serait donc très difficile, probablement même impossible d'aller plus loin que notre réunion syndicale... et surtout, surtout, il me serait impossible de continuer notre combat sans ressentir chaque jour davantage le dégoût que j'ai de moi-même.

L'assemblée retint son souffle. Quelques visages s'attendrirent, d'autres se durcirent. Bertrand baissa légèrement la tête et murmura :

-J'ai failli perdre la boule à deux ou trois reprises.

Il regarda François, qui esquissa un début de sourire.

-En fait, je l'ai perdue au moins une fois.

Bertrand sourit à son tour ; puis, à la stupéfaction générale, il demanda pardon à François, qui ne sut comment réagir.

En regardant ses sympathisants du côté gauche, Bertrand ajouta :

-Il ne faut pas abandonner pour autant.

Il fit une brève pause. Les regards étaient tous rivés sur lui. Bertrand balaya lentement des yeux le salon des profs, puis les arrêta du côté droit.

-Pour la première fois, je sens que je vais gagner quelque chose.

Les soixante étaient abasourdis.

-Voilà. C'est ainsi.

Il se dirigea vers la porte, toujours entrouverte. Juste avant de sortir, il se retourna et regarda une dernière fois ses collègues. Il avait envie de pleurer, mais il fit un petit sourire, auquel nul ne répondit -sauf, tout discrètement, Gilles et François. Puis il s'engouffra dans le corridor reliant le salon des profs au bureau de Labonté. Des papillons s'agitèrent dans son ventre. Mais à mesure qu'il approchait du bureau, curieusement, la nervosité disparaissait.

Il frappa.

-Entrez.

La voix était incertaine. Bertrand ouvrit la porte et salua son patron. Celui-ci ne répondit pas. Bertrand s'assit. La figure de Labonté était pâle, son front et ses tempes inondés de sueur. Une puissante odeur d'alcool flottait dans la pièce.

-Bonjour.

Labonté ne répondit pas. Il était convaincu qu'on avait envoyé Gaucher lui annoncer sa destitution.

-Auriez-vous un stylo et une feuille?

Labonté ne bougea pas. Bertrand s'étira et se servit. Il se pencha au-dessus de la feuille et écrivit en lettres détachées : *Je soussigné, Bertrand Gaucher, démissionne de mon poste de professeur à l'Académie Rosemont pour des raisons personnelles. En foi de quoi, je signe : Bertrand Gaucher.*

Il remit sa lettre au Père Labonté, qui la lut sans attendre. La feuille tremblait. L'expression du directeur changea rapidement : ses sourcils se froncèrent. Il transpirait.

Labonté leva les yeux vers le démissionnaire. Il ne put cependant rien articuler.

-Bonne chance.

Le directeur ne répondit pas.

Bertrand s'éloigna. En refermant la porte, il regarda une dernière fois les armoiries de l'Académie. Il s'engagea dans le corridor, descendit les marches du hall d'entrée, puis disparut derrière les colonnes où étaient toujours affichés les résumés de livres que ses élèves, quelques semaines auparavant, avaient écrits à l'occasion de la Dizaine de la Culture.

Dans le salon des profs, on passa au vote. Immédiatement après, sans même prendre le temps de clore officiellement la réunion, les responsables de niveaux se précipitèrent au bureau de Labonté, débouchèrent trois énormes magnums de Moët & Chandon, et burent à la santé de leur directeur, qui épongeait ses dernières gouttes de sueur.